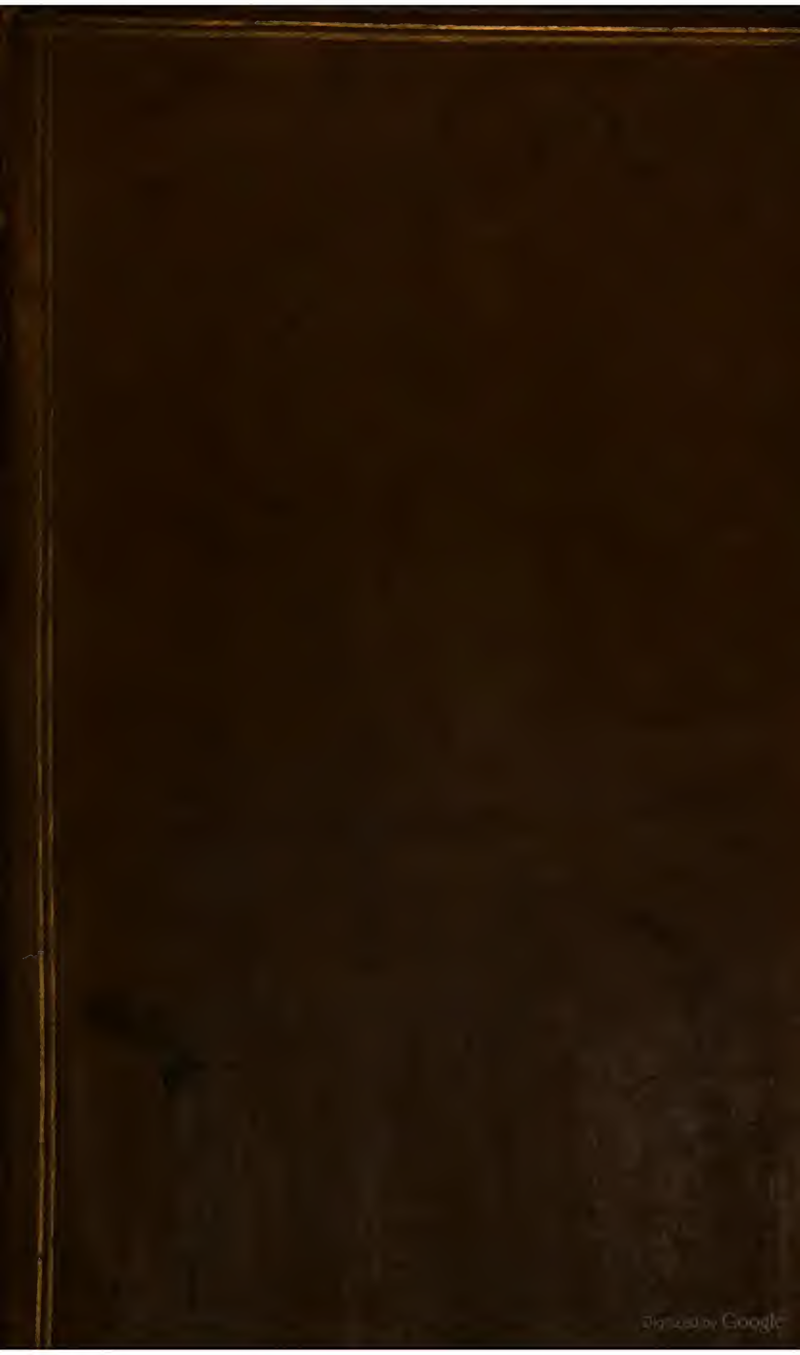
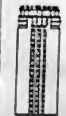
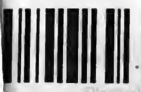


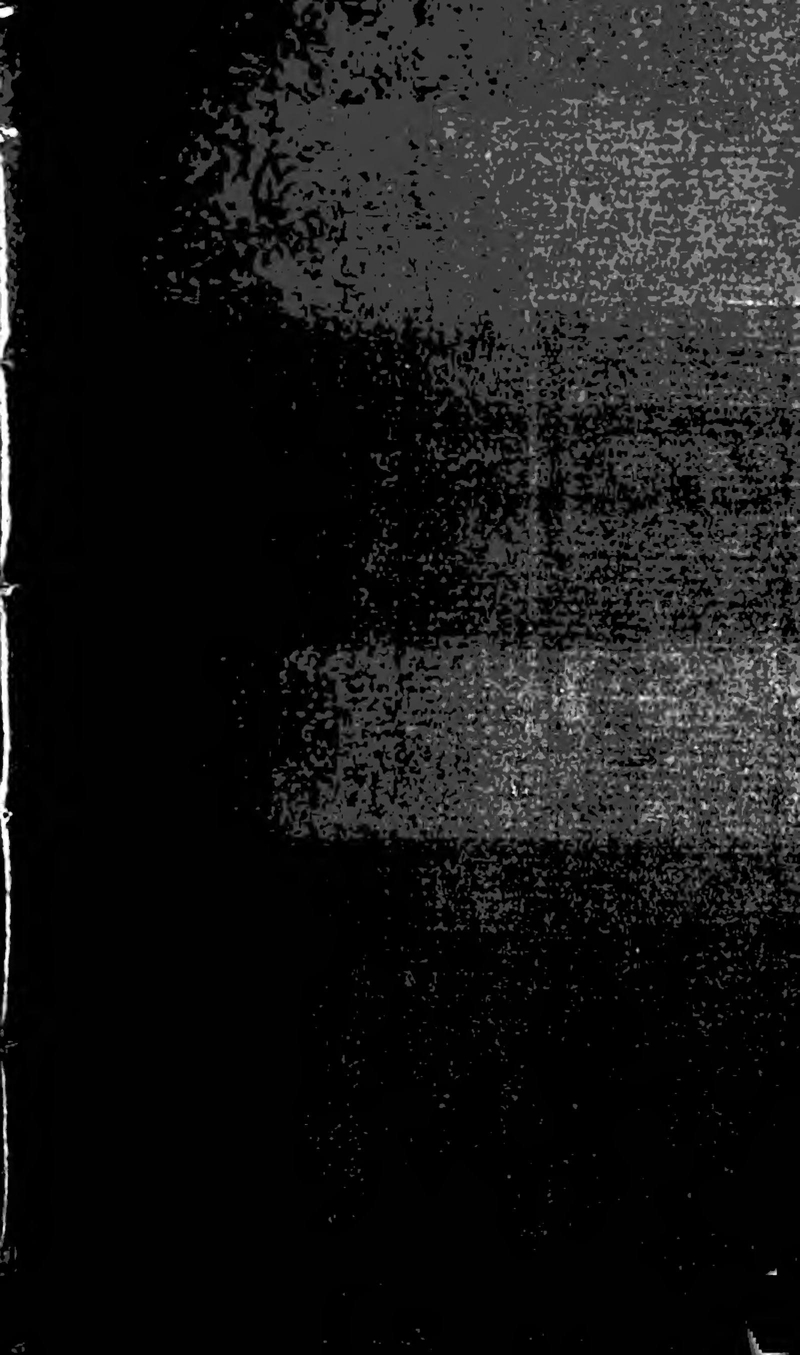

BIBLIOTH. PUBL. GANDAV. D. D. F. V. D HAEGHEN.
FIDES ET AMOR











(Trad. par l'abbé Richard)

Cl. B. Fr.

LETTRES GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON.

TOME PREMIER.

LES COURTISANNES.

LETTRES GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON;

OU

ANECDOTES

SUR LES MŒURS ET LES USAGES DE LA GRÈCE,

Traduites pour la premiere fois en françois;

Avec des Notes historiques & critiques.

TOME PREMIER,

LES COURTISANNES.

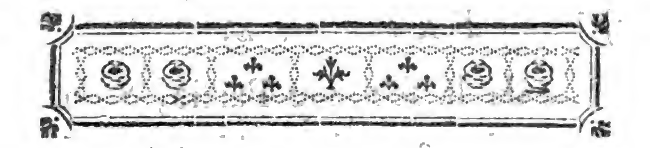


A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXV.



PRÉFACE.

Il me paroît difficile d'aſſigner le tems auquel Alciphron a vécu. Sa perſonne & le lieu de ſa naiſſance ſont également inconnus. On eſt fondé par ſes Lettres à préſumer qu'il fut un rhéteur diſtingué dans ſon art. Bergler, ſon dernier éditeur, qui a fait quelques recherches à ce ſujet, prétend qu'il a exiſté dans les tems qui ont ſuivi immédiatement le regne d'Alexandre-le-Grand. Je m'en tiens à cette idée, & je le crois antérieur à Lucien. Quelques-unes des Lettres d'Alciphron, entr'autres la pre-

miere de la ſeconde Partie, & la vingt-unieme de la troiſieme Partie, paroiſſent avoir ſervi de modeles à Lucien pour ſes Dialogues intitulés *les Lapithes* ou *le Banquet des Philoſophes*, & *le Coq* ou *le Songe*. J'ai expoſé dans mes remarques ſur ces Lettres, les raiſons qui me déterminent à penſer qu'Alciphron a exiſté long-tems avant Lucien. Je laiſſe aux ſcrutateurs des antiquités grecques à vérifier ſi Alciphron le méandrien, dont Athenée fait mention (*liv. 1*) & que Suidas dit avoir été un philoſophe de Magnéſie ſur le Méandre, a quelque rapport avec notre Alciphron. Je ne vois rien qui me porte à le conjecturer.

Mais je ne crois pas que l'on puiſſe dire avec Bergler, qu'Alciphron ſoit le même que le rhéteur Alcime, dont parle Diogène-Laërce dans la vie de Stilpon (*liv.* 2, *ſegm.* 114). Pourquoi ce changement de nom? Comment reconnoître Alciphron dans cet Alcime qui tenoit le premier rang parmi tous les rhéteurs grecs? Il n'y a qu'un éditeur épris du mérite de l'auteur qu'il fait reparoître en public, qui ait pu trouver la même perſonne déſignée ſous deux noms ſi différens.

Il eſt vrai que la beauté du ſtyle d'Alciphron a pu déterminer Bergler à adopter cette conjecture. Son expreſſion conſtamment pure,

ſaine, préciſe, toujours proportionnée à la nature du ſujet qu'il traite, eſt vraiment attique. Lucien eſt beaucoup plus enflé, plus diffus; ſa diction eſt plus aſiatique que grecque. Alciphron fait parler les courtiſannes, les paraſites, les pêcheurs, les gens de la campagne, les eſclaves même avec une naïveté & une ſimplicité toujours élégantes, mais bien dans le caractere des perſonnes qu'il met en avant. Ce ſtyle ne conviendroit pas à la majeſté de l'hiſtoire, à la gravité de la morale; il n'étoit propre qu'à des lettres du genre de celles d'Alciphron, que l'on peut regarder comme autant d'héroïdes, d'éclogues, d'idylles, d'élégies & d'épi-

tres en proſe poëtique, dont il ne ſera pas difficile aux verſificateurs de notre tems de tirer des ſujets de compoſitions nouvelles. Pluſieurs Lettres de la premiere Partie en offrent des modeles que l'on peut regarder comme neufs.

La *Bibliotheque grecque* de Fabricius (*tome I, ch. 10, pag. 425*) ne fait mention que de quarante-quatre lettres d'Alciphron, compriſes dans l'ample recueil qu'Alde Manuce fit paroître à Rome en 1499, ſous le titre *Epiſtolæ diverſorum philoſophorum, in-4°*. Ce même recueil fut réimprimé à Genève en 1606, *in-fol.* avec une traduction latine de toutes les lettres.

Lambécius, bibliothécaire de

l'empereur (*livre 6 du Catalogue raisonné de la bibliotheque de Vienne*) avertit qu'il y existoit en manuscrit plusieurs lettres d'Alciphron qui n'avoient pas été connues d'Alde Manuce. On savoit qu'il y en avoit d'autres au Vatican. C'est sur ces indications que Bergler entreprit d'en donner une nouvelle édition qu'il croyoit complette. Il en rassembla soixante-douze qu'il joignit aux quarante-quatre que l'on connoissoit déja.

Cependant, il peut se faire que dans les manuscrits de la bibliotheque du Roi, cotés 1696, 2720, 3021, & 3050, il y en ait quelques-unes qui ne soient pas comprises dans l'édition de Bergler:

mais comme elles ſont indiquées ſous le titre général de pê-cheurs, de paraſites & de gens de la campagne, je ne préſume pas qu'elles ſoient différentes de celles que Bergler a recouvrées. Je ſuis obligé de m'en tenir à cette con-jecture, parce que je ne ſuis pas à portée de conſulter ces manuſ-crits.

Si j'avois eu le deſſein de donner une nouvelle édition du texte ori-ginal, je n'aurois pu me diſpenſer de les voir; mais celle que Bergler en a donnée, paſſant pour être cor-recte, je m'en ſuis contenté pour faire ma traduction françoiſe.

On verra néanmoins dans plu-ſieurs de mes remarques, que j'ai

étudié le texte avec aſſez de ſoin, pour changer quelques termes qui ne m'ont pas ſemblé conformes à la compoſition originale, & leur donner en conſéquence une autre ſignification que celle que préſente l'édition de Bergler; en quoi j'ai certainement eu plus à cœur de rendre ma traduction exacte, que de faire parade d'une vaine érudition qui n'eſt plus du goût de notre ſiecle.

Le docte Barthius (*Adverſ. l. 3, cap. 17*) parle d'Alciphron comme d'un écrivain ingénieux & agréable, mais trop recherché dans ſon atticiſme; ce qui diminue le plaiſir que l'on trouve à le lire. Il dit qu'il a beſoin d'un bon interprête. On ne connoiſſoit de ſon tems que

la verſion latine jointe au texte grec de l'édition de Genève. Bergler n'a travaillé que long-tems après ſur Alciphron : mais ſi Barthius avoit été ſon contemporain, peut-être n'eût-il pas trouvé ſa verſion latine préférable à l'ancienne. Elle eſt d'une dureté tout-à-fait déplaiſante. Si on la compare au texte, on ſera étonné qu'un homme qui l'avoit étudié avec tant d'attention, l'ait rendu ſi mauſſadement. Cela n'a pas empêché que l'on n'en ait beaucoup vanté l'exactitude. Les *Actes des ſavans de Léipſick* (*Mai 1715, art. VII*), la *Bibliotheque ancienne & moderne* de le Clerc (*tome 3, part. 2, art. IV*) en parlerent avec éloge.

Le *Journal de Trévoux* (*Janvier 1716, art. VII*) en annonçant cette nouvelle édition, dit : « Ceux qui » ne cherchent qu'un ſtyle étudié, » élégant & concis, en demeure- » ront ſatisfaits. Mais du reſte, c'eſt » ce qui s'appelle de pures baga- » telles, dans celles qui ſe peuvent » lire; dans les autres, c'eſt des » obſcénités. On n'y voit ni traits » d'hiſtoire, ni ſentimens moraux, » ni rien qui puiſſe contribuer à » perfectionner l'eſprit & le cœur. » Alciphron n'a pas écrit ces lettres » en ſon nom; il emprunte divers » perſonnages de pêcheurs, de la- » boureurs, de paraſites lâches & » effrontés, auxquels il donne des » noms qui ont rapport à leur genre

» de vie. Mais il introduit aussi des » courtisannes sans pudeur. Une de » leurs lettres a été assez, pour se » croire obligé de passer toutes les » autres. Ce n'est guère l'usage par- » mi ces sortes de gens d'écrire » des lettres. Théocrite, Virgile, » Sannazar, les font entretenir » ensemble, ce qui leur convient » mieux ».

A la suite de ce jugement sévere, & tout-à-fait dans le caractere & les mœurs des journalistes qui le portent, ils ajoutent : « Il » n'y a guère de choix à faire dans » les lettres d'Alciphron, & on n'en » a vu aucune qui mérite beaucoup » de préférence ». Enfin ils en citent deux qui dans l'ordre où je

les préſente, ſont la premiere de la troiſieme Partie, & la huitieme de la ſeconde.

Je ne dirai rien ſur cette partie de leur déciſion : on a les Lettres, & on jugera s'il n'y a aucun choix à faire entr'elles. Je ſuis plus ſurpris qu'ils aient avancé que l'on n'y trouve ni traits d'hiſtoire, ni ſentimens moraux, ni rien qui puiſſe contribuer à perfectionner l'eſprit & le cœur. Je les ai conſidérées ſous un tout autre aſpect : j'y ai trouvé quantité de traits d'hiſtoire indiqués, ainſi qu'ils doivent l'être dans une lettre. Il en eſt de même des ſentimens moraux ; la plus grande partie de ces lettres en contiennent de très-frappans. On en

trouve même dans celles des courtiſannes & des paraſites. Il y a donc des traits qui peuvent contribuer à la perfection de l'eſprit & du cœur.

La déciſion des journaliſtes de Trévoux ne doit donc être conſidérée que comme le ſentiment particulier de quelque littérateur jéſuite, pieux, & d'une conſcience timorée. Il fut chargé de parler de ce livre que tant d'autres journaux littéraires avoient annoncé avec éloge ; mais ſcandaliſé du ton qu'y prennent les courtiſannes, indigné de l'effronterie & de la baſſeſſe des paraſites, il prit de la totalité du recueil l'idée la plus déſavantageuſe ; il ne ſongea qu'à

prévenir le public contre la lecture d'un livre qu'il regardoit comme aussi inutile que dangereuse.

Après l'avoir bien examiné, je n'en ai pas jugé de même. J'ai pensé qu'une traduction en notre langue des lettres d'Alciphron, enrichiroit la littérature françoise d'une production peut-être unique dans son genre, ou du moins assez singuliere pour être piquante. J'y ai retrouvé la plus grande partie non-seulement des usages civils & religieux de l'ancienne Grèce, mais de plus les coutumes ordinaires des peuples, celles qui servent le plus à caractériser une nation, à en faire connoître les mœurs & les sentimens. J'y ai reconnu le but

moral d'Alciphron ; & ces Lettres, qui n'ont paru au journaliſte de Trévoux que de pures bagatelles, ſont devenues pour moi une ſource utile d'inſtructions ſur tous les points principaux de l'antiquité grecque. Les remarques dont j'ai accompagné ces Lettres en feront la preuve ; elles naiſſent immédiatement du texte qu'il falloit développer, pour faire connoître l'intention qu'a eu l'auteur en les compoſant.

J'eſpere même que l'on me ſaura quelque gré de la maniere dont j'ai traité tout ce qui regarde les mœurs. Les lettres des courtiſannes ont une utilité réelle, en ce qu'elles expoſent le danger qu'il

y a toujours eu à avoir des liaiſons avec elles. Dans tous les tems elles ont été ce qu'elles ſont encore de nos jours. S'il y a quelques exceptions à faire, elles ne tournent certainement pas à l'avantage de l'honnêteté publique.

Il n'y a plus de paraſites de profeſſion, ainſi qu'il y en a eu à Athènes; mais combien de vils adulateurs, de bas complaiſans, d'intrigans ſubalternes les ont remplacés, & pourront ſe reconnoître dans ce qu'Alciphron dit des paraſites grecs! La troiſieme partie de ces Lettres a pour objet la vie des gens de la campagne, leurs travaux, leurs ſentimens, leurs mœurs. C'eſt en quelque ſorte l'hiſ-

toire du peuple de la Grèce ; non celle du moment, mais celle de la nation & de ſes uſages, de ſon état indépendant des révolutions publiques. Chaque lettre préſente un tableau différent, dont l'enſemble forme celui de la maniere de vivre de toute la nation. Je n'en dirai pas davantage ici, m'étant expliqué plus au long dans les Diſcours qui ſont à la tête de chaque Partie de ces Lettres.

Il me reſte à parler de l'ordre que je leur ai donné. Je crois avoir ſuivi celui qui ſera le plus au goût du public, en raſſemblant dans la premiere Partie toutes les lettres des courtiſannes & celles qui ſont du genre érotique ; dans la ſe-

conde, les lettres des parasites; dans la troisieme, celles des pêcheurs, des habitans de la campagne, & d'autres gens de cette classe. Dans les éditions précédentes auxquelles Bergler s'est conformé, elles étoient toutes mêlées ensemble. Cette confusion est peut-être une des causes qui ont empêché que l'on n'ait fait jusqu'à présent quelque attention à ce monument de l'antiquité grecque.

Au titre simple sous lequel les Lettres d'Alciphron ont été mises au jour, j'ai ajouté la qualification d'*Anecdotes sur les mœurs & usages de la Grèce*. Je sais que le terme *Anecdotes* désigne des faits qui n'ont pas encore été publiés, de

ſorte qu'un auteur qui annonce ſon ouvrage ſous le titre d'anecdotes, s'engage à apprendre à ſon lecteur des choſes qui ont été ignorées juſqu'alors. Ce n'eſt pas ma prétention. Cependant, les faits particuliers, les remarques ſur la conduite & les mœurs privées des Grecs, que j'ai tirés d'une multitude d'écrivains où ils ſont comme enſevelis ſous l'importance des récits où ils ſe trouvent diſperſés, ne me donnent-ils pas le droit d'annoncer mon travail ſous le titre d'*anecdotes* ? N'eſt-ce pas leur donner une nouvelle exiſtence, que de les préſenter à la ſuite de ces lettres, dont ils ſont le développement & l'explication.

Je n'ose pas me flatter d'avoir rempli les vœux du savant Barthius, qui estimoit assez les Lettres d'Alciphron, pour souhaiter qu'elles trouvassent un traducteur plus élégant & plus fidele que ceux qu'elles avoient eus jusqu'à son tems. Bergler les a traduites au commencement de ce siecle ; sa traduction est estimée pour la fidélité ; mais elle se ressent de l'aspérité de son caractere, & de la mauvaise fortune contre laquelle il eut à lutter toute sa vie (*a*). Il rend la

(*a*) Etienne Bergler, né à Hermanstad en Transilvanie, savoit parfaitement le grec ; mais il étoit d'un caractere insociable. Son humeur difficile, & ses manieres brusques & grossieres, lui ayant aliéné parens, amis & con-

pensée

pensée de son auteur, mais avec une dureté qui lui enleve toutes

---

noissances, il quitta son pays pour chercher fortune ailleurs; il vint à Léipsick, & se mit aux gages du libraire Fritsch, en qualité de correcteur d'imprimerie. Il passa ensuite à Amsterdam, où il donna ses soins à l'édition d'Homere, publiée en deux volumes par les Westeins en 1707. Peu après il alla à Hambourg, où il aida Fabricius dans la composition de sa Bibliotheque grecque. Il retourna chez Fritsch, & fit imprimer son Alciphron en 1715. Il s'attacha ensuite à Jean-Nicolas Mauro-Cordato, prince de Valachie, dans la bibliotheque duquel il trouva les cinq premiers chapitres de la Démonstration évangélique d'Eusebe, qu'il envoya à Fabricius, qui les fit imprimer en 1725. La mort de ce prince ayant laissé Bergler sans patron & sans ressource, son humeur inquiette & chagrine le fit passer à Constantinople, où l'on dit qu'il mourut musulman; triste fin de la vie errante & misérable qu'il avoit presque toujours menée. Ces particularités sur Bergler sont tirées de la préface de

ſes graces; & c'étoit ce qu'il falloit conſerver à Alciphron; c'eſt par-là qu'il intéreſſe le plus.

Je me ſuis donc attaché principalement à ſaiſir ſa maniere, à la rendre autant qu'il étoit poſſible en françois. Pour cela, dès que j'ai cru avoir bien ſaiſi le ſens & l'expreſſion originale d'une lettre, je l'ai promptement traduite : je l'ai revue enſuite avec ſoin, conſervant le deſſin & toutes les nuances du tableau original. Je n'ai corrigé que les négligences infé-

l'Ariſtophane publié par Pierre Burman en 1760, avec la traduction latine de Bergler: Burman dit qu'il en acheta le manuſcrit après ſa mort, & que l'ayant trouvé très-exact, il auroit cru faire tort au Public, s'il n'en eût pas fait l'édition.

parables du premier trait, & quelques répétitions des mêmes termes que l'on ne pardonne point dans une piece auſſi peu étendue qu'une lettre, ſouvent fort courte. J'ai penſé que trop de refontes & de corrections n'étoient propres qu'à faire diſparoître les beautés de l'original que l'on ſaiſit aux premieres idées, & qui s'anéantiſſent quand on repaſſe trop ſouvent le pinceau ſur le même trait. Ce tâtonnement indique le travail ſervile du copiſte, & autoriſe la critique à dire que l'on étouffe un auteur en voulant lui donner une perfection qui lui eſt étrangere, & qui n'exiſte que dans l'imagination froide de celui qui veut le revêtir

de ſes couleurs foibles & obſcures.

Je ne dois pas prévenir le Lecteur ſur mes remarques; il jugera de leur utilité & de leur agrément : elles ſont ſi variées, que j'eſpere qu'elles ne donneront pas une nouvelle exiſtence à *l'ennui* qui *naquit un jour de l'uniformité.*

Nota. On a exigé quelques retranchemens qui tombent ſur des endroits d'autant plus intéreſſans, qu'ils caractériſent mieux les mœurs des Grecs & leur goût pour le plaiſir ; mais on a cru qu'ils bleſſeroient la décence par la liberté des tableaux qu'ils préſentent. Ce que l'on a conſervé de la IXe Lettre de la premiere Partie, peut en donner une idée ; on l'auroit même entierement retranchée, ſi elle n'eût rappellé l'origine d'un des plus beaux monumens antiques de la Vénus aux belles feſſes, ſi connue des amateurs des beaux arts, tant de fois imitée par les artiſtes modernes, que l'on voyoit autrefois à Rome au petit Farnèſe, & qui depuis a été tranſportée à Naples.

LETTRES



LETTRES

DU

RHÉTEUR ALCIPHRON.

PREMIERE PARTIE;

LES COURTISANNES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'OUVRAGE publié par Athenée, grammairien grec, qui vivoit dans le second siecle de notre ère, est de tous les livres anciens le plus propre à nous

faire connoître les uſages & les mœurs des Grecs. Ce recueil, qui a pour titre *les Deipnoſophiſtes*, ou les Sophiſtes à table, prouve que ſon auteur avoit une érudition immenſe, & qu'il avoit lu une multitude prodigieuſe de livres de tous genres, dont la plus grande partie nous ſeroient abſolument inconnus ſans les fragmens qu'il en cite, & qui font en partie le ſujet des converſations qu'il ſuppoſe entre les différens perſonnages qu'il fait parler.

Ce n'eſt que dans cet ouvrage que l'on trouve une multitude d'anecdotes curieuſes & intéreſſantes ſur la vie privée des Grecs; & lorſqu'il y eſt queſtion des affaires publiques, on voit que le but de l'auteur eſt toujours de donner une idée du caractere, des mœurs & des ſentimens du perſonnage qui y jouoit le principal rôle.

Les meilleurs critiques, à la tête desquels on peut mettre Bayle, prétendent qu'Athenée a été très-maltraité par les copiſtes. Le premier & le ſecond livre, une partie du troiſiéme & du quinziéme, ſont perdus, & ont été remplacés par ce que l'on a tiré d'un abrégé de tout l'ouvrage fait il y a ſept ou huit cens ans par un Grec du bas-Empire. Les autres ſont regardés comme entiers, & tels à-peu-près qu'ils ſont ſortis de la plume d'Athenée.

Il a employé la plus grande partie du treiziéme livre à parler des courtiſannes grecques. C'eſt de-là que j'ai tiré preſque tout ce que je vais en dire, & qui me paroît néceſſaire à l'intelligence de la premiere partie des lettres d'Alciphron.

On peut regarder ce treiziéme livre comme une partie de la chronique ſcan-

daleuſe de la Grece ; il s'y trouve même des traits trop obſcènes pour être traduits dans notre langue : mais on en peut citer encore aſſez pour ſe former une juſte idée des courtiſannes, du rang qu'elles tenoient dans les villes principales, de l'eſpece de conſidération dont elles jouiſſoient, de leur luxe, de leurs qualités, de leurs vices, & du goût effréné des Grecs pour la volupté la plus licentieuſe.

Je laiſſe à mes lecteurs le ſoin de faire la comparaiſon des célébres courtiſannes de notre tems avec celles des beaux ſiecles d'Athènes. Ils jugeront ſi les mêmes goûts & les mêmes excès n'établiſſent pas une reſſemblance ſenſible entre les mœurs & les uſages des tems les plus éloignés les uns des autres, ſur-tout parmi des peuples policés, chez leſquels les ſciences, les arts &

le luxe ont été portés au plus haut degré.

C'eſt environ à l'an 600 avant l'ère chrétienne que l'on doit fixer l'établiſſement des courtiſannes ou femmes publiques à Athènes ; lorſque Solon abrogea les loix auſteres de Dracon, & qu'il en publia de plus douces ; faiſant plus, par cette réforme, pour le bien public, que le philoſophe qui avoit donné les premieres (*a*).

Philémon, poëte comique, contemporain de (*b*) Ménandre, dit que le nouveau légiſlateur acheta des jeunes filles qu'il plaça dans des lieux publics de proſtitution, & qu'il les offrit comme

(*a*) Voyez Ariſt. liv. 4, polit. cap. 1.

(*b*) Athenée, liv. 13, toutes les citations des anciens poëtes grecs ſont tirées de ce livre, ainſi que j'en ai averti plus haut.

un ſoulagement néceſſaire aux deſirs ardens & impétueux de la jeuneſſe Athénienne, & comme un moyen ſûr de mettre l'honneur des femmes mariées en ſûreté (*a*).

(*a*) Il y a un peu plus d'un ſiecle, qu'à Veniſe le conſeil des Dix bannit toutes les courtiſannes de la capitale & même des terres de la république. Mais il ne tarda pas à reconnoître que ſa ſévérité ne convenoit plus à l'état actuel des mœurs. Les jeunes nobles, les citadins, le peuple même ſe porterent pendant leur abſence aux plus grands excès : ils forcerent les maiſons, les couvens mêmes : les femmes & les filles honnêtes n'étoient plus en sûreté chez elles. Le gouvernement ne vit d'autre moyen d'arrêter le déſordre, que de faire revenir au plutôt les courtiſannes, de leur aſſigner des maiſons & un certain revenu pour vivre, en attendant qu'elles puſſent y pourvoir par leur induſtrie. Leur état y eſt à peu-près le même qu'il étoit à Athènes; elles ſont ſous la protection des magiſtrats qui ne

O Solon ! s'écrie le poëte, vous devîntes le bienfaiteur de la nation ; j'en atteste le grand Jupiter : vous ne vîtes dans cet établissement que le salut & la tranquillité du peuple. Il devenoit d'une nécessité absolue dans une ville où il étoit difficile qu'une nombreuse & bouillante jeunesse n'obéît pas aux loix les plus impérieuses de la nature. Vous prévîntes de très-grands inconvéniens, & des désordres inévitables, en plaçant dans des maisons marquées à

---

souffrent pas qu'on les insulte, ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles ; comme il assure chez elles la sûreté & la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu. Voyez l'*Histoire du gouvernement de Venise*, par Amelot de la Houssaie, *in*-8, 1676, pag. 90. Mal nécessaire, mais inévitable .... Il y aura, dit Tacite, hist. 4, des vices de cette espece tant qu'il y aura des hommes.

cet effet, les femmes que vous aviez achetées pour être celles de tout le public, & qui par leur état ne pouvoient refuser leurs faveurs à quiconque vouloit les acheter.

Nicandre, grammairien grec, cité par Athenée, dit que Solon fit bâtir un temple à Vénus-populaire, & construire des lieux publics où les courtisannes se prostituoient à prix d'argent, & la somme étoit modique. On n'essuyoit de leur part ni délais, ni dédains affectés, ni refus. Le commerce qu'on avoit avec elles n'entraînoit ni jalousies, ni rivalités, ni vengeances. La femme d'autrui étoit à l'abri de toute poursuite.

Cet établissement une fois fait, les courtisannes les plus distinguées par leur beauté, l'art de la faire valoir, & d'autres talens naturels, ne tarderent

pas d'acquérir de la célébrité, & de jouir de la considération que pouvoit accorder à cette sorte de mérite un peuple très-voluptueux.

Telle fut la fameuse Aspasie, que Socrate ne jugea pas indigne de ses attentions. De son tems, les courtisannes étoient déja très-multipliées dans l'Attique & le Péloponnèse. Aspasie en avoit établi à Athènes plusieurs qu'elle avoit formées ; & peu après elles devinrent la cause d'une guerre opiniâtre qui désola la Grèce pendant vingt-sept ans. C'est ce que dit expressément Aristophane : « De jeunes Athéniens ivres, à » la suite d'un grand festin, allerent tu» multuairement à Mégare, & y enle» verent la courtisanne Simethe : les » Mégariens outrés de l'insulte, s'en ven» gerent en enlevant à leur tour deux » filles qui appartenoient à Aspasie;

» Périclès, excité par sa favorite, fit déclarer la guerre aux Mégariens. Ainsi » une étincelle allumée par ce puissant » soufflet, excita un incendie général, » & une guerre qui intéressa toute la » Grèce ».

Ce fait est cité par un des interlocuteurs d'Athenée, comme une preuve du danger qu'il y a de s'attacher aux courtisannes qui se mettent au plus haut prix... « Il y en a tant d'autres, dit Iphicrates dans la piece intitulée l'Anti-Laïs, » que l'on peut voir à moindres » frais, & dont les talens pour la mu» sique & la danse sont propres à faire » passer le tems agréablement ». Il cite pour exemple Laïs, sans doute celle de Corinthe, dans les différentes circonstances de sa vie.

« Considérez-la, dit-il, actuellement, » elle passe tout son tems à boire ou

» dans l'oisiveté, car une de ses prin-
» cipales occupations est de se repaître
» du spectacle de ceux qui sont à table.
» On peut la comparer aux aigles dans
» les différens périodes de leur vie.
» Jeunes, hardis & forts, on les voit
» saisir sur les montagnes les moutons
» & les liévres, & les enlever à une très-
» grande hauteur, pour les dévorer en-
» suite tranquillement dans leurs aires.
» Sont-ils vieux, ils deviennent lâches &
» timides, ils se perchent sur le sommet
» des bâtimens inhabités, attendant que
» le hasard leur présente quelques vils
» animaux dont ils fassent leur proye.
» La faim les tourmente sans cesse. Nous
» connoissons ces vicissitudes, elles ne
» nous étonnent pas. Laïs doit-elle nous
» surprendre davantage? Au printems de
» son âge, lorsque sa beauté étoit dans
» tout son éclat, l'or qu'on lui prodiguoit

» à pleines mains, la rendoit intraitable.
» On eût plus aisément abordé le satrape
» Pharnabase, le plus fier de tous les
» mortels. A présent que sa carriere est
» fort avancée, que ses attraits usés dé-
» périssent chaque jour; rien n'est plus
» facile que de la voir & d'en jouir: elle
» va par-tout où on l'invite à boire &
» à manger. Elle dédaignoit l'or; aujour-
» d'hui elle se contente de la plus pe-
» tite monnoie. Jeunes ou vieux, elle
» ne refuse personne: elle est adoucie
» à un point que la moindre attention,
» le plus petit présent, quelques pieces
» d'argent, sont reçus avec reconnois-
» sance ».

Tel étoit en général le sort des cour-tisannes grecques, même de celles qui dans leurs beaux jours avoient fait les délices des rois successeurs d'Alexandre & des grands de leurs cours: c'est

l'idée qu'en donnent les anciens poëtes comiques dans les fragmens qu'ils en citent à leur ſujet, & où il paroît que leur but étoit de ramener les Grecs à la ſimplicité & à l'honnêteté des mœurs antiques.

Cela n'empêchoit pas qu'elles ne tinſſent un rang diſtingué dans la ſociété, & même dans le culte public : il paroît qu'elles formoient entr'elles corps & communauté, & qu'à ce titre elles offroient des ſacrifices au nom du peuple en certaines occaſions. On en verra la preuve dans pluſieurs des lettres écrites ſous leur nom, & dans les notes qui ſe trouvent à la ſuite.

Par-tout, dit le poëte Philetère dans la Chaſſereſſe, on trouve des temples de Vénus-populaire ou courtiſanne (*a*),

(*a*) Ε'ταίρα, *Amica, meretrix, ſocia.*

tandis que dans toute la Grèce il n'en existe pas un seul de Vénus-épouse.

Il y a eu des occasions où les peuples lui ont érigé, par une juste reconnoissance, des temples sous cette dénomination ; tel étoit celui d'Abide en Misie. Les esclaves s'étoient emparés de la ville, & en avoient chassé leurs maîtres. Ceux qui avoient la garde de la place se croyant en sûreté, firent un grand festin auquel ils inviterent plusieurs courtisannes ; ils pousserent la débauche fort avant dans la nuit. Une d'entr'elles les voyant ivres & endormis, enleva les clefs des portes, les ouvrit, courut avertir les Abidéniens, qui ayant aussi-tôt pris les armes, entrerent en foule, & massacrerent les soldats de la garnison. Pour témoigner leur reconnoissance à la femme qui les avoit si bien servis, ils éleverent un temple à Vénus-cour-

tiſanne, dont elle fut la prêtreſſe principale.

Alexis de Samos, au livre ſecond de l'hiſtoire de ſon pays, dit que les courtiſannes qui accompagnerent Périclès au ſiége de la capitale de cette iſſe, bâtirent un temple de Vénus-proſtituée, d'une partie des gains immenſes qu'elles firent par le commerce de leurs charmes.

Une des plus anciennes loix de Corinthe ordonnoit que dans les occaſions où la conſervation de la ville & le ſalut des citoyens couroient des riſques imminens, on fît venir une aſſemblée nombreuſe & ſolemnelle de courtiſannes, pour adreſſer des ſupplications publiques à Vénus, protectrice de la ville; après qu'elles étoient finies, & que le peuple s'étoit retiré, elles avoient le pri-

vilége de rester seules dans le temple de la déesse.

Lorsque le roi de Perse fit cette invasion qui sembloit devoir anéantir toute la race des Grecs, les courtisannes de Corinthe se rendirent au temple de Vénus, & y firent des prieres & des sacrifices publics pour le salut de toute la Grèce. Ce fut à leur zele & à leur ferveur, autant qu'à la protection de la déesse, que l'on attribua la conservation du boulevard de la Grèce. C'est ainsi que l'on qualifioit la ville & la citadelle de Corinthe, que Philippe de Macédoine appelloit les clefs de la Grèce.

Les Corinthiens, pour conserver la mémoire de ce grand événement, consacrerent dans le temple de la déesse un tableau où l'on voyoit les portraits des courtisannes qui avoient rendu Vénus propice aux vœux des citoyens,

& qui, après avoir fait les ſupplications publiques, étoient reſtées dans le temple.

Cet uſage, autoriſé par les loix, devint bientôt la regle de la conduite des particuliers. Dans quantité d'occaſions intéreſſantes pour eux, ils promettoient ſolemnellement à la déeſſe de lui préſenter des courtiſannes s'ils obtenoient l'effet de leurs vœux. C'eſt ainſi que Xénophon, citoyen de Corinthe, allant combattre aux jeux olympiques, promit à Vénus une nouvelle courtiſanne s'il revenoit vainqueur.

La treiziéme des Olympiques de Pindare nous apprend qu'il remporta le prix de la courſe du ſtade & des cinq jeux publics, le pugilat, le jet du diſque, la courſe, le ſaut, & la lutte. Cette ode fut compoſée à l'honneur de Xénophon.

Ce poëte célébre fit une nouvelle piece de vers encore à la louange du même vainqueur, qui fut chantée lorsqu'à son retour à Corinthe il immola des victimes. Il parle d'abord des courtisannes qui accompagnerent Xénophon à son retour, lui firent cortége lorsqu'il vint faire ses remercîmens à la déesse Vénus, & sacrifierent avec lui.

O reine de Chypre, dit-il, il s'est fait accompagner dans ce bois qui vous est consacré, par vingt-cinq filles charmantes, pour remplir son vœu avec plus de satisfaction & d'allégresse.

Et vous, jeunes étrangeres, ministres des sacrifices de l'opulente Corinthe, que l'on voit chaque jour offrir l'encens sur vos mains délicates; vous qui traitez le citoyen & le voyageur avec tant d'affabilité; combien de fois vous nous avez rendu propice la mere des amours!

Vos prieres ferventes & ſinceres s'élevent juſqu'au trône de la divinité, & nous en attirent les ſecours & les faveurs.

Jeuneſſe fortunée, qu'il vous eſt doux, lorſque la nature vous y convie, de jouir à votre aiſe, dans des retraites voluptueuſes, des charmes de ces aimables prêtreſſes !

Mais, ajoute le poëte, que penſeront de moi mes maîtres, de m'entendre chanter ſur ce ton, de conſacrer mes vers à l'éloge des femmes publiques ?.... Craignoit-il que les citoyens de Corinthe ne déſapprouvaſſent cette liberté ? Les courtiſannes elles-mêmes, ſuivant Athenée, lui avoient donné quelques inquiétudes ..... Il ſe raſſure bientôt, il ne prévoit rien que d'heureux de tout ce que ſon génie lui inſpire à ce ſujet, il ne s'attend qu'à

des applaudiſſemens unanimes ; il reprend & dit avec aſſurance : N'ai-je pas chanté ſur ma lyre combien l'or eſt précieux ? C'eſt la pierre de touche de la beauté & de ſes prérogatives.

Le goût dominant de la volupté, le commerce aſſidu des courtiſannes qui ſembloient tenir ſe premier rang, & donner le ton par-tout, avoit acquis une ſorte de célébrité à la ville de Corinthe au-deſſus de toutes celles de la Grèce. Il paroît même que les mœurs y étoient aſſez dépravées, pour qu'elle ſe fît une gloire de l'emporter ſur Athènes, au moins dans ce genre. Auſſi les Corinthiens ſe vantoient-ils que Vénus, ſortant des ondes, avoit ſalué leur citadelle. Mais leurs prétentions ne les mettoient pas à l'abri de la ſatyre des poëtes comiques. Eubule, dans une de ſes pieces qui a pour titre les Intéreſſés

(*Cercopes*), fait dire aſſez plaiſamment à un de ſes acteurs : « Je ſuis venu à » Corinthe, je comptois m'y régaler » de quelques-unes des productions du » pays, de l'Ocimon (*a*) ou de quel- » qu'autre légume, mais tandis que je » m'amuſois à la bagatelle, j'ai perdu » ma caſaque ».

Ce goût pour la volupté paroît avoir toujours été le même à Corinthe, tant qu'elle a été habitée par les Grecs : dès les tems les plus reculés, dans l'embarras des plus grandes affaires, il prenoit le deſſus.

Cypſelus (*b*) qui s'empara du gou-

(*a*) Ocimon étoit une courtiſanne de Corinthe, très-fameuſe. Le comique a joué ſur le mot ; Ocimon, nom de la courtiſanne, ſignifioit auſſi baſilic, plante très-connue.

(*b*) Pauſanias, Voyage hiſtorique, liv. 2.

vernement de cette ville, plus de ſept ſiecles avant l'ère chrétienne, puiſqu'il fut pere de Périandre, l'un des ſept ſages de la Grèce, qui regnoit à Corinthe en qualité de tyran, forcé de quitter la ville dans les premieres tentatives qu'il fit pour l'aſſujettir à ſa domination, ſe retira avec ſes partiſans ſur le bord de l'Alfée, fleuve aſſez conſidérable du Péloponnèſe, connu aujourd'hui ſous le nom de *l'Orféa.* Cette ville qu'Athenée ne nomme point, & où Cypſélus commença par établir des jeux ou combats de la beauté entre les femmes, fut peuplée en partie par les Parrhaſiens, habitans de l'Arcadie. Ceux-ci, fideles aux inſtitutions de leur fondateur, conſacrerent dans la nouvelle ville un bois & un autel à Cérès d'Eleuſis, & annoncerent qu'à ſa ſolemnité il y auroit un combat de la beauté entre les femmes;

la premiere qui y triompha ſe nommoit Hérodice. Cet uſage, dit Athenée, s'eſt conſervé juſqu'à nos jours. Les femmes qui ſe préſentent à cette lice ſont qualifiées de Chryſophores, ou Port'or.

C'eſt, ſans doute, par ces artifices que les légiſlateurs des Grecs adouciſſoient les mœurs trop agreſtes des premiers habitans du pays; la civiliſation dut ſon origine à la volupté, & toujours elle en conſerva l'empreinte.

On craignoit à Corinthe que les courtiſannes n'y manquaſſent; on faiſoit acheter dans les pays voiſins, ſur-tout dans les iſles de l'Archipel, & juſqu'en Sicile, de jeunes filles que l'on élevoit pour les proſtituer lorſqu'elles auroient atteint un âge convenable pour répondre aux deſirs du public. On les voyoit croître, on jugeoit par leurs traits naiſſans

de la réputation qu'elles devoient se faire un jour.

Le peintre Apelles ayant rencontré Laïs toute jeune encore, & vierge, qui venoit de puiser de l'eau à la fontaine de Pyrène, surpris de sa beauté, il l'amena à un festin que lui donnoient ses amis; Tu te moques de nous, lui dirent-ils, de nous amener cet enfant au lieu d'une courtisanne. Patientez, répondit le peintre, avant qu'il soit trois ans, vous la verrez en état de vous donner tout le plaisir que vous pouvez attendre des graces & de la beauté. Elle devint si belle que les peintres venoient sans cesse dessiner sa poitrine & sa gorge. Jalouse de la réputation de Phryné, elle mit tout en œuvre pour la surpasser s'il étoit possible. Elle eut une foule d'amans qu'elle traita tous également bien. Le philosophe Aristippe passoit tous les ans avec

elle

elle les fêtes de Neptune à Egine, & la payoit très-généreusement. Un de ses esclaves lui représentoit qu'il faisoit trop de dépense pour une femme qui se prostituoit gratuitement à Diogène : Je lui donne beaucoup, dit le philosophe, pour avoir le plaisir d'en jouir, sans prétendre pour cela en priver les autres. Le cynique qui n'échappoit aucune occasion de mordre, prétendoit qu'Aristippe devoit ou ne pas rechercher Laïs, ou prendre comme lui la besace & le manteau de sa secte. Te paroît-il étrange, répondit Aristippe, d'habiter une maison qui l'a déja été par d'autres, ou de monter sur un vaisseau qui a servi à quantité d'autres passagers? Non, dit Diogène. Et pourquoi t'étonnes-tu donc que je voie une femme qui en a déja tant vu d'autres. Cette prostitution publique ne diminuoit rien de l'empresse-

ment que l'on avoit pour ces ſortes de courtiſannes; elle ne ſervoit qu'à rendre leur réputation plus éclatante.

Laïs, née à Hiccare, petite ville de Sicile, & amenée dans ſon enfance à Corinthe où elle fut élevée, avoit rendu le lieu de ſa naiſſance célébre, au point qu'on le mettoit au rang de ce qui étoit de plus curieux dans cette iſle, ſans autre raiſon que d'avoir vu naître Laïs.

C'étoit une ſorte de mérite que de démêler dans les traits d'une fille encore enfant le germe de la beauté qui devoit la rendre fameuſe. On citoit comme une preuve de la ſagacité de Socrate, d'avoir prédit peu après la naiſſance de l'Athénienne Théodote, qu'elle ſeroit d'une beauté éclatante. Quand elle y fut arrivée : Allons, diſoit le ſage, voir cette courtiſanne, c'eſt le plus beau ſpectacle de la nature, dont on ne peut ſe faire

une idée, ſi on ne l'a pas conſidérée à ſon aiſe.

Un peuple auſſi voluptueux que l'étoient les Grecs, devoit regarder la ſociété des courtiſannes comme une partie eſſentielle du bonheur de la vie. Nous en trouvons la preuve dans une des harangues de Démoſthène. Nous avons, dit-il, pour notre plaiſir des concubines avec leſquelles nous vivons dans un commerce habituel de galanterie: nos épouſes ſont pour nous donner des enfans légitimes, & pour veiller au ſoin de nos affaires domeſtiques (*a*).

On verra dans les lettres d'Alciphron que les femmes honnêtes évitoient avec

---

(*a*) Diſcours contre Néæra. Apollodore cité par Athenée, l'attribue à cet orateur, quoique les critiques en doutaſſent dès ce tems.

ſoin la compagnie des courtiſannes, & jouiſſoient de la conſidération & des reſpects, tant de leurs maris que des chefs de la république. C'étoit même un crime capital aux courtiſannes de troubler la paix des ménages. Les tribunaux uſoient en pareil cas de la plus grande ſévérité contr'elles.

Mais les dames Athéniennes n'avoient rien à eſpérer des éloges du public. Leurs vertus & leurs qualités ne devoient point faire d'éclat hors de l'enceinte de leurs maiſons. Il ſemble cependant que la raiſon & les intérêts des bonnes mœurs euſſent exigé davantage.

Théophraſte, dans ſes Paradoxes, dit que chez quelques Barbares, il y avoit des tribunaux établis exprès pour juger de la tempérance des femmes & de leur prudence dans l'adminiſtration des affaires domeſtiques, leur en décerner le

prix, en même-tems que celui de la beauté, qu'ils reſpectoient comme un don précieux de la nature, quoique des mœurs bien réglées & une conduite ſage & modeſte leur paruſſent bien préférables. Ces nations, que les Grecs orgueilleux traitoient de Barbares, avoient certainement pris le meilleur moyen pour rendre les femmes reſpectables, & les attacher aux devoirs de leur état (*a*).

(*a*) Les anciennes traditions ſur l'honnêteté des mœurs & les vérités religieuſes que l'on peut regarder comme naturelles, s'étoient mieux conſervées parmi les Barbares que chez les Grecs. Ce n'eſt pas que ceux-ci ne les euſſent connues auſſi-tôt que les autres; mais leurs connoiſſances multipliées, le luxe, la volupté, & plus que tout encore, les diſputes des philoſophes entr'eux, avoient tellement obſcurci les vérités primitives, la lumiere qui luit dans tous les cœurs, que per-

Dans une ville où le luxe étoit porté au plus haut point, les dames mêmes les plus vertueuſes ne pouvoient paroître en public que ſous l'extérieur de la propreté & de la décence convenables à leur état. Si l'on en rencontroit quelques-unes dans les rues en habit malpropre ou négligé, elles étoient condamnées à une amende de mille drachmes, par les magiſtrats nommés *Ginécomi*, qui faiſoient attacher à un platane du Céramique, un écriteau où on liſoit le nom de la dame

---

ſonne n'y faiſoit plus d'attention. Il ſuffiſoit qu'une ſecte de philoſophes eût propoſé un ſentiment, & pris quelque meſure pour l'accréditer, pour qu'une autre cherchât à le détruire. La vanité ſeule conduiſoit tous ces prétendus philoſophes, tandis que les Barbares, qui négligeoient les ſciences & les arts de la Grèce, ſe conduiſoient d'une maniere plus conforme aux loix de la nature & de la raiſon.

& la ſentence qui l'avoit condamnée. La ſomme étoit conſidérable, ſi la drachme attique doit être évaluée à ſix livres douze ſols de notre monnoie. Quelques progrès que la philoſophie eût faits à Athènes, elle étoit loin de la perfection où l'on eſſaye de la porter de nos jours; puiſqu'on s'imagine avoir fait de grands progrès dans la connoiſſance de la vérité, dès que l'on oſe aſſurer que la nature n'exige ni n'autoriſe point toute cette modeſtie extérieure que d'anciens préjugés demandent dans les diſcours, les habillemens & les actions des femmes.

J'ai trouvé l'anecdote du platane dans la Relation d'Athènes ancienne & moderne, par Guillet. Pauſanias qui ne s'eſt occupé qu'à donner la deſcription des monumens de la Grèce, & l'hiſtoire antique du pays, qui ſervoit à les ex-

pliquer, n'en parle pas: comme ce trait avoit plus de rapport aux mœurs dont il ne dit rien, qu'aux arts, il n'eſt pas étonnant qu'il l'ait omis. Il eſt ſi peu parlé des dames Athéniennes dans tout ce qui nous reſte ſur les antiquités de ce pays, que l'on me pardonnera cette petite digreſſion. Je reviens aux courtiſannes, qui même dans l'état politique ont joué un rôle beaucoup plus éclatant.

Les loix défendoient que les enfans qu'elles mettoient au monde fuſſent mis au rang des citoyens, quoique reconnus par des peres d'un nom illuſtre. Coryſthius, cité par Athenée, rapporte au livre troiſiéme de ſes Commentaires hiſtoriques, que l'orateur Ariſtophon publia, ſous la préture d'Eucléide, une loi qui portoit que tout enfant qui ne ſeroit pas né d'une mere citoyenne, ſeroit réputé bâtard. Le poëte comique Cal-

lias ne laiſſa pas échapper l'occaſion de reprocher au légiſlateur qu'il avoit eu de la courtiſanne Choris des enfans qui ſans doute ne ſeroient pas ſoumis à la ſévérité de cette loi, à laquelle dans tous les tems on fit des exceptions.

Thémiſtocles, fils de Néocles, eut pour mere une courtiſanne de Thrace. Timothée, illuſtre capitaine athénien, étoit fils du célébre Conon & d'une courtiſanne thracienne fort réglée dans ſes mœurs, au ſujet de laquelle on remarque que les femmes de cet état qui ambitionnoient la réputation d'être honnêtes, l'étoient plus conſtamment & plus réellement qu'aucune autre. On reprochoit un jour à Timothée d'être iſſu d'une telle mere: Je lui dois tout, dit-il, ſans elle je ne ſerois pas fils de Conon.

Il n'eſt pas de mon ſujet de parler

des étrangers d'un rang illuſtre qui épouſerent des courtiſannes, & en firent des femmes légitimes. Je citerai ſeulement Hiéronyme, tyran de Syracuſe, qui épouſa la courtiſanne Peitho qu'il aſſocia publiquement aux honneurs du trône, & Philetere, roi de Pergame, fils d'une courtiſanne paphlagonienne nommée Boa, célébre joueuſe de flûte.

Mais je remarquerai que la plupart des ſouverains qui régnoient dans les contrées limitrophes de la Grèce, tirerent d'Athènes les courtiſannes dont ils firent leurs favorites.

Cyrus le jeune, qui prit les armes contre Artaxerxe ſon frere, & fit ſoulever l'Ionie en ſa faveur, menoit avec lui dans ſes expéditions, la célébre courtiſanne Aſpaſie, qui d'abord eut le nom de Milto. Il en avoit encore une autre née à Milet, mais formée à

Athènes. Après la bataille de Cunaxa, où il perdit la vie, Aſpaſie tomba entre les mains d'Artaxerxe-Mnémon, qui n'eut pas moins de paſſion pour elle que Cyrus.

Philippe de Macédoine enrichit la danſeuſe Phylinna, dont il eut Aridée, qui ſuccéda à la couronne après la mort d'Alexandre-le-Grand.

L'Athénienne Thaïs fit les délices d'Alexandre; elle l'engagea, à la ſuite d'une partie de débauche, à mettre le feu au palais de Perſépolis. On prétend qu'après la mort du conquérant de l'Aſie, elle épouſa Ptolémée, l'un de ſes généraux, qui fut le premier roi de l'Egypte, & qu'elle en eut trois enfans, deux princes, Léontiſcus & Lagus, & la princeſſe Iréne, qui fut mariée à Solon, dit le fortuné, roi de Chypre.

Ptolémée-Philadelphe, autre roi

d'Egypte, eut plusieurs favorites grecques. On vante la beauté de Dydime, qui fut l'une d'elles; les graces & l'esprit de Stratonice, à la mémoire de laquelle il fit ériger un monument remarquable sur le bord de la mer, dans le voisinage d'Eleusis. Ce prince voluptueux fit des dépenses extravagantes pour ses maitresses. On voyoit par-tout les statues de Cleiné, qui lui avoit servi d'échanson; elle étoit représentée couverte d'une tunique très-légere, tenant à la main la coupe royale (*a*).

Il fit élever des palais superbes aux courtisannes Myrthéis, Mnéside & Pothéines, quoiqu'il les eût tirées de l'état de musiciennes ou joueuses de flûtes,

---

(*a*) Cette coupe, appellée *Rython*, étoit faite en corne d'abondance; elle tenoit deux conges ou six pintes mesure de Paris.

& que Myrthéis, qui sembloit tenir le premier rang parmi elles, eût été livrée au public avant que d'appartenir à ce prince.

Ptolémée-Philopator fut l'esclave plutôt que l'amant de la courtisanne Agathoclée, qui bouleversa tout son Royaume.

Lamia, fille de l'Athénien Cléanor, celle qui fit bâtir un magnifique portique à Sicione, d'abord courtisanne publique, devint ensuite maitresse de Démétrius-Poliocerte, qui lui associa la courtisanne Leæna. La premiere des lettres d'Alciphron, dans le nouvel ordre que je leur donne, mettra au fait du crédit que cette femme avoit sur Démétrius, & de ses sentimens pour lui.

Les officiers principaux de ces princes, à l'exemple de leurs souverains, voulurent aussi avoir pour maitresses des

courtiſannes grecques. Je ne parlerai que du Macédonien Harpalus, intendant de l'armée d'Alexandre. Après s'être enrichi par ſes concuſſions, il ſe retira chez les Athéniens, & y devint amoureux de la courtiſanne Pithionice. Il prodigua pour elle l'or qu'il avoit accumulé, & après ſa mort il lui conſacra le plus magnifique monument. Il lui fit des funérailles pompeuſes, auxquelles aſſiſterent en grand nombre les muſiciens & les chanteurs les plus fameux, qui conduiſirent le corps à ſon tombeau.

Ce monument, dit Dicéarque dans le livre qu'il a écrit ſur la deſcente à l'antre de Trophonius, fait l'étonnement de ceux qui arrivent à Athènes par la voie ſacrée qui conduit d'Eleuſis à la ville. Etant placés au point d'où l'on a en perſpective les temples, la citadelle, ils voient à côté du chemin un monu-

ment qui l'emporte en grandeur & en beauté ſur tous les autres. Ils imaginent d'abord que ce ne peut être que le tombeau de Miltiade, de Périclès, de Cimon, de quelque général fameux, d'un grand homme qui après avoir rendu les ſervices les plus ſignalés à la république, en aura reçu par reconnoiſſance ce ſuperbe monument érigé aux frais du public. S'ils veulent ſavoir préciſément pour qui il a été conſtruit, & qu'on leur réponde que c'eſt pour la courtiſanne Pithionice; quelle idée prendront-ils des Athéniens qui l'ont ſouffert?

Théopompe, dans ſa lettre à Alexandre, où il dévoile à ce prince la conduite indécente & les mœurs corrompues d'Harpalus: « Voyez vous-même, » dit-il, la vérité de ce que j'avance, » interrogez les habitans de Babylone » ſur le faſte avec lequel il a fait mettre

» au tombeau la courtiſanne Pithionice.
» Ce n'étoit cependant qu'une eſclave
» de Bacchis la flûteuſe, qui auparavant
» avoit été aux gages de la Thracienne
» Synope, & l'avoit ſuivie lorſqu'elle
» tranſporta ſon manoir d'Egine à Athè-
» nes. Voyez par quels degrés de proſ-
» titution elle eſt arrivée à ces honneurs!
» Les deux monumens qu'il a fait élever
» à ſa mémoire, lui ont coûté plus de
» deux cens talens, au grand ſcandale
» de tout l'univers, tandis que tous
» ceux qui ſont morts en Cilicie à votre
» ſervice, ou qui ont ſacrifié leur vie
» pour la défenſe de la patrie, n'ont
» reçu après leur mort aucun hon-
» neur funébre, pas plus d'Harpalus
» que de vos autres officiers princi-
» paux; & l'on voit deux ſuperbes
» monumens, l'un à Athènes, l'autre à
» Babylone, conſacrés à la courtiſanne

» Pithionice que l'on a vu se prostituer » à tout venant pour une très-modique » rétribution. Cet Harpalus qui osoit » faire trophée de votre amitié, éleve » un temple, dédie un bois sacré & » un autel à Vénus-Pithionice, bravant » la vengeance des dieux dont il avilit » le culte par l'usage indigne qu'il fait » des cérémonies religieuses; négligeant » même de vous rendre les honneurs » qui sont légitimement dûs à votre va- » leur & à vos héroïques entreprises ».

Je n'ai pas entrepris de faire la chronique scandaleuse des maitresses des rois, tirées du nombre des courtisannes. Ce que j'en ai rapporté n'est que pour prouver quel cas les princes voluptueux faisoient de celles qui avoient été élevées à Athènes, & qui joignoient aux charmes de la figure, aux talens pour la danse & la musique, les agrémens de

l'eſprit, la vivacité des ſaillies propres à preſque toutes les femmes grecques, ſur-tout à celles qui vivant dans la plus grande liberté, ne ſe gênoient ſur rien, & donnoient en toute occaſion carriere libre aux réparties les plus vives, quelqu'indécentes qu'elles fuſſent. Je n'en citerai aucune de cette eſpece; j'en laiſſe les détails dans la compilation d'Athenée, qui les a tranſmiſes à la poſtérité. Les auteurs dont il nous a conſervé les fragmens, en ont parlé, les uns pour les blâmer, les autres pour plaire à un peuple qui tirant vanité de tout, vouloit même dans les circonſtances les moins intéreſſantes, avoir la gloire de l'emporter ſur les autres nations; il voyoit avec ſatisfaction que des femmes mépriſables par état, parce qu'elles avoient été élevées à Athènes, où leurs talens naturels s'étoient perfectionnés, étoient

recherchées par les plus grands perſonnages de leur ſiecle qui les admettoient à une familiarité intime, & leur accordoient ſouvent un crédit ſans bornes. Au reſte, on a vu dans tous les tems, même parmi des peuples auſſi policés & auſſi inſtruits que l'étoient les Grecs, ces exemples ſe renouveller, & toujours à la honte de ceux qui les ont donnés au public.

L'hiſtorien Théopompe, célèbre orateur & hiſtorien grec, dont nous avons rapporté une lettre adreſſée à Alexandre-le-Grand, dont il étoit contemporain (*a*), dit au livre 13 des Philippiques, que les plus illuſtres d'entre les Athéniens ſouvent ſe dégoûtoient de vivre au milieu d'un peuple qui avoit porté la dépravation des mœurs, le faſte

(*a*) Il eſt cité par Athenée, livre 12.

& le luxe à l'excès; qui toujours divisé en factions, ne s'accordoit que pour traiter les riches citoyens, les hommes illustres, & les généraux célébres comme des criminels d'état : ce qui détermina plusieurs d'entr'eux à préférer un exil volontaire au séjour d'une ville si orageuse. Ainsi Iphicrate se réfugia en Thrace; Conon dans l'isle de Chypre; Timothée à Lesbos; Charès à Sigée dans la Troade; Chabrias en Egypte. Tous n'avoient pas cependant le même mérite; on en jugera par le portrait que Théopompe fait de Charès. Il fut, dit-il, lent dans ses opérations & d'une assez grande nonchalance; il auroit pu ajouter qu'il étoit vain & présomptueux, ainsi qu'il le prouva dans la guerre des alliés, 358 ans avant notre ère. Mais il fut fameux par sa vie voluptueuse, même à la tête des armées : il traînoit à sa suite

une foule de courtiſannes & de muſiciennes ; il employoit à leur entretien une partie de l'argent deſtiné au paiement des troupes. Pendant ce tems, il ne touchoit point à ſes revenus : ils lui ſervoient à gagner les orateurs, les chefs de factions, les juges mêmes qui auroient pu s'élever contre lui : auſſi l'emporta-t-il ſur ſes collégues. Quel que fût leur mérite, il vint à bout de les éloigner du commandement, même de les faire condamner à des amendes ; quoiqu'il eût par-tout du déſavantage, & que l'on ſût qu'il s'étoit laiſſé gagner par l'or des ſatrapes du roi de Perſe, il ne ceſſa de jouir de la faveur du peuple. Cela devoit être ainſi, car tel étoit alors le goût général des Athéniens pour la volupté la plus licentieuſe, que toute la jeuneſſe ne faiſoit pas d'autre emploi de ſon tems qu'avec les courtiſannes & les

muſiciennes : ceux qui étoient plus âgés le paſſoient au jeu & à d'autres exercices auſſi pernicieux & auſſi blâmables ; de ſorte que les revenus de la république ſe diſſipoient plus à des feſtins publics, à des diſtributions de viandes au peuple, qu'à ſa conſervation, ſa déſenſe & ſa gloire.

Plutarque nous a conſervé un bon mot de Timothée ſur ce Charès dont nous venons de parler, qui nous apprend quelle étoit ſon eſpece de mérite. Lorſque le peuple, charmé de ſa bonne mine, de ſa haute taille, de ſa force, & ſans doute gagné par ſes libéralités, le propoſa pour général : il ſera très-bon, dit Timothée, pour porter le bagage de l'armée, mais non pour en être le chef, qui doit avoir des yeux devant & derriere, & l'eſprit aſſez pénétrant pour juger tout de ſuite du parti qu'il convient de prendre.

Timothée avoit raiſon, mais il n'en fut pas plus écouté du peuple, dont Charès étoit l'idole, parce qu'il employoit toute ſa fortune, tout ce qu'il pouvoit enlever ſur les ennemis, à donner des fêtes & des repas publics. Il dépenſa dans un jour ſoixante talens qui lui avoient été accordés pour ſa part du butin fait dans le temple d'Apollon à Delphes, à un feſtin ſplendide qu'il donna au peuple dans la grande place, & à des ſacrifices dont les offrandes tournoient également au profit de la populace.

Ce ne fut pas le ſeul des chefs de la république qui ſe conduiſit ainſi. Hyppias & Hypparque, fils de Piſiſtrate, établirent en faveur du peuple, plutôt pour le corrompre que pour le perfectionner, des feſtins publics à certains jours de fêtes, & des débauches que la religion ſembloit autoriſer. Les cour-

tisannes y étoient admises : le nombre en étoit si grand, que leur assemblée se comparoit aux flots de la mer. Personne ne fut plus voluptueux que Périclès ; il méprisa les bienséances au point de mettre hors de sa maison sa femme légitime pour habiter avec la courtisanne Aspasie de Mégare. Je n'entrerai pas dans le détail du luxe & des débauches de tout genre d'Alcibiade ; je dirai seulement qu'à son retour d'Olympie, il ne craignit pas d'exposer en public deux tableaux, dans l'un desquels il étoit représenté recevant la couronne aux jeux olympiques ; dans l'autre, il étoit assis sur les genoux de la courtisanne Néméa, & peint si avantageusement, que sa beauté avoit un air de volupté dont une femme même auroit dû rougir. On peut juger que dans un état populaire, conduit par de tels chefs,

les

les mœurs publiques répondoient à celles des particuliers qui gouvernoient.

Démétrius fils d'Antigone qui rétablit à Athènes la démocratie que Lisandre de Lacédémone avoit détruite, fut lui-même l'exemple le plus frappant de cette licence voluptueuse : il en sera parlé plus au long dans les notes à la suite de la lettre que lui écrit la courtisanne Lamia.

Il n'est pas de mon sujet de rapporter ce qui se passoit de semblable dans les autres états de la Grèce, je me contente de parler ici d'Athènes, où les arts de luxe furent portés au plus haut point, & nous ont laissé les modeles les plus parfaits. Ce peuple étoit doué d'un goût naturel & d'une sensibilité pour le plaisir, qui lui faisoit regarder les artistes distingués comme la portion la plus essentielle du bien & du bonheur public;

il leur accordoit la plus grande considération, & dans l'enthousiasme dont il étoit pénétré pour les talens, il mettoit au même rang un poëte comique célébre, une courtisanne fameuse, un statuaire, un peintre, un musicien, & leur donnoit la préférence sur des personnages dont les qualités eussent été de la plus grande utilité à la république.

Le nombre des courtisannes renommées, établies & connues à Athènes, étoit considérable. Athenée nous apprend qu'Aristophane de Bisance, grammairien, qui vivoit plus de deux siecles avant notre ère, faisoit mention de cent trente-cinq de ces femmes : mais il remarque en même-temps qu'il en avoit oublié plusieurs qu'il auroit dû citer. Sans doute qu'il n'avoit parlé que de celles qui faisoient le plus d'éclat dans la société, &

le nombre en étoit considérable pour une ville dont la population n'étoit pas fort nombreuse.

Il est vrai que les étrangers contribuoient à l'entretien de quelques unes d'entr'elles; mais en général les citoyens opulens & voluptueux en faisoient les frais, & plusieurs s'y ruinoient entiérement, ainsi qu'on l'apprend de quelques-unes des lettres d'Alciphron.

Ces femmes étoient d'autant plus attrayantes, qu'aux charmes de la figure, aux attraits d'une coquetterie rafinée, à une parure élégante, à une propreté recherchée, elles joignoient tous les agrémens de l'esprit, la vivacité, la finesse, la subtilité des réparties; elles assaisonnoient les plaisirs de leur société par tout ce que le sel attique avoit de plus ingénieux & de plus piquant.

Plusieurs d'entr'elles donnoient un

certain tems à l'étude des belles-lettres & à celle des mathématiques. Leur conversation en devenoit plus intéressante, mais elles faisoient payer bien cher à leurs amans les soins qu'elles prenoient à se rendre plus aimables. Elles exerçoient sur eux un empire absolu, leurs complaisances n'étoient jamais qu'en proportion avec la libéralité & les moyens de ceux qui les entretenoient. Dès qu'ils n'avoient plus de quoi fournir à leur goût pour la dépense, ils étoient éconduits.

Quelques courtisannes, celles qui passoient pour les plus honnêtes, admettoient à leurs tables ceux de leurs amans qu'elles avoient ruinés, quand ils avoient les sentimens assez bas pour se contenter d'un pareil traitement : peut-être se trouvoient-ils heureux de jouir de cette ressource. On n'en doutera mê-

me pas, ſi l'on ſe rappelle que de tous les hommes, les Grecs étoient les moins délicats ſur les moyens de ſatisfaire leur goût pour la bonne chere.

Comme dans les profeſſions même les plus honteuſes, il ſe rencontre des ames auxquelles on ne peut refuſer une certaine honnêteté, il s'en trouvoit quelques-unes de cette eſpece parmi les courtiſannes. Bacchis étoit regardée parmi elles comme un phénomene de conſtance, de déſintéreſſement, de douceur; on verra dans les lettres qui ſuivent, qu'elles ne lui épargnoient pas les plaiſanteries, les ſarcaſmes, qu'elles répandoient à pleine gorge le ridicule ſur ſes qualités eſtimables. Tant il eſt vrai que les mœurs, le caractere & l'eſprit des courtiſannes ont été les mêmes dans tous les tems, & qu'elles n'ont dû la réputation dont elles ont joui, qu'à un goût effréné pour

la volupté & les plaisirs faciles que l'on a toujours payés trop cher.

Les courtisannes qui avoient une certaine célébrité, que leurs talens & leurs charmes élevoient à la faveur des rois & des satrapes, devenoient utiles à la nation. Il ne leur étoit pas permis de sortir d'Athènes pour passer à une cour étrangere sans l'agrément des chefs de la république, qui se laissoient gagner ou par l'espérance d'une protection utile, ou par de grandes libéralités. On verra que la courtisanne Lamia, favorite de Démétrius-Poliocerte, obtint de ce prince des graces pour la ville & ses citoyens; il est vrai qu'elles ne furent pas gratuites.

Lorsqu'Harpalus de Pergame voulut s'approprier la courtisanne Glycere, il envoya aux Athéniens dix mille mesures de froment; présent très-considérable pour

un pays auſſi peu fertile que l'étoit l'Attique. Il eſt douteux que cette quantité de grains eut été fidélement diſtribuée au peuple. Un poëte de ce tems, dans une piece ſatyrique intitulée l'*Agenis*, du nom de la meſure de ce grain, fait dire à un de ſes acteurs : « Apprenez quelle » eſt la proſpérité des habitans de l'Atti- » que, dans quelle aiſance ils vivent ; » tout leur tourne à ſouhait.... On lui répond : « Il eſt vrai qu'autrefois les den- » rées y abondoient ; chacun avoit ſans » peine de quoi couvrir ſa table ; à pré- » ſent ils ſont réduits aux légumes, au » fenouil ; rarement ils mangent du pain : » quoique j'apprenne qu'Harpalus leur » a envoyé dix mille meſures de fro- » ment de la grandeur de l'agénis. Par » reconnoiſſance il a été mis au rang » des citoyens. Il eſt vrai que ce grain » a été le prix de Glycere : il eſt à crain-

» dre que ce préſent ne devienne un
» jour la cauſe de leur perte : on ne le
» regardera peut-être pas alors comme
» la valeur de la courtiſanne ».

Il y en a eu quelques-unes qui ont donné des preuves d'une grandeur d'ame & d'une fermeté vraiment héroïques. La courtiſanne Leæna, amie d'Harmodius, qui immola le tyran Hipparque, ayant été arrêtée par ordre d'Hippias, pour en tirer les détails de la conſpiration, elle expira dans les tourmens plutôt que de rien déclarer de ce qu'elle ſavoit.

Danaë, fille de Leontium l'Epicurienne, à l'exemple de ſa mere, fit dès ſa premiere jeuneſſe le métier de courtiſanne, & devint la favorite de Sophron, gouverneur d'Epheſe; les leçons qu'elle avoit priſes dans les jardins d'Epicure, où elle avoit été élevée, lui avoient

donné des principes d'honnêteté & de bonne-foi qui la mettoient au-dessus de ce que sa profession avoit de méprisable. Quoique concubine de Sophron, Laodice, son épouse, avoit en elle la plus grande confiance, & lui témoignoit un attachement entier. Danaë s'apperçut que Laodice avoit formé le projet de faire assassiner son époux. Elle en avertit Sophron, qui sur certaines propositions que lui faisoit sa femme, & qui devoient le faire tomber dans les embûches qu'elle lui tendoit, demanda deux jours pour en délibérer, dont il profita pour s'enfuir à Corinthe. Laodice ne doutant point que Danaë n'eût révélé ses projets odieux à Sophron, se trouvant maîtresse à Ephèse par sa retraite, ordonna que Danaë fût jettée dans un précipice. Celle-ci s'appercevant que sa fin étoit prochaine, ne daigna pas répondre un

mot à toutes les queſtions qui lui furent faites par Laodice. Comme on la conduiſoit au ſupplice, ſpectacle dont ſa rivale paroiſſoit ſatisfaite, elle lui dit en paſſant : « Il eſt rare que les dieux » ne tirent pas vengeance de ceux qui » les offenſent : j'ai ſauvé mon mari, & » ils permettent que je ſois ainſi traitée ; » & Laodice, qui a voulu faire aſſaſſiner » ſon époux, eſt au faîte des honneurs » & de la puiſſance » (*a*).

C'eſt encore dans le Recueil d'Athenée que l'on prendra quelqu'idée de l'eſprit, des talens, des connoiſſances de quelques-unes des plus célèbres courti-

---

(*a*) On voit par la différence des qualités & des termes ἀνηρ, *vir*, & γαμετη, *conjux*, *maritus*, qu'une concubine ſe regardoit comme unie légitimement à l'homme avec lequel elle vivoit. Voyez *Athenée*, *liv*. 13.

ſannes d'Athènes ; je ne m'arrêterai pas à celles dont les lettres d'Alciphron portent le nom, elles les feront connoître, & les notes dont je les ai accompagnées, mettront le lecteur au fait de leurs intrigues, de leur caractere & de leur goût.

Machon, ancien poëte cité par Athenée, qui a recueilli quantité d'anecdotes ſur les courtiſannes fameuſes de ſon tems, nous parle d'une certaine Mania qui étoit fort à la mode.

Il dit d'abord qu'il paroîtra étrange que l'on ait donné à une courtiſanne née au centre de la Grèce, le nom barbare d'une femme phrygienne ; car le mot *Mania* ne peut être rendu que par celui de *folie*, qui devint le nom ſous lequel cette courtiſanne fut fameuſe à Athènes, & parmi les étrangers.

Dans ſa premiere jeuneſſe, elle fut

appellée Mélitte ou l'Abeille. Elle étoit d'une très-petite taille, mais le son de sa voix étoit séduisant, son esprit enchantoit, & sa beauté étoit d'un éclat auquel on ne résistoit pas. Etrangers & citoyens qui l'avoient vue une fois en rafoloient. Si on parloit des courtisannes d'Athènes, il n'y avoit qu'une voix, un sentiment sur son compte, on l'aimoit à la folie.

Mais ses faveurs étoient au plus haut prix, & lorsqu'elle éconduisoit ceux dont les offres étoient au-dessous de ses prétentions, son mot étoit, *c'est folie.* Si elle se moquoit de quelqu'un de ses amans, ou si elle les louoit, le refrain de tous ses propos étoit: *c'est une folie.* Ce mot lui fut si bien appliqué, qu'elle n'étoit plus connue & que l'on ne parloit d'elle que sous le non de Mania ou Folie, on avoit oublié celui de Mélitte.

Machon cite quelques-unes de ſes réparties, qui ſans doute paſſoient pour vives & ſpirituelles parmi les Athéniens; mais qui parmi nous ne ſeroient que trop libres & indécentes. Qui pourroit ſupporter les termes bas dans leſquels elle & ſes ſemblables reprochoient à leurs rivales les infirmités naturelles auxquelles elles étoient ſujettes. Il eſt à préſumer que, puiſque les anciens ont fait paſſer ces propos à la poſtérité, les graces de la langue grecque leur donnoient quelqu'agrément, & qu'ils n'étoient pas alors auſſi indécens qu'ils nous le paroiſſent. Au reſte, on dit que les courtiſannes de notre tems ne ſont pas plus honnêtes entr'elles, que l'étoient celles d'Athènes.

J'en reviens aux ſaillies de Mania. Un transfuge de l'armée ennemie étant venu à Athènes, envoya chercher la courti-

ſanne, marchanda ſes faveurs qu'il paya au prix qu'elle y fixa : il invita à un feſtin qu'il lui donna, pluſieurs des plus agréables débauchés de la ville, de ces gens qui ſont dans l'habitude de plaiſanter de tout. Voulant lui-même ſe donner un air d'eſprit, faire parade de gentilleſſe ainſi que de ſon opulence, & rendre à Mania le change de tous les brocards qu'elle lui adreſſoit, s'appercevant qu'elle ſe levoit ſouvent de table : Quelle eſt, lui demanda-t-il, la bête fauve qui court le plus vîte ſur les montagnes? Mon brave, repartit-elle, c'eſt un tranſfuge. Folie ſortit, & rentra dans l'inſtant ; elle entreprit de nouveau le déſerteur, lui fit entendre que l'on ſavoit que dans une irruption imprévue de l'ennemi, il avoit prudemment abandonné ſon bouclier qui l'auroit embarraſſé dans ſa retraite. Le galant parut piqué du

propos, fit la mine, tourna le dos: Mon tendre ami, dit la courtifanne, que ce que je viens de vous rappeller ne vous fâche pas, vous n'y êtes prefque pour rien; j'en prends à témoin Vénus ma protectrice: ce n'eft pas votre bouclier que vous avez jetté pour fuir, c'eft celui qu'on vous avoit prêté.

Ce n'eft pas de Mania feule que Machon rapporte les réparties ingénieufes & vives: il en cite de Gnathène, autre courtifanne fameufe d'Athènes, qui ont leur prix.

Diphile, poëte comique, venoit d'ordinaire fouper & faire la débauche chez Gnathène, pendant les fêtes de Vénus. C'étoit de tous fes amans celui qu'elle ménageoit le plus, dans la crainte que dans fes comédies, il ne lançât contre elle quelque trait fatyrique, fe conduifant néanmoins de façon que le poëte

ne pût pas s'en prévaloir. Il vint, & se fit accompagner de deux flacons de vin de Chio, de quatre de Thasso, de parfums, de fleurs, de confitures, d'autres provisions, d'un cuisinier, & même d'une joueuse de flûte.

Un Syrien de ses amans, qui passoit par Athènes, venoit de lui envoyer de la neige & un panier de poissons choisis. Le présent l'embarrassoit, elle trembloit que Diphile n'en sût quelque chose. Elle fit disparoître la marée, mais elle fit mêler la neige dans le vin, sans que l'on s'en apperçût, ordonnant à ses domestiques d'en mettre deux parties sur dix de vin : cela fait, elle présenta la coupe à Diphile, qui la but avec le plus grand plaisir; De par tous les dieux, dit-il, vous avez, Gnathène, un puits glacé ! Que cela ne vous étonne pas, répondit-elle, j'ai soin d'y jetter, quand

il le faut, les prologues de vos comédies.

Le même Diphile ayant fait représenter une piece nouvelle dans des jeux publics, fut hué de toute l'assemblée. Au sortir de cette triste aventure, il vint en perdre le souvenir dans les bras de Gnathène. En entrant, il ordonna qu'on lui lavât les pieds : A quoi bon prendre ce soin, dit-elle, ne vous portoit-on pas sur les épaules, tout-à-l'heure, quand vous êtes venu ?

Soupant un jour chez la courtisanne Dexithée, & s'appercevant qu'elle mettoit à part pour sa mere tout ce que l'on servoit de meilleur : Si j'avois prévu vos intentions, dit-elle, j'aurois été souper chez votre mere, & non chez vous.

Un autre compilateur nommé Lyncée, dit que comme on présentoit à

Gnathène dans un petit verre, du vin de ſeize ans : Qu'il eſt petit pour ſon âge, dit-elle !

De jeunes gens, à la ſuite d'une débauche qui s'étoit faite chez elle, ſe battoient à coups de poings pour la préférence : Conſole-toi, dit-elle, à celui qui avoit été vaincu, tu ne remporteras point de couronne de ce combat, mais au moins tu as ton argent de reſte.

Le danſeur Pauſanias, ſurnommé le Puits, étant tombé dans un tonneau, ſans y prendre garde : Cela eſt ſingulier, dit Gnathène, comment le puits a-t-il pu entrer dans un tonneau?

Cette Gnathène ſe fit une réputation aſſez brillante par ſon goût, ſes graces, ſon urbanité vraiment attique, & ſa gaieté ſoutenue. Elle avoit monté ſa maiſon à la maniere d'une eſpece d'école philoſophique qui avoit ſes loix & ſes

maximes, tant pour la table que pour les plaiſirs que l'on pouvoit prendre avec elle ou avec ſa niece. Ces loix étoient énoncées en trois cens vingt vers ſur le ton ſententieux des philoſophes du Portique ou du Licée. Ses amans juroient de les obſerver. La parodie étoit aſſez plaiſante. C'eſt dommage qu'Athenée ne nous ait pas tranſmis ce code voluptueux, & qu'il ſe contente de nous dire que Callimaque l'a tranſcrit dans la troiſieme table de ſes loix.

Gnathénion, niece de Gnathène, eſt encore citée comme une fille à bons mots.

Un Satrape étranger déja vieux & ſi caſſé, qu'à ſa mine on lui auroit donné quatre-vingt-dix ans, ayant rencontré pendant les Saturnales Gnathénion qui ſortoit du temple de Venus avec ſa tan-

te; charmé de ſa beauté & de l'élégance de ſa taille, lui demanda quel prix elle mettoit à ſes faveurs. La Courtiſanne, à la vue de ſon faſte & de ſa ſuite, qui annonçoit la plus grande opulence, lui demanda mille drachmes. Le Satrape feignant ſa ſurpriſe : quoi ! dit-il, la belle, parce que tu me vois ſuivi d'une troupe de gens armés, tu crois me tenir priſonnier, & tu fais monter ſi haut ma rançon ? Je te donnerai cinq mines, ne fais pas la difficile, dans peu tu me reverras. Gnathémion admirant l'eſprit & la vivacité du vieillard, lui répondit ; il en ſera ce que vous jugerez à propos, mais je parie que vous ſerez ſi content de faire ma connoiſſance, que vous ne regarderez pas au prix.....

Elle deſcendoit un jour d'Athènes au Pyrée, dans le tems de l'aſſemblée ſolemnelle des Grecs, qui s'y tenoit tous

les cinq ans ; elle alloit joindre un marchand étranger qui l'aimoit beaucoup. Son équipage n'étoit pas fastueux ; elle étoit montée sur une petite mule, trois de ses servantes l'étoient sur des ânes, une nourrice ou gouvernante encore jeune, & un valet formoient toute sa suite. Elle rencontra dans un chemin serré, un de ces lutteurs vulgaires, que l'on voit courir avec empressement aux jeux publics, & qui jamais ne s'y sont présentés que pour être vaincus. Ne pouvant passer aussi vîte qu'il l'auroit voulu : Coquin de palfrenier, cria-t-il deux ou trois fois, débarrasse le chemin, ou je vais culbuter la bête de somme, les ânes & les filles ; Tout beau, puissant athléte, dit Gnathénion, c'est ce qui ne vous est jamais arrivé.

Elle étoit peu attachée aux libertés de sa profession, & l'habitude de ré-

pondre à tout venant, lui déplaisoit fort; aussi avoit-elle pris le parti de vivre en ménage avec l'histrion Andronique, à la charge, sans doute, qu'il l'entretiendroit. Il n'étoit souvent pas aussi libéral qu'elle l'auroit souhaité, & un jour qu'elle refusoit de répondre à ses empressemens, il s'en plaignit à la vieille Gnathène, qui se courrouça contre sa niéce: A merveille, ma mere, dit-elle, cet homme ne fournira rien à la maison, & il jouira seul de l'unique bien que nous puissions faire valoir; après cela commandez que je lui prodigue mes caresses.

La vieille n'étoit pas toujours d'aussi bonne composition. Un galant, pour avoir une fois donné une mine à Gnathénion, se croyoit en droit de venir la voir autant qu'il le voudroit sans rien fournir au-delà. Jeune homme, lui dit-

elle, penſes-tu qu'il ſuffiſe ici d'avoir payé une fois, comme chez Hyppamachus, le maître d'exercice?

Le philoſophe Stilpon, ſoupant un jour avec Glycère, lui reprochoit qu'elle & ſes ſemblables gâtoient la jeuneſſe. Ne peut-on pas, lui dit la Courtiſanne, te faire le même reproche, & à tous les philoſophes? Ne corromps-tu pas l'eſprit & le cœur de ceux qui fréquentent ton école, par tes queſtions inutiles, tes demandes captieuſes, tes paradoxes hardis, tes réponſes ambigues? Qu'importe que la jeuneſſe qui doit être gâtée, le ſoit dans la maiſon d'une courtiſanne ou dans l'école d'un philoſophe? Tout l'avantage, s'il y en a, eſt de mon côté; car, comme le dit Agathon, une femme dont le genre de vie affoiblit les forces, ſemble gagner du côté de l'intelligence & de l'eſprit, ce qu'elle perd du côté

du corps. Or c'eſt ce qui arrive à la jeuneſſe qui nous fréquente.

Phriné avoit un amant vieux & avare, qui lui diſoit : Vous êtes la Vénus de Praxitele: — Et vous, dit-elle, l'Amour de Phidias.

Je rapporterai dans la ſuite d'autres anecdotes qui ont un rapport immédiat aux courtiſannes dont il eſt parlé dans les lettres d'Alciphron. Ce que j'en ai dit dans ce diſcours, preſqu'entiérement tiré du recueil d'Athenée, ſuffit pour donner une idée générale des femmes de cet état.

Je dirai encore, d'après le même écrivain, que l'on eſt ſurpris de voir que les légiſlateurs & les chefs de la république aient ſans ceſſe parlé des courtiſannes, & cela dans les occaſions les plus importantes, dans les diſcours où ſont traités les plus grands intérêts. On eſt

eſt étonné de les y voir paroître, tantôt pour blâmer leurs artifices ſéducteurs, & le danger de leur commerce, tantôt pour les défendre des imputations dont on les chargeoit, & juſtifier leur vie licentieuſe par l'utilité de leur profeſſion & ſa néceſſité.

C'eſt dans des auteurs graves pour la plûpart, que l'on eſt inſtruit des ſurnoms des courtiſannes grecques, & de leurs défauts. Hypéride, dans ſa harangue contre Ariſtagoras, dit qu'il étoit aſſez commun de donner le nom de Merlan aux courtiſannes. C'eſt ainſi que l'on appelloit Stagonium & Anthides, ſœurs, parce qu'elles étoient petites, minces, blanches, qu'elles avoient de grands yeux, & que ſans doute elles n'étoient pas d'une compoſition difficile: le merlan, dit-on, n'a beſoin que de voir le feu pour être frit.

Lyſias, dans le diſcours contre Philonide, parle de la courtiſanne Naïs, ſurnommée Antycire, ſoit parce qu'elle paſſoit pour donner de l'ellébore aux amans en délire; ſoit parce qu'ayant été long-tems attachée au médecin Nicoſtrate, il ne lui laiſſa rien en mourant qu'une grande quantité de cette drogue.

Nicone fut appellée la Chevre, parce qu'elle avoit entiérement dépouillé le négociant Thallos, & ce ſobriquet lui fut donné, parce que les chevres ſe plaiſent à brouter les ſommités des jeunes branches des arbuſtes que l'on appelle en grec *tallos*, θαλλος.

Antiphanès dit que la courtiſanne Nannio eut le ſurnom d'Avant-ſcène (*Proſcenium*); elle étoit d'une figure impoſante, toujours magnifiquement parée; mais rien n'étoit plus rebutant qu'elle, lorſqu'elle étoit en négligé. Les

libertins de ſon tems appelloient ſa fille Coroné, la nourrice. Ce n'étoit pas faire l'éloge de ſes attraits ni de ſa taille.

Je ne finirois pas ſi je voulois ſuivre Athenée dans tout ce qu'il rapporte des anciens poëtes, ſur-tout des comiques, au ſujet des courtiſannes : ils leur lâchoient de tems en tems des traits piquans ; ils les déſignoient par les noms ſous leſquels elles étoient connues dans le monde, ainſi que par leurs ſobriquets. Théophile, dans la piéce intitulée, l'*Amateur des Flûtes*, l'avertit de prendre garde de ſe mettre à la diſcrétion de Laïs, de Méconide, de Syſimbrion, de l'Abiſme, de Thalluſe, ou de quelques-autres de ces courtiſannes qui ſavent prendre ſi adroitement dans leurs filets ceux qui ſont ſenſibles à leurs charmes, ainſi que le pratiquent Nannio & Malthale.... La plûpart de ces noms n'étoient que

des ſobriquets : Syſimbrion ſignifie ſerpollet ; Thalluſe, fleurie ; Barathron ou l'Abiſme étoit un ſurnom que la courtiſanne devoit à la ſatyre.

Je terminerai ce diſcours par l'idée générale que donne des courtiſannes le poëte Anaxilas dans la comédie intitulée *la Néotide*, ou *la Jeune Fille* (*a*).

« Un homme qui a vécu avec les » courtiſannes, eſt ſeul en état de nous » inſtruire de toutes les infamies dont » elles ſont capables. Le ſerpent en hor» reur à l'humanité, la chimere qui reſ» pire le feu, les gouffres de Charybde » & de Scilla, les monſtres de la mer, » le ſphinx, l'hydre, la lionne, la vi» pere, les harpies ſont moins redou» tables, moins cruelles que cette eſ» pece atroce de femmes. Il ne faut que

(*a*) Dans Athenée, livre 13.

» réfléchir ſur leur caractere pour en être » perſuadé. Plangon, telle que la chi- » mere, conſumoit de ſon feu dévorant » tous les barbares qui s'approchoient » d'elle, un ſeul cavalier l'a anéantie (*a*); » il a enlevé tout ce qu'elle poſſédoit, » & a diſparu avec ſon butin. Avoir » affaire à Sinope, n'eſt-ce pas s'unir » à l'hydre? Elle vieillit & devient » moins dangereuſe. Mais ſa voiſine Gna- » thène la remplace, plus on lui donne, » plus on l'irrite. Quelle différence met- » tre entre Nanno & le gouffre de Scil- » la? Elle a étouffé deux de ſes amans; » elle étoit à la pourſuite d'un troiſiéme » qu'elle vouloit ruiner encore; il s'eſt » échappé à force de rames. Phryné eſt- » elle moins à redouter que Charybde?

(*a*) Alluſion à la fable de Bellerophon, vainqueur de la Chimere.

» Ne vient-elle pas d'engloutir un pilote
» avec sa barque? Théano n'est qu'une
» syrène épilée: elle a la voix & la phy-
» sionomie d'une jolie femme, ses cuisses
» & ses jambes sont séches & noires
» comme celles d'un merle. En un mot,
» on peut regarder toutes les courti-
» sannes comme autant de sphynx de
» Thébes: tous leurs discours sont à
» double sens: elles vous disent qu'elles
» vous aiment, qu'elles vous chérissent,
» qu'elles ont pour vous la tendresse la
» plus vive; puis elles vous parlent d'une
» servante à deux pieds, d'un lit ou
» d'une chaise à quatre, d'un trépied
» d'airain qui leur manque (a). Celui qui

(a) Le poëte fait ici allusion aux réponses obscures & énigmatiques du sphinx à l'énigme si connue de l'homme, quel est l'animal qui marche à quatre pieds en naissant, &c.

» reconnoît où elles en veulent venir, qui
» s'en éloigne comme s'il ne les eût pas
» même apperçues, ſe tire habilement
» du péril. Mais ceux qui ſe croyent
» aimés, qui dans le délire d'une vaine
» félicité ſe placent au rang des dieux,
» il n'y a rien à leur dire ; tôt ou tard ils
» reconnoîtront que de toutes les bêtes
» féroces, la plus dangereuſe eſt la cour-
» tiſanne ».

Telles étoient ces femmes dont les noms ont paſſé à la poſtérité à côté de ceux des hommes célébres qui les aſſocioient à leurs plaiſirs. On ne peut rien ajouter à la peinture qu'en vient de faire le poëte Anaxilas.

Quelles étoient donc les mœurs publiques à Athènes ! Il n'y en avoit point. Le goût effréné des Grecs pour la volupté, leur en tenoit lieu : la corruption étoit ſi générale, qu'aucun d'eux n'en

rougiſſoit. Tous étoient livrés à un libertinage extrême. Socrate lui-même, le ſage Socrate, que M. Dacier, dans un mouvement d'enthouſiaſme, auroit placé au rang des ſaints, s'il l'eut oſé, n'eſt pas exempt de tout ſoupçon. Mais le divin Platon, le docte Ariſtote, Périclès, Thémiſtocle, Miltiade, Cimon, Epaminondas, tous les plus célébres des Grecs ſuivirent le torrent. Le juſte Ariſtide eſt peut-être le ſeul dont on n'ait rien dit. Démoſthène, cet orateur véhément, dont la mâle éloquence & les maximes ſéveres annoncent une régularité de caractere à laquelle on croiroit que ſes mœurs ont répondu, donna dans tous les excès de la table, des jeunes gens & des femmes. Un poëte contemporain, cité par Athenée (*livre 13*), dit de lui : « Que doit-on penſer de Dé-
» moſthène ? les projets qui lui ont coûté

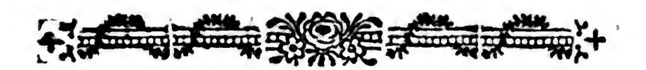
» une année entiere à concevoir, à former, une femmelette peut, dans une nuit, y mettre la confusion & les bouleverser. Il aimoit à la folie le jeune Aristarque, il s'apperçut que Nicodeme vouloit le lui enlever; & dans un mouvement de fureur, il arracha les yeux à son mignon, afin que leur beauté ne tentât plus personne. Il prit ensuite le jeune Cnosion; il ne rougit pas de le loger dans sa maison, ce qui déplut à sa femme au point qu'elle n'imagina pas d'autre moyen de s'en venger, que de se prostituer à ce même Cnosion ».

C'est ainsi que la corruption devint générale, il n'y eut plus de réforme à espérer quand ces excès se furent répandus parmi le peuple, les artisans, les gens de la campagne. On voit dans les lettres d'Alciphron, par quels de-

grés l'exemple des chefs séduisit insensiblement toute la nation. Ceux qui conserverent des mœurs, ne les durent qu'à l'indigence ou à l'habitude d'un travail continuel & nécessaire, qui les tenoit éloignés de la contagion de la ville.

Nous admirons encore les productions admirables de l'esprit des Grecs, leurs chef-d'œuvres dans tous les arts, sont d'une perfection à laquelle il paroît impossible d'atteindre. Mais que devons-nous penser de leur police, de leurs loix, de leur culte religieux, puisque tous ces grands moyens ne mettoient aucun frein à leurs désordres?





LETTRES
DES
COURTISANNES.

LETTRE PREMIERE.

LAMIA à DÉMÉTRIUS (1).

JE vous dois, ſeigneur, la liberté que je prends ; vous êtes roi, & vous m'accordez la permiſſion de vous écrire. Me poſſédant toute entiere, vous ne regardez point comme au-deſſous de votre grandeur de recevoir mes lettres.

Je vous l'avoue, ſeigneur, quand je vous entends, quand je vous vois paroître en public, au milieu de vos gardes, avec cette eſcorte nombreuſe de troupes, environné de vos officiers & de vos miniſtres, dans toute la pompe de la majeſté royale (2);

j'en attefte Vénus, je fuis faifie d'un tremblement refpectueux ; la crainte & le trouble s'emparent de mes fens ; je n'ofe vous regarder, je crains que l'éclat qui vous environne, comme un foleil trop ardent, ne me brûle les yeux (3).

C'eft alors que je vois le grand Démétrius-Poliocerte dans toute fa fplendeur. Quelle eft dans ces inftans la fierté de vos regards ! ils n'ont rien que de formidable & de guerrier (4).

Tout ce qui s'eft paffé entre nous, ne me femble plus qu'une illufion. J'ai beau me dire : c'eft ce prince qui vient partager ton lit, qui paffe la nuit à t'entendre jouer de la flûte ; c'eft lui qui t'a honorée aujourd'hui de fes lettres, qui t'a donné une préférence marquée fur la courtifanne Gnathène (5), je ne m'en crois pas moi-même ; tous mes vœux, tous mes defirs font de vous voir de nouveau chez moi, pour m'affurer de la vérité de mes idées.

Lorfque je vous prodigue mes careffes,

je me demande à moi-même : eſt-ce là ce conquérant, ce grand général qui fait trembler la Macédoine, la Grèce, la Thrace? O Vénus! ſois-moi favorable; je vais lui livrer d'autres combats avec mes flûtes (6), je verrai s'il peut réſiſter à mes aſſauts.

De grace, ſeigneur, reſtez à Athènes encore trois jours, & vous me ferez l'honneur de venir manger chez moi. Après-demain eſt un jour ſolemnel, que tous les ans je conſacre à Vénus; & je n'épargne rien pour que chaque fête l'emporte ſur la précédente par la ſomptuoſité de l'appareil.

Vous ſerez reçu agréablement, & de la maniere la plus convenable à une prêtreſſe de Vénus, qui veut lui faire un ſacrifice pompeux.

Vous m'en fournirez les moyens (7). Je vous le demande, ſeigneur, avec d'autant plus de confiance, que je n'ai rien fait d'indigne de vos bontés, depuis cette nuit

ſainte & mémorable, où je vous reçus la premiere fois dans mes bras (8).

Quoique vous m'euſſiez laiſſé la liberté entiere de mon corps & de mes actions, je n'en ai point abuſé; je me ſuis comportée d'une maniere digne de vos faveurs; j'ai fermé ma porte à tout autre amant.

Croyez-en, ſeigneur, l'aſſurance que je vous en donne: je rougirois de mentir comme une courtiſanne vulgaire. J'en atteſte la chaſte Diane. Si depuis ce tems la jeuneſſe d'Athènes n'a plus oſé élever ſes deſirs juſqu'à moi, je n'ai pas été moins inſenſible à tout ce qu'elle a d'attrayant. Elle a reſpecté une place dont vous vous êtes emparé, & je vous l'ai conſervée fidélement.

L'amour, grand roi, eſt prompt & léger, & lorſqu'il vient & lorſqu'il ſe retire: l'eſpérance lui donne des aîles; eſt-elle ſatisfaite, ſes plumes tombent, il diſparoît. Auſſi le grand art des courtiſannes eſt de retarder le moment des jouiſſances qu'elles ſemblent toujours prêtes à accorder,

& de conſerver leurs amans par l'eſpérance.

Mais avec les rois, il ne nous eſt pas permis d'uſer du moindre délai, tant nous craignons de perdre l'inſtant favorable, de leur inſpirer quelque dégoût pour nos perſonnes, ou de nous attirer leurs dédains.

Nous avons mille prétextes à donner aux autres hommes, tantôt des devoirs de religion, tantôt des dérangemens de ſanté: les ſoins indiſpenſables de la maiſon que l'on tient, ſervent quelquefois d'excuſe. Un fâcheux ſe préſente à propos: on recule le tems de la jouiſſance, que tant de raiſons rendent bientôt inſipide; on le retarde, mais on agace, on promet, on careſſe, on s'empare des eſprits & des cœurs; on les ſubjugue, & ils craignent d'autant plus que de nouveaux obſtacles ne s'oppoſent au bonheur auquel ils aſpirent, que l'on a mis plus d'art à exciter leurs deſirs, & à ſoutenir leurs paſſions (9).

Peut-être pourrois-je encore tenir cette

conduite artificieuſe avec nos Athéniens; mais avec vous, ſeigneur, je déguiſerois mes ſentimens, mes deſirs, ma reconnoiſſance; que les muſes m'en préſervent! Avec vous, qui me traitez avec tant de bonté, qui m'honorez d'une préférence marquée, qui me vantez comme me trouvant fort au-deſſus de toutes les autres courtiſannes, qui ſemblez vous faire gloire de votre goût pour moi! Non, je n'ai pas aſſez peu de ſens, pour ne pas me montrer à vous telle que je ſuis (10).

Oui, ſeigneur, quand je ſacrifierois tout ce que je poſſede, juſqu'à ma vie même pour vous, je croirois avoir peu fait: ma reconnoiſſance ſeroit encore au-deſſous de vos bienfaits.

Je ſais que cette fête de Vénus, dont je fais les apprêts, que vous honorerez de votre préſence, non-ſeulement ſera célébre dans la maiſon d'Hyppéride, où elle ſe prépare, mais encore que le bruit s'en répandra dans toute la ville d'Athènes, &

de-là dans le reste de la Grèce (11).

Les tristes Lacédémoniens, ces lions de la Grèce, devenus renards à Ephèse, chercheront à rétablir leur réputation, & à se montrer dignes de leurs austeres ayeux, en blâmant sur le mont Taigète, dans leurs retraites sauvages, la magnificence de nos repas. Ils opposeront les séveres instituts de Lycurgue, leur économie sordide, à votre bienfaisance royale, à vos sentimens humains : à la bonne heure, s'ils s'en trouvent bien (12).

Je vous supplie de nouveau, seigneur, de ne pas oublier le jour du festin. L'heure qu'il vous plaira d'indiquer, sera la plus favorable pour moi. Adieu.

NOTES.

(1) Démétrius-Poliocerte, ou le Preneur de villes, fils d'Antigone, l'un des généraux & successeurs d'Alexandre-le-Grand, qui établit un royaume puissant en Asie, d'une partie des conquêtes d'Alexandre,

s'empara d'Athènes, en chaſſa Démétrius-de-Phalere, & y rétablit le gouvernement démocratique, 295 ans avant l'ère chrétienne : l'année ſuivante il s'empara de la Macédoine. La reconnoiſſance des Athéniens pour le ſervice qu'il leur avoit rendu, fut exceſſive, & long-tems ils eurent pour Démétrius la ſoumiſſion que l'on doit à un maître abſolu. Cette lettre le repréſente dans tout l'éclat de ſa puiſſance, & le rhéteur n'en dit rien qui ne ſoit juſtifié par l'hiſtoire.

Quant à la courtiſanne Lamia, il en a déja été parlé dans le diſcours qui eſt à la tête des lettres; j'ajouterai ſeulement que Plutarque, dans la vie de Démétrius, dit que Lamia fut une partie du butin que fit Démétrius ſur Ptolémée, lorſqu'ils combattoient enſemble pour la ſouveraineté de l'iſle de Chypre. « Dans le » butin ſe trouva cette tant renommée courti- » ſanne Lamia, laquelle au commencement » avoit été requiſe & renommée ſeulement » pour ſon art, à cauſe qu'elle jouoit aſſez » bien des flûtes. Mais depuis quand elle » commença à mener le train de courti- » ſanne, elle fut en bien plus grande vogue » que devant; tellement que lors, encore » qu'elle fût déja au déclin de ſon âge & de

» ſa beauté, & qu'elle eût trouvé Démétrius
» beaucoup plus jeune qu'elle, ſi eſt-ce qu'elle
» le gaigna & retint par ſa douceur & bonne
» grace, de ſorte qu'il étoit amoureux de
» celle-là ſeule, & toutes les autres femmes
» amoureuſes de lui ». *Traduct. d'Amiot.*

(2) Démétrius & ſon pere Antigone furent les premiers des généraux d'Alexandre qui devinrent ſes ſucceſſeurs dans la plus grande partie de ſes conquêtes en Aſie : ils prirent les premiers le titre de rois, & porterent le diadême.

Elien, livre 12, chap. 7 de ſes Hiſtoires diverſes, dit expreſſément que Démétrius, qui tenoit ſous ſon empire tant de nations, & ſi puiſſantes, alloit publiquement au logis de la courtiſanne Lamia, avec tout l'appareil de la majeſté royale, le diadême en tête, ſuivi d'une eſcorte nombreuſe. Il ſatisfaiſoit ainſi le goût qu'il avoit pour la pompe. D'ailleurs, la majeſté royale ne brilloit dans aucun prince avec autant d'effet que dans toute la perſonne de Démétrius : la nobleſſe de ſon port en impoſoit à ſes courtiſans & à ſes amis, & ſa beauté touchoit ſes ennemis au point de les lui gagner.

(3) Cette flatterie, assez délicate dans la bouche d'une femme telle que Lamia, devoit plaire à Démétrius. Aurelius-Victor, dans la vie d'Auguste, attribue la même réponse à un soldat qui détournant ses yeux du visage de l'empereur, & interrogé par ce prince sur ce qui le déterminoit à agir ainsi, il répondit qu'il ne pouvoit soutenir l'éclat de ses regards.

(4) « Démétrius étoit de belle & grande » taille, d'un air & d'une beauté de visage » si merveilleuse & si excellente, qu'il n'y » avoit ni peintre n'imageur qui pût avenir » à le bien tirer & contrefaire naïvement » après le vif, car on voyoit en sa face une » douceur conjointe avec une gravité, une » révérence avec une grace, & y reluisoit » une héroïque apparence de majesté royale » très-difficile à représenter. Même son natu- » rel & ses mœurs étoient composées de telle » sorte, qu'elles étonnoient & délectoient » tout ensemble ceux qui hantoient & fré- » quentoient avec lui; car quoiqu'il fût gay » & récréatif en compagnie, quand il étoit de » loisir & le plus superflu en festoyemens, » délicat en son vivre, & dissolu en toutes

» manieres de voluptés & de délices que fut » onques roi; ce nonobstant il avoit une acti- » vité très-véhémente, un soin pressant & di- » ligence continuelle aux affaires ». *Plutarque, Vie de Démétrius, trad. d'Amiot.*

(5) Gnathène, courtisanne athénienne, rivale de profession & d'esprit de Lamia, étoit célèbre par ses bons mots, & la vivacité de ses réparties: j'en ai cité quelques-unes dans le discours préliminaire; j'en ai omis beaucoup d'autres, trop indécentes, mais relatives aux exercices de son état.

(6) Nous avons vu (*note 1*) que Lamia s'étoit fait connoître par son talent pour la flûte. Il paroît par ce qu'Athenée rapporte (liv. 14) des différentes especes de flûtes, que l'on exécutoit avec cet instrument une sorte de musique imitative qui devoit avoir beaucoup d'agrément. Les airs différens avoient des noms connus. *Comos* étoit l'air propre au premier service de table; *dicomos* au second service; *tetracomos* aux services suivans. *Hedicomos* étoit pour exprimer l'agrément du repas : l'air appellé *gingras* peignoit les applaudissemens des convives. Le chant *callinique* étoit destiné à célébrer les triomphes

des vainqueurs. Il y avoit d'autres airs ou concerto de flûtes qui imitoient les différentes professions utiles à la société, & le bruit de leurs exercices. On juge de-là que le talent de jouer de la flûte assez bien pour se faire une réputation brillante, exigeoit de l'étude & des dispositions naturelles, & que ce n'est pas à tort que l'on estimoit ceux qui excelloient dans cet art. Les flûtes étoient regardées comme partie essentielle des instrumens destinés au culte de Cérès; il y avoit des chants exprès pour demander à la déesse d'abondantes moissons. Le jeu des flûtes étoit accompagné de danses expressives du sujet que l'on célébroit, & il paroît que les musiciens jouoient de la flûte & dansoient alternativement; mais le concert des voix devoit toujours précéder celui des instrumens.

Les inventeurs des flûtes furent regardés comme des bienfaiteurs de la société. Pline en parle sur ce ton (*liv. 7, ch. 56*). Pan inventa le chalumeau ou flûte simple; Midas, roi de Phrygie, la flûte traversiere, & Marsyas, les flûtes doubles.

Il est surprenant que les filles grecques, qui ne négligeoient sûrement pas le soin

de leur beauté, acquiſſent de la célébrité par cet inſtrument qui déforme le viſage lorſqu'on en joue. On trouve dans Athenée des fragmens d'anciens poëtes qui aſſurent que Pallas voyant la difformité étonnante que cauſoit cet inſtrument au viſage de celui qui en jouoit, le jetta avec indignation, & en proſcrivit l'uſage. Pauſanias, liv. I, ch. 24, dit qu'on voyoit à Athènes une ſtatue antique de Minerve châtiant le ſatyre Marſyas, pour avoir emporté une flûte qu'elle avoit jettée, & qu'elle ne vouloit pas que l'on ramaſſât.

(7) Démétrius jouiſſoit de la plus grande autorité à Athènes. La république lui aſſigna ſon logement dans le temple de Minerve, dans la partie la plus ſacrée, appellée Parthénon, mais qu'il ne reſpecta guère ; car il y commit toutes ſortes d'indécences, ſans aucun égard pour la chaſte Minerve, qu'il vouloit qu'on regardât comme ſa ſœur aînée. Les courtiſannes les plus célèbres de ce tems, les plus jolies femmes de la ville y partagerent ſes plaiſirs. « Si-tôt, » dit Plutarque, comme il étoit ſorti hors » d'affaires, il s'abandonnoit diſſolument

» & se laissoit aller à toutes sortes de voluptés ; mais en tems de guerre il étoit sobre & chaste comme ceux qui le sont naturellement ». C'étoit encore aux dépens des Athéniens qu'il entretenoit les courtisannes. « Démétrius, dit Plutarque, ordonna aux Athéniens de donner promptement à Lamia deux cens cinquante talens. Le recouvrement de ces deniers leur fut dur, tant pour la briéveté du tems qui leur fut préfix, que parce qu'il ne fut jamais possible d'en rien rabattre. Quand il eut vu tout cet argent, qui lui fut apporté devant lui dans un monceau, il commanda qu'on le baillât à Lamia & aux autres courtisannes, pour leur avoir du savon. Car la vergogne leur faisoit plus de mal que la perte de leur argent, & la parole dont il usa au grand mépris d'eux, les toucha plus que ne fit ce qu'ils payerent. Toutefois aucuns disent que ce ne fut pas aux Athéniens, qu'il fit ce vilain tour-là, mais aux Thessaliens ».

Lamia dit à Démétrius qu'il lui fournira les moyens de payer les frais du festin qu'elle lui prépare ; elle se servit, au rapport de Plutarque, du crédit que lui donnoit dans la ville,

ville, l'attachement connu de Démétrius pour elle.

« Lamia, de ſon autorité privée, rançonna & exigea de l'argent de pluſieurs particuliers, pour un feſtin qu'elle fit à Démétrius, » duquel l'appareil fut ſi ſomptueux & ſi » magnifique, que Linçeus, natif de l'iſle » de Samos, en mit l'ordonnance par écrit : » & pourtant un certain poëte comique, non » moins plaiſamment que véritablement, » appella ladite Lamia Elépolis, c'eſt-à-dire, » engin à prendre villes. Démocharès, natif » de la ville de Soli, appelloit Démétrius, *fa*» *ble*, pour autant qu'il avoit cette Lamia tou» jours avec lui, comme ès fables que les » vieilles content aux petits enfans, il y a vo» lontiers une Lamie, c'eſt-à-dire, une fée ou » ſorciere. En maniere que le grand crédit & » autorité qu'avoit ladite Lamia, & l'amour » que lui portoit Démétrius, ne lui cauſoient » pas la jalouſie ſeulement & l'envie des » femmes épouſes dudit Démétrius, mais » auſſi la haine de ſes familiers & privés » amis ».

C'eſt ce que ſes ambaſſadeurs témoignerent au roi Lyſimachus, qui s'entretenant familiérement avec eux, leur faiſoit voir

les cicatrices que lui avoient laissées sur les bras & sur les cuisses, les griffes du lion avec lequel Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage : « Eux riant, se prirent à dire que » leur maître portoit aussi au col les marques » & morsures d'une mauvaise bête, qui étoit » Lamia ».

(8) Lamia eut la vanité de faire passer son nom à la postérité, en faisant bâtir un magnifique portique à Sycione, ville du Péloponnèse ; c'est, sans doute, ce qu'elle appelle avoir fait un bon usage des bontés & des dons de Démétrius. Peut-être que les Athéniens n'avoient pas encore porté l'adulation pour Démétrius à l'excès où ils en vinrent, lorsqu'ils ne rougirent pas de faire bâtir un temple à Vénus-Lamia, en quoi ils furent imités par les Thébains ; ce qui leur fut reproché par les poëtes & les orateurs contemporains, comme le comble de la bassesse. *Athenée, liv. 6.*

(9) Tel a toujours été le manége des courtisannes entendues dans leur métier. Il est à propos, dit l'une d'elles (*Aristenet. épît. 1, liv. 2*) de faire éprouver quelques difficultés aux jeunes amans, de ne leur pas

accorder tout ce qu'ils demandent. Cet artifice empêche la ſatiété, ſoutient les deſirs d'un amant pour une femme qu'il aime, & lui rend ſes faveurs toujours nouvelles. Mais il ne faut pas pouſſer les choſes trop loin: l'amant ſe laſſe, s'irrite, forme d'autres projets & d'autres liaiſons; l'amour s'envole avec autant de légéreté qu'il eſt venu.... Un amant, tant qu'il compte d'arriver à ſon but, eſt patient; il s'opiniâtre à obtenir ce qu'il ſouhaite; mais s'il perd toute eſpérance, la paſſion change, à l'amour ſuccéde le deſir de la vengeance, & il met tout en œuvre pour la ſatisfaire... *Achilles Tatius dans Clitophon & Leucippe*, *liv.* 4. Les jouiſſances que l'on eſpere, *dit encore Ariſtenet*, *liv.* 1, *épît.* 21, ont en idée des douceurs, des charmes inexprimables; elles animent & ſoutiennent toute la vivacité des deſirs; les a-t-on obtenues, on n'en fait plus de cas.... c'eſt pour cela, dit Lucien, *Diſcours de ceux qui ſe mettent au ſervice des grands*, que les courtiſannes tiennent comme enchaînés, ceux qu'elles croyent avoir rendus amoureux: ce n'eſt que rarement qu'elles leur permettent quelques baiſers, parce qu'elles ſavent par expérience que la

jouiſſance eſt le tombeau de l'amour; mais elles ne négligent rien pour ſoutenir l'eſpérance & les deſirs; elles veillent attentivement à ce qu'un amour extrême ne ſe tourne en déſeſpoir, & que la paſſion ne s'éteigne; auſſi elles ne ceſſent de ſe rendre agréables, d'amuſer & de promettre... On peut regarder ces citations, tirées d'auteurs érotiques, comme l'abrégé des loix politiques des courtiſannes grecques.

(10) La paſſion de Démétrius pour Lamia étoit ſi connue, que l'on ne ceſſoit de l'en plaiſanter, ſans qu'il le trouvât mauvais. « Lamia étant tout apertement maitreſſe de » lui, dit Plutarque, ainſi qu'il retournoit » des champs, il vint, ſuivant ſa coutume, » baiſer ſon pere, & Antigonus en ſe riant, » lui dit: Te ſemble-t-il pas, mon fils, que » tu baiſes Lamia?.... C'étoit une choſe » étrange comment Démétrius étoit ainſi » épris de Lamia, & comment il l'aima ſi » conſtamment, ſi long-tems, attendu qu'elle » étoit déja paſſée & ſurâgée; & pourtant » Démo, celle qui fut ſurnommée Mania ou » l'enragée, lui répondit plaiſamment un » ſoir que Lamia avoit ſonné des flûtes durant

le souper, quand Démétrius lui demanda : « Eh bien ! que te semble-t-il maintenant, » Démo, que c'est de Lamia ? Une vieille, » dit-elle, Sire. Une autre fois qu'on avoit » servi le fruit à l'issue de la table : Voyez- » vous, dit Démétrius, combien de petites » gentillesses m'envoye Lamia ? Ma mere, » dit Démo, t'en enverra encore davantage, » si tu veux coucher avec elle ». D'autres disoient encore assez plaisamment que Démétrius s'occupoit avec Lamia à percer des flûtes ; espece de proverbe ou de plaisanterie qui s'appliquoit à ceux qui passoient leur tems avec des courtisannes déja fort exercées. Il ne faut pas s'étonner que Lamia eût beaucoup de jalouses parmi les courtisannes ; Démétrius étoit si persuadé de sa fidélité & de son attachement pour lui, qu'il la mettoit au-dessus de Pénélope ; c'est ce qu'il répondit à Lysimachus, qui lui faisoit quelques reproches sur ses liaisons avec cette femme, (*Athenée, liv. 14.*) La préférence qu'il lui donnoit sur toutes, ne pouvoit que les irriter, car dans les momens où ce prince déposoit l'éclat de la majesté royale, qu'il aimoit à faire briller en tant d'autres occasions, il devenoit le plus aimable des hommes dans

la converſation, le plus agréable convive à table, & l'amant le plus voluptueux avec ſa maitreſſe.

(11) Athenée, liv. 4, dit, ainſi que Plutarque, que Lincée de Samos tranſmit à la poſtérité la deſcription de la fête ſomptueuſe que Lamia donna à Démétrius : elle étoit dans un recueil de lettres ſur les feſtins les plus magnifiques qui s'étoient donnés de ſon tems, & qui étoit très-connu lorſqu'Athénée écrivoit. On peut juger par-là qu'Athènes ainſi que Paris, fourmilloit d'écrivains qui s'exerçoient ſur toutes ſortes de ſujets, & dont la plûpart, ainſi que Montagne le dit de la grandeur, ſe vengeoient à médire de ce à quoi ils ne pouvoient atteindre.

(12) Elien cite comme un bon mot de Lamia, ou comme une réflexion fine & cauſtique, ce qu'elle dit ici des Lacédémoniens (*Hiſt. diverſes*, *liv. 13*). Ce changement de mœurs ſe fit remarquer principalement lorſque Lyſandre les commandoit à Ephèſe ; il venoit à bout de ſes deſſeins par ſon adreſſe & ſa complaiſance pour les ſatrapes du roi de Perſe, deſquels il tira des ſommes conſidérables. Callicratidas qui lui ſuccéda,

reprit la sévérité des anciens instituts, mais ne réussit pas à les rétablir dans leur premiere vigueur ; ainsi la réflexion subsistoit dans toute sa vérité, & les lions étoient devenus renards. D'ailleurs la courtisanne flattoit en même-tems les Athéniens & Démétrius ; les premiers, en jettant du ridicule sur la conduite de Lysandre, & les moyens qui lui avoient fait remporter tant de victoires signalées sur les Athéniens ; le second, en lui rappellant que la ville d'Athènes lui devoit sa liberté, & l'anéantissement du gouvernement tyrannique que Lysandre avoit tenté d'y établir. Ce qui est dit ici du mont Taygete, dans la Laconie, dont les rochers & les sombres forêts étoient la retraite d'une multitude d'ours, de sangliers & d'autres bêtes fauves (*voyez Pausanias, liv. 3, ch. 20*), fait allusion à la vie dure & austere des anciens Spartiates, dont la diéte sévere, très-opposée au luxe des festins de Lamia, étoit une des loix fondamentales de Lycurgue. Les Lacédémoniens les revendiquoient encore au moins en apparence, pour continuer à jouir de la réputation qu'ils avoient eue d'être le peuple de la Grece le plus attaché à ses loix, chez lequel elles

décidoient de tout. Ce qui, à en croire Lamia, n'étoit que vaine oſtentation. Elle n'avoit pas tort; les Lacédémoniens de ſon tems, avoient beaucoup dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

LETTRE II.

LÉONTIUM (1) à LAMIA.

RIEN n'eſt plus bizarre qu'un vieillard qui veut faire le jeune homme (2). Si tu ſavois, ma chere, comment cet Epicure me traite; il me chicane ſur tout, ſes ſoupçons ne finiſſent pas. Il m'excéde de ſes lettres ſavantes, ſouvent obſcures & preſqu'inintelligibles (3); il me menace de m'interdire l'entrée de ſon jardin!

J'en atteſte Vénus! oui, ſi Adonis pouvoit revenir, & qu'il eût quatre-vingts ans (4), qu'il fût accablé des infirmités de cet âge, rongé par la vermine, couvert de toiſons puantes & malpropres, ainſi que mon Epicure, il me paroîtroit inſoutenable. Et je

ſupporterai patiemment mon philoſophe avec tous ſes attributs! Oh, qu'il ſe contente de ſes ſyſtêmes ſur la nature des choſes; qu'il ſe conduiſe par ſes loix & ſes regles qu'il ſait plier à ſes fantaiſies (5); je ne lui diſpute rien : mais qu'il ne s'aviſe pas de témoigner de l'inquiétude & du chagrin ſi j'uſe de mes droits.

Voilà le charmant vainqueur qui prétend me ſubjuguer. Ne le trouves-tu pas, chere Lamia, digne d'être comparé à ton Démétrius? Et je me refuſerai tout pour plaire à un pareil galant.

Il fait plus, il veut ſe donner pour un autre Socrate. On n'entend que lui bavarder, interroger, diſputer (6). Il a même à ſa ſuite un certain Pitochles dont il fait ſon Alcibiade (7). Prétendroit-il me traveſtir en Xantippe? J'en ſuis excédée; & ſi je n'avois d'autre moyen de me ſouſtraire à ſes importunités, je fuirois plutôt de villes en villes, que de reſter expoſée à ſes reproches, & ſur-tout à ſes lettres extravagantes.

Il a bien d'autres prétentions, qui me paroiſſent & plus ridicules & d'une plus grande conſéquence. C'eſt à ce ſujet que je t'écris, te demandant tes conſeils ſur la conduite que je dois tenir.

Tu connois ſans doute le beau Timarque, cet aimable Céphiſien (8), auquel je conviens que je ſuis intimement attachée depuis long-tems (car je n'ai rien à déguiſer avec toi). C'eſt lui qui le premier m'a initiée aux myſteres de l'amour: il demeuroit dans mon voiſinage, & je crois qu'il eut les prémices de mes faveurs. Depuis ce tems il n'a ceſſé de me combler de biens : robes, argent, ſervantes, eſclaves, bijoux des pays étrangers ; il m'a tout prodigué. Que te dirai-je de plus? il en a toujours été avec moi aux ſoins les plus empreſſés ; il les portoit à m'envoyer les premiers fruits & les fleurs nouvelles de chaque ſaiſon : il auroit ſouffert avec peine que quelqu'un en eût avant moi.

Et c'eſt un amant de ce mérite qu'il veut

que je renvoie. Qu'il ne t'approche point, me dit-il avec humeur. Comment le qualifie-t-il ? de quels noms l'appelle-t-il ? Tu ne reconnoîtrois à ſes termes, ni un Athénien, ni un philoſophe ; mais tu croirois entendre un Cappadocien brutal & groſſier, tout nouvellement débarqué dans l'Attique (9).

Quant à moi, toute la ville d'Athènes fut-elle peuplée d'Epicures ou de leurs ſemblables, j'en jure par Diane, je ne les eſtimerois certainement pas tous enſemble autant que la moindre partie du corps de Timarque, que le bout de ſon doigt.

Qu'en penſes-tu, Lamia ? la vérité, la raiſon ne m'inſpireroient-elles pas. Je t'en conjure par Vénus, ne me condamne pas. Je conviens que mon philoſophe a un nom illuſtre, & beaucoup d'amis (10) : qu'il y joigne encore les miens : je lui céde tout ce que je poſſéde. Qu'il ſe contente d'être le maître des autres & de les endoctriner ; qu'il jouiſſe de ſa gloire, je ne la lui envie

point, elle ne me touche pas. Mais, ô Cérès, je te demande mon Timarque, c'eſt tout mon bien.

Cet admirable jeune homme, cet amant unique a tout quitté pour moi, le Licée, la jeuneſſe d'Athènes, ſes amis, ſes ſociétés: il vit honnêtement avec Epicure, il a pour lui les complaiſances les plus recherchées, juſqu'à vanter ſans ceſſe tous ſes ſyſtêmes imaginaires; & mon philoſophe, auſſi féroce qu'un autre Atrée, lui dit avec dureté, ſors de mon empire, renonce à Léontium (11); comme ſi Timarque n'avoit pas plus de raiſons de lui défendre d'approcher d'une femme qui lui appartient à tant de titres. Il eſt aimable, il eſt jeune, & il ſouffre ſans ſe plaindre ſon vieux rival; tandis que le vieillard impatient veut ſe débarraſſer, à quelque prix que ce ſoit, de celui qui a tant de droit ſur ma perſonne.

Que ferai-je donc, ma chere Lamia, je te conjure par tous les dieux de ne me pas abandonner: les extrêmités fâcheuſes où je

me trouve, me mettent dans le plus violent état. Me ſéparer de Timarque ! L'idée ſeule m'en eſt plus affreuſe que celle de la mort: je me ſens ſaiſie d'horreur ; mon cœur ſe briſe !

De grace, permets que je me retire chez toi pour quelques jours. Peut-être que mon abſence fera ſentir au philoſophe les agrémens & les avantages que je lui procurois.

Je prévois qu'il ſera piqué de l'air de mépris qu'aura ma démarche ; qu'il nous enverra meſſagers ſur meſſagers ; il n'épargnera pas les pas de ſes confidens les plus intimes, de Métrodore, d'Hermaque, de Poliénos.

Combien de fois, chere Lamia, ne lui ai-je pas dit dans le tête-à-tête : Que faites-vous, Epicure ? Vous vous traduiſez vous-même en ridicule ; votre jalouſie va devenir le ſujet des converſations publiques, des plaiſanteries du théâtre : les ſophiſtes gloſeront ſur vous. Mais que faire d'un vieillard qui oſe encore aimer avec impudence ? Oh

bien, je l'imiterai, je n'ai rien à ménager, & je n'abandonnerai pas mon cher Timarque. Adieu.

NOTES.

(1) LÉONTIUM étoit athénienne. On peut se faire une idée de son caractere & de ses mœurs, d'après ce qui est rapporté dans Athenée (*liv.* 13). « La fameuse courtisanne Léontium fut amie intime d'Epicure. Après s'être donnée à l'étude de la philosophie, elle ne cessa point pour cela d'exercer sa profession, au point que les jardins d'Epicure étoient le théâtre public de ses prostitutions avec tous les disciples du maître, auquel elle ne rougissoit pas d'accorder ses faveurs devant tout le monde. Un goût si décidé donnoit quelques inquiétudes à Epicure : il en parle dans ses lettres à Hermaque ».

Le fameux pere Hardouin, jésuite, qui n'échappoit aucune occasion de se singulariser, a prétendu, contre le témoignage formel de Diogène-Laerce & d'Athenée, que Léon-

tium étoit la femme légitime d'Epicure, & non sa maitresse. Il donne pour preuve de son sentiment un passage du chapitre 11 du livre 35 de Pline, qui parlant des tableaux du peintre Théodore, cite le portrait de Léontium en ces termes : *Leontium Epicuri cogitantem*, qu'il explique par ceux-ci : *Leontium, femme d'Epicure*, représentée méditant sur quelque spéculation philosophique. La raison sur laquelle s'appuie le docte jésuite, est que dans les médailles antiques on lit : *Plotina Trajani*, *Sabina Hadriani*, sans le mot *conjux*; quoique l'on doive entendre, Plotine, femme de Trajan, Sabine, femme d'Adrien ; & que c'est ainsi que dans Pline toutes les femmes légitimes sont désignées, & non pas les courtisannes. On peut regarder cette assertion comme une des rêveries du P. Hardouin.

Il faudroit avoir vu le tableau de Théodore, pour juger si le naturaliste de Rome avoit bien saisi l'idée du peintre, car une femme telle que Léontium, pouvoit réfléchir avec un air sérieux sur la physique des corps, de même que sur des spéculations intellectuelles.

Ce n'est pas que souvent elle ne s'élevât

au-dessus de son goût dominant, pour se livrer à des méditations purement spirituelles. Elle écrivit un traité contre Théophraste, d'un style aussi pur qu'élégant, ainsi que le dit Cicéron (*De Natura Deor. l. 1, ff. 33*). Cotta, l'un des interlocuteurs, en fait un reproche à l'épicurien Velléïus en ces termes: « Tel fut l'excès où le jardin d'Epicure por» toit la licence, que la courtisanne Léon» tium osa écrire contre Théophraste, fine» ment, je l'avoue, & d'un style attique, » mais sans lui épargner les termes insultans » qui coûtent si peu dans votre secte ». Ces termes piquans que l'orateur romain reproche à Léontium, ne doivent-ils pas être regardés comme l'effet de la jalousie qui divisoit les sectes entr'elles? Peut-être encore la courtisanne combattoit-elle avec avantage les incertitudes du philosophe, qui après avoir suivi tour-à-tour les écoles de Leucippe, de Platon & d'Aristote, n'avoit pas pour cela des sentimens plus assurés sur les objets les plus importans. « Théophraste, dit Cicéron dans le livre cité ci-dessus (*ff. 13*) » est d'une inconstance qui n'est pas » supportable; dans un endroit il attribue » la suprême divinité à l'intelligence; dans

» un autre au ciel en général; après cela » aux aſtres en particulier ».

(2) *Ménandre cité par Stobée* (Diſcours 113): « Rien n'eſt auſſi pitoyable qu'un » vieillard amoureux, ſi ce n'eſt un autre » vieillard qui lui reſſemble: celui qui aſ- » pire à des jouiſſances dont les années lui » interdiſent l'uſage, n'eſt-il pas bien à » plaindre? » *Euripide, dans le même Diſ- cours*: » O vieilleſſe, que tu es fâcheuſe à » ceux dont tu t'empares: il ne reſte plus » ni force ni courage aux vieillards, que » pour ſe livrer ſans ceſſe à l'impatience & » à la colere. La vieilleſſe fait fuir loin » d'elle Vénus & les Graces; ces déeſſes » ne ſupportent pas des amans ſurannés ».

(3) Diogène-Laerce a conſervé le commencement d'une lettre d'Epicure à Léontium, qui eſt dans le ſtyle d'un amant à ſa maitreſſe: « Je triomphe, ma chere reine, » de quel plaiſir je me ſens pénétré à la » lecture de votre lettre »! Ce ne ſont pas ſans doute les lettres ainſi conçues, que la courtiſanne traite de ſavantes & obſcures. Au reſte il eſt douteux que cette lettre & beaucoup d'autres écrites ſous le nom d'Epi-

cure, ſoient véritablement de lui. Lorſqu'elles parurent, on accuſa le ſtoïcien Diotime, ennemi déclaré de notre philoſophe, d'avoir donné ſous ſon nom un recueil de cinquante lettres amoureuſes du ſtyle le plus libre & le plus déshonnête; exprès pour le décrier. Celle-ci paroît avoir été compoſée dans le même goût, & faite plutôt pour prouver l'inclination de la courtiſanne Léontium pour Timarque, que les torts d'Epicure avec elle.

Quant à Epicure, après avoir comparé ce qu'ont dit de lui ſes apologiſtes & ſes détracteurs, il me ſemble que perſonne ne l'a mieux jugé que Saint-Evremont, qui peut, à juſte titre, paſſer pour un épicurien décidé, qui regardoit la volupté comme le ſouverain bien.

« L'âge apporte de grands changemens » dans notre humeur, & du changement de » l'humeur ſe forme bien ſouvent celui des » opinions: ajoutez que les plaiſirs des ſens » font mépriſer quelquefois les ſatisfactions » de l'eſprit, comme trop ſéches & trop » nues; & que les ſatisfactions de l'eſprit » délicates & rafinées font mépriſer à leur » tour les voluptés des ſens, comme groſ-

» ſieres. Ainſi on ne doit pas s'étonner que
» dans une ſi grande diverſité de vues & de
» mouvemens, Epicure, qui a plus écrit
» qu'aucun philoſophe, ait traité différem-
» ment la même choſe, ſelon qu'il l'avoit
» différemment penſée ou ſentie.... Il a pu
» être ſenſible à toutes ſortes de voluptés.

» Qu'on le conſidere dans ſon commerce
» avec les femmes, on ne croira pas qu'il
» ait paſſé tant de tems avec Léontium &
» Thémiſto à ne faire que philoſopher. Mais
» s'il a aimé la jouiſſance en voluptueux,
» il s'eſt ménagé en homme ſage. Indulgent
» aux mouvemens de la nature, contraire
» aux efforts, ne prenant pas toujours la
» chaſteté pour une vertu, comptant tou-
» jours la luxure pour un vice, il vouloit
» que la ſobriété fût une économie de l'ap-
» pétit, & que le repas que l'on faiſoit ne
» pût jamais nuire à celui que l'on devoit
» faire. Il dégageoit les voluptés de l'inquié-
» tude qui les précéde, & du dégoût qui
» les ſuit. Comme il tomba dans les infir-
» mités & les douleurs, il mit le ſouverain
» bien dans l'indolence ; ſagement à mon
» avis, pour la condition où il ſe trouvoit :
» car la ceſſation de la douleur eſt la fé-

» licité de ceux qui souffrent. Pour la tran-
» quillité de l'esprit qui est l'autre partie de
» son bonheur, ce n'est qu'une simple exemp-
» tion de troubles. Mais qui ne peut avoir
» de mouvemens agréables, est heureux
» de pouvoir se garantir des impressions dou-
» loureuses ». *Discours sur la morale d'Epicure à la moderne Léontium, Œuvres de Saint-Evremont, tome V, édit. de 1711.*

L'ami tendre, ou si l'on veut l'amant fidele & souvent mal mené de la belle Hortense, traite beaucoup mieux Epicure que la courtisanne Léontium; mais dans les circonstances où Alciphron lui fait écrire cette lettre, elle étoit irritée, & une femme en colere peut tout dire.

(4) Léontium ou l'auteur de la lettre écrite sous son nom, suit ici l'opinion qui porte la durée de la vie d'Epicure jusqu'à quatre-vingt-douze ans; quoique Diogène-Laerce & ses commentateurs les plus érudits ne lui accordent que soixante-douze ans de vie, dont il en passa plus de dix dans les infirmités d'une vieillesse que l'on peut dire prématurée, & que peut-être il avoit accélérée par l'excès & la continuité

des plaiſirs auxquels il s'étoit livré. Quant à ſon extérieur, il n'avoit rien qui ne convînt à un vieillard infirme, & ſur-tout à un philoſophe. Aucun d'eux n'étoit recherché dans ſa parure. Le poëte comique Ariſtophane, cité par Athenée (*livre 4*), repréſente un vieux pythagoricien buvant de l'eau, ne mangeant que des légumes, rongé de vermine & couvert de l'habit le plus ſale : la malpropreté des jeunes étoit encore plus inſupportable. Dans la troiſiéme des Epîtres Socratiques, Ariſtippe parlant des cyniques de ſon tems, qui ſans ceſſe blâmoient ſon goût pour le luxe, leur dit : « Vous êtes étonnés de ma maniere de vi» vre ; mais n'auriez-vous pas plus de raiſon » de vous moquer de ces hommes qui tirent » vanité de l'épaiſſeur de leur barbe, d'un » bâton noueux, & d'un manteau en gue» nilles, ſous lequel ils cachent la ſaleté la » plus outrée, & toute la vermine qui peut » s'y loger? Que direz-vous encore de leurs » ongles qui reſſemblent aux griffes d'une » bête féroce » ? Il y a loin de cette négligence craſſeuſe & dégoûtante, à la propreté élégante & recherchée des modernes Ariſtippes, qui, ainſi qu'Epicure, portent le goût

de la volupté jusqu'à l'extrémité d'une vie souvent assez longue. Envain le Diogène de notre siecle a voulu donner une nouvelle vogue au bâton noueux & au manteau négligé des cyniques, on a admiré ses rares talens : mais si on a fait quelqu'attention à ses bizareries, ce n'a été que pour en saisir tous les ridicules.

(5) L'ironie est placée à propos, les maximes, les axiomes moraux d'Epicure, que le savant Gassendi a tant vantés, & qu'il a regardé comme l'élixir de la sagesse des Grecs, ne sont que des regles pliantes qui s'ajustent à toutes sortes de formes.

(6) Alciphron se sert du terme Σωκρατίζειν, socratiser. Long-tems avant lui on l'avoit tourné en ridicule. Aristophane dit dans la comédie qui a pour titre, *les Oiseaux*, que la folie générale étoit le laconisme, les grandes barbes, l'air exténué, l'abstinence & la malpropreté n'avoient jamais été plus à la mode ; c'étoit à qui ressembleroit le plus à Socrate. Diogène-Laerce, au commencement de la vie de ce philosophe, cite des vers d'un certain Timon-

Phliasien, où il dit : « Le tailleur de pierres » traitant des loix, a quitté la route battue » des physiciens : c'est une espece d'enchan- » teur qui enseigne à ses disciples l'art de » raisonner plus conséquemment qu'on ne » l'a fait encore ; il a pris à tâche de tourner » en ridicule tous les rhéteurs, & il dissi- » mule la force de ses raisonnemens avec » tant d'artifice, que tous y sont surpris ». Aussi convient-on généralement que Socrate avoit porté cette sorte d'éloquence, & la subtilité du raisonnement à sa perfection. « Il avoit un talent merveilleux, dit Cicéron (*de Oratore*) » à mettre en œuvre » l'ironie. Il y a de l'esprit & de l'excellente » plaisanterie, lorsque l'on dispute de la » sagesse, à renoncer en apparence à toutes » prétentions à ce sujet, à en accorder tous » les avantages à ceux qui se l'attribuent » mal-à-propos. C'est ainsi qu'il comble de » louanges Protagoras, Hyppias, Prodicus, » Gorgias, & tant d'autres ; tandis qu'il ne » se donne que pour un homme ignorant & » tout-à-fait grossier ; maniere qui ne con- » vient qu'à Socrate, & qu'Epicure a tort de » blâmer ». C'étoit sans doute l'intérêt personnel qui faisoit parler ainsi Epicure, car per-

ſonne ne rechercha moins que lui les graces de l'éloquence. On prétend même, que contre l'ordinaire des Grecs, il ne parloit pas ſa langue avec pureté. *Voyez Athenée, liv.* 5.

(7) Parmi les prétendues lettres d'Epicure, que l'on attribue au ſtoïcien Diotime, il y en a une dont fait mention Diogène-Laerce, adreſſée à Pitoclès, alors dans la fleur de la jeuneſſe : « Je me conſume moi-» même ; à peine puis-je réſiſter au feu qui » me dévore : j'attends le moment où tu » viendras te réunir à moi, comme celui » d'une félicité digne des dieux ». Jamais Socrate n'a rien écrit d'auſſi paſſionné à ſon Alcibiade.

(8) Timarque étoit ſans doute du canton de la Grèce qu'arroſoit le Céphiſe, dont les inondations fréquentes rendoient le ſol très-fertile. « Les arbres, les grains, les pâ-» turages y viennent également bien, dit Pauſanias, *liv.* 10, *chap.* 33, » auſſi n'y a-» t-il aucunes terres mieux cultivées : c'eſt » ce qui a donné lieu de croire qu'Homère, » par ce vers :

Et des bords du Céphiſe, habitans fortunés;

» avoit prétendu déſigner le peuple qui

» habite

» habite les bords de ce fleuve ». C'eſt d'après cette idée que Timarque eſt qualifié de Céphiſien. La bonté du pays, l'abondance qui y régnoit, devoit contribuer à la douceur du caractere & à l'aménité que Léontium vante dans Timarque. Ce peut être le même auquel Métrodore adreſſe le propos qui ſuit, & qui eſt rapporté par Plutarque dans le Traité contre l'épicurien Colotès (*ſſ.* 19 :) « Nous ne ferons rien que de bon & de » beau, ſi nous détachant de toute affec- » tion terreſtre & des embarras communs » de la vie, nous nous élevons aux concep- » tions ſublimes & vraiment divines d'Epi- » cure ».

(9) *Il demeuroit dans mon voiſinage, & je crois qu'il eut les prémices de mes faveurs.* Léontium, quoique prêtreſſe de Vénus, ne ſe ſouvenoit pas du moment auquel elle avoit été initiée à ſes myſteres, ni avec qui elle lui avoit ſacrifié pour la premiere fois. Quartilla, prêtreſſe de Priape, qui joue un rôle ſi remarquable dans la ſatyre de Pétrone, ne rougit pas de dire : « Je veux que les dieux me puniſſent ſi je » me ſouviens d'avoir été vierge, car je

» n'étois encore qu'un enfant, que je m'a-
» bandonnois à ceux de mon âge ». Cet aveu suppose dans la cour de Néron une dissolution de mœurs inconnue aux Athéniens, quoiqu'ils fussent dans l'habitude de se livrer à tous les excès de la volupté.

(10) La grossiéreté des Cappadociens & la dureté de leur caractere étoient généralement connues. C'étoit le terme extrême de comparaison des Grecs avec les Barbares. Quand les maîtres de ce tems parloient des jeunes Cappadociens qu'on leur donnoit à élever, c'étoit comme d'une entreprise très-difficile, comme d'un Négre à blanchir. *Voyez les lettres de Libanius à Basile de Césarée.*

La Cappadoce, grande province de l'Asie mineure, avoit autrefois titre de royaume, dont le dernier roi fut Archélaüs. Strabon étoit cappadocien; il dit de ses compatriotes qu'ils ne pouvoient se gouverner eux-mêmes, & que les Romains leur ayant permis de vivre suivant leurs loix, ils les prierent de ne pas leur laisser cette liberté qui leur étoit insupportable. Sans doute que cette grossiéreté dont on les taxe ici, les rendoit

incapables d'aucune police entr'eux, & qu'il leur falloit néceſſairement un maître qui les tînt en regle. Aujourd'hui cette région, ſoumiſe à l'empire des Turcs, eſt diviſée en quatre berglierbeglics ou gouvernemens, qui ſont ceux de Sivas, Trebizonde, Maraſch & Cogni.

(11) Soit douceur de caractere dans Epicure, ſoit à raiſon de l'aiſance qu'il établiſſoit dans le commerce de la vie, jamais aucun philoſophe, & peut-être aucun homme n'eut autant d'amis que lui, & auſſi fidélement attachés. Il y en avoit de quoi peupler des villes entieres. Toute la Grèce, une partie de l'Aſie, ſur-tout la ville de Lampſaque; une multitude d'Egyptiens étoient attachés autant à ſa perſonne qu'à ſon école. Plutarque, qui n'étoit pas le partiſan de ſa doctrine, qui ſouvent s'eſt élevé contre le relâchement de ſes mœurs, admiroit, ainſi que Diogène-Laerce, la multitude d'amis qui lui étoient fidélement attachés. Il met à la tête Néoclès, Cheredème & Ariſtoclès, les trois freres d'Epicure, qui eurent conſtamment pour lui une tendreſſe accompagnée des plus grands égards. Néoclès ſembloit diſputer le premier rang à

ce ſujet : il étoit perſuadé que ſon frere étoit le plus ſage des hommes, & regardoit comme une merveille que le ſein de ſa mere eût pu contenir une ſi grande quantité d'atômes parfaits, de l'union deſquels avoit été formé ce ſage. Métrodore de Lampſaque, Timocrate, Poliénus, Hermaque ne l'abandonnerent jamais, & lui donnerent les preuves de l'attachement le plus fidele. On pourroit citer encore Hérode, Ménecée, Pythoclès, auxquels ſont adreſſées les lettres conſervées par Diogène-Laerce. Outre Léontium, Thémiſto de Lampſaque & Philénis de Leucade furent attachées à ſon école; la derniere écrivit ſur la phyſique. Athenée dit (*liv.* 8) que le ſophiſte Polycrate publia ſous ſon nom un livre infâme, afin de la décrier. Le poëte Eſcrion de Samos fit ſon épitaphe où elle ſe plaint de cette imputation odieuſe, & prend à témoin les dieux de la pureté de ſes mœurs; ce qui n'a pas empêché quelques commentateurs, tels que Scaliger & le grammairien Conſtantin, de qualifier Philenis de premiere Tribalde, de femme qui avoit donné dans les excès de la débauche.

De tout ce que nous venons de rappor-

ter, il résulte que l'école d'Epicure fut aussi brillante que nombreuse. Il mourut dans ses jardins, au milieu de ses amis, dans les douleurs d'une colique néphrétique, comme il entroit dans un bain chaud qu'il alloit prendre, espérant y trouver quelque soulagement. Ses dernieres paroles furent une exhortation à ses amis de rester attachés à ses maximes. Son testament respire l'humanité & la bienfaisance; il ne s'occupe que du bien-être de ses amis. Ses biens, qui n'étoient pas considérables, sont destinés à l'honnête entretien de ceux qui avoient vieilli avec lui dans le jardin avec satisfaction & contentement. Il s'intéresse sur-tout aux enfans de Métrodore, auxquels il substitue une partie de ces biens lorsqu'ils seront en âge d'en jouir. On prétend que ce Métrodore avoit épousé la célébre Léontium, & que ce pouvoit bien être la cause qui rendoit ses enfans si chers à Epicure. Il conclut ce testament par accorder la liberté à quatre de ses esclaves.

(12) Cette comparaison est tirée de l'histoire fabuleuse de la Grèce. Si Epicure joue le personnage d'Atrée, sans doute que Timarque avoit fait le rôle de Thyeste rela-

tivement à Léontium, qui remplace Erope, femme d'Atrée, roi de Mycène. Il falloit que cette intrigue eût été assez bien conduite, pour que l'on regardât comme une merveille qu'Atrée eût pu la découvrir. De-là le proverbe connu parmi les Grecs: Il a les yeux d'Atrée, Ἀτρέως ὄμματα. C'est ainsi que l'on désignoit ceux qui voient tout, auxquels rien n'échappe. Erasme, dans ses adages (*chiliad.* 2, *cent.* 7) cite ce proverbe, & ne l'applique qu'aux regards féroces & cruels, tels qu'étoient ceux d'Atrée dans les tragédies de son nom.

LETTRE III.

GLYCERE (1) *à BACCHIS.*

MÉNANDRE (2) a voulu nous quitter pour aller voir les jeux isthmiques (3) à Corinthe. Ce n'étoit pas trop mon avis. Tu sais, ma chere, combien il en doit coûter pour se séparer d'un amant de ce mérite, quelque courte que puisse être son absence. Il n'étoit pas trop possible de l'en

détourner, lui qui voyage ſi rarement.

Je ne ſais à quel titre te le recommander ou te le confier, pendant le ſéjour qu'il fera avec toi. Je ne puis cependant m'en diſpenſer, car il me dit qu'il prétend être de tes amis, & je ſens que cette idée me donne quelque jalouſie. Tu l'excuſeras, tu connois les ſentimens qui m'attachent à Ménandre; quoique tes mœurs, ma très-chere, & ta conduite ſi honnête pour l'état dans lequel nous vivons, duſſent me raſſurer (4); il n'en eſt pas de même de Ménandre; il eſt du tempérament le plus amoureux, & l'homme le plus auſtere ne ſe défendroit qu'avec peine des charmes de Bacchis. Je ſuis même perſuadée que le deſir de faire connoiſſance avec toi, le preſſe plus que la curioſité des jeux de l'iſthme.

Ne me taxe pas de former des ſoupçons injuſtes, & pardonne-moi, ma chere, les inquiétudes de l'amour. Je regarde comme la choſe la plus importante à mon bonheur de me conſerver Ménandre pour amant.

Car ſi je venois à me brouiller avec lui, ſi ſa tendreſſe venoit ſeulement à ſe refroidir, ne ſerois-je pas ſans ceſſe dans la crainte d'être traduite ſur la ſcène, en butte aux propos inſultans des Chremès & des Diphiles (5). Mais ſi Ménandre revient pour moi tel qu'il partit, que ne te devrai-je pas de reconnoiſſance & de remercîmens ſinceres?

NOTES.

(1) ATHENÉE (*liv. 13*) rapporte que l'orateur Hyppéride, dans la harangue qu'il prononça contre Mantithée, formoit un des chefs de ſes accuſations, de ce qu'il entretenoit ſecrettement & comme malgré elle, la courtiſanne Glycere, fille de Talaſſis; c'eſt celle qui vécut depuis dans le palais d'Harpalus de Pergame, l'un des principaux officiers d'Alexandre, qui fit des dépenſes énormes pour la table & les femmes. J'ai déja parlé de cet Harpalus dans le diſcours préliminaire au ſujet de ſon amour pour la courtiſanne Pithionice. Après la mort de

celle-ci, il fit venir Glycere d'Athènes, la logea dans le palais royal de Tarse, & il ordonna à tous ses sujets de la regarder comme reine, de lui rendre les respects dûs à ce titre, & de ne lui point décerner de couronnes, que l'on n'en fît autant pour Glycere. Cette passion sans bornes enhardit Glycere au point qu'elle fit placer sa statue de bronze à côté de celle d'Harpalus; preuve convaincante du crédit étonnant que ces sortes de femmes avoient sur leurs amans, quel que fût leur rang dans le monde. Elles vivoient quelque tems dans l'état le plus brillant, qu'elles abandonnoient sans regrets apparens, pour venir achever à Athènes leur carriere dans leur premier état de courtisannes publiques. Il y avoit cependant une sorte de distinction entr'elles, & on peut mettre Glycere au nombre de celles qui eurent le plus de réputation. A en juger par la cinquiéme lettre qui suit dans l'ordre que je leur ai donné, elle étoit véritablement attachée à Ménandre, quoique le poëte fût de tems en tems de mauvaise humeur; mais dans ces circonstances, elle ne répondoit à ses brusqueries que par des propos vifs & gais. On lit dans Athenée (*livre 13*) que

Ménandre revenant du théâtre fort échauffé & chagrin de ce qu'une de ses pieces n'avoit pas réussi, Glycere lui présenta du lait & le pressa d'en boire; ce qu'il refusa, sous prétexte qu'il sentoit le vieux, & étoit couvert d'une crême rebutante, lui reprochant ainsi son âge, & le fard dont elle couvroit ses rides. Laissez, dit en riant la courtisanne, ce qui est au-dessus, & prenez ce qui est plus bas. Cette anecdote porte à croire que Glycere vécut avec Ménandre après son retour de Tarse. Ce poëte étoit jaloux, & quoique très-attaché à sa maitresse, il ne trouvoit pas bon que d'autres l'aimassent. Philémon, son rival au théâtre & en amour, très-épris des charmes de Glycere, vantoit dans une de ses pieces l'excellence du caractere de Glycere; à quoi Ménandre répondit durement, qu'il n'y avoit pas une courtisanne qui fût honnête.

(2) Un passage d'Apollodore, célébre grammairien d'Athènes, qui vivoit environ cent cinquante ans avant notre ère, & qui a été conservé par Aulugelle (*liv. 17, ch. 4*) nous apprend que Ménandre, le poëte comique, fils de Diopéthe, de la race des Céphi-

ſiens, avoit composé cent cinq comédies, & même ſelon quelques auteurs, cent huit ou neuf. Huit ſeulement de ces pieces furent couronnées; mais elles firent une telle réputation à leur auteur, qu'il fut ſurnommé le prince de la nouvelle comédie. Ménandre mourut âgé de cinquante-deux ans, près de trois ſiecles avant l'ère chrétienne; il ne nous reſte que quelques fragmens de ces comédies, dont la plus grande partie a été conſervée par Athenée, Stobée & d'autres compilateurs. Plutarque, dans la comparaiſon d'Ariſtophane & de Ménandre, regarde celui-ci comme le plus excellent poëte comique qui eût paru en Grèce, & qui auroit porté ſon art à la plus haute perfection, s'il ne fut pas mort à l'âge où le ſtyle, comme le prétend Ariſtote, prend toute la force & les graces dont il eſt ſuſceptible, parmi ceux qui s'exercent à écrire des ouvrages deſtinés aux plaiſirs & à l'inſtruction du public. Ce qui doit donner une grande idée du mérite poëtique de Ménandre, c'eſt que Térence en l'imitant, a composé d'excellentes comédies. Philémon, poëte contemporain de Ménandre, & ſon inférieur, à en juger par le ſentiment unanime des critiques

grecs, l'emporta ſouvent ſur lui, ce qui étonnoit Ménandre, & le fâchoit à un point, qu'un jour il demanda publiquement à ſon rival s'il n'avoit pas honte de ſes triomphes. M. l'abbé du Bos (*Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture, tome 2, page 437*) remarque à ce ſujet qu'il ne faut pas conclure de cette préférence que les comédies de Ménandre aient été jugées mauvaiſes, mais bien que les autres plurent davantage; & que ſi nous avions les pieces qui l'emporterent ſur les ſiennes, peut-être ſeroit-il poſſible de démêler ce qui éblouiſſoit le ſpectateur, & même prouver qu'il avoit bien jugé. Il n'étoit pas facile alors de diſcuter les pieces dans la tranquillité du cabinet comme on le fait à préſent. Le charme de la repréſentation décidoit de leur mérite; & dès que le peuple avoit prononcé, la critique n'avoit plus rien à dire. Combien ne voit-on pas de pieces très-médiocres applaudies à l'excès aux premieres repréſentations, & tomber enſuite pour jamais ne ſe relever. Il eſt vrai que les Athéniens jugeoient par goût, & ne ſe laiſſoient pas entraîner aux bruits concertés de la cabale.

(3) Les jeux isthmiques se célébroient tous les trois ans dans l'isthme de Corinthe, près du temple de Neptune. Le concours y étoit si grand qu'il n'y avoit que les principaux citoyens des premieres villes de la Grèce qui pussent y avoir des places marquées. Ils étoient l'un des quatre grands jeux qui se faisoient dans la Grèce, les olympiques, les pythiques, les néméens & les isthmiques. Les courses des chars & à pied, la lutte, le jet du disque, le saut, étoient les exercices ordinaires de ces jeux. Les jeux isthmiques furent institués par Sisiphe, roi de Corinthe, 1350 ans avant l'ère chrétienne; Pausanias dit qu'ils furent établis en l'honneur de Mélicerte, fils d'Athamas, roi des Orchoméniens & d'Ino, & qu'ils changerent son nom en celui de Palémon. Ces jeux ne furent pas interrompus, même après que la ville de Corinthe eut été détruite, l'an de Rome 607, par le consul Mummius; les Sycioniens eurent ordre de les célébrer malgré le deuil & la désolation publique. Mais après le rétablissement de Corinthe, les nouveaux habitans en prirent soin. La couronne du vainqueur étoit de feuilles de pin. Voyez *Pausanias*, *liv.* 1,

chap. 44; *liv.* 2, *chap.* 2; & *liv.* 8, *ch.* 48.
Outre la couronne de pin, on aſſigna dans la ſuite au vainqueur une récompenſe de cent drachmes en argent, qui valoient environ ſoixante livres de notre monnoie. C'eſt dans ces aſſemblées ſolemnelles que les anciens poëtes liſoient publiquement ou faiſoient repréſenter leurs pieces de théâtre.

Les Grecs ont donné une grande célébrité à ces ſortes de jeux ou d'aſſemblées; ils n'ont eu beſoin que d'en relever l'importance pour entraîner tout l'univers dans leur ſentiment. Ils étoient le peuple le plus renommé par les beaux arts qu'ils avoient portés à la perfection. Les nations policées qui aſpiroient à la même gloire, n'imaginoient rien de mieux que de les imiter. Pindare chanta les vainqueurs de ces jeux; ſes odes ſi ſublimes que l'on déſeſpere d'y atteindre, ſont conſacrées à les immortaliſer : cependant il n'étoit queſtion que d'une couronne remportée pour avoir bien couru, bien ſauté, ou jetté le palet avec force & adreſſe. On pourroit prendre une idée de ces jeux ſi vantés dans les foires ou fêtes des différentes villes d'Italie, qui y attirent le plus grand concours de gens aiſés, de

nobleſſe oiſive, & de marchands de l'Europe & du Levant. Il y en a pour toutes les ſaiſons de l'année. Les opéras, les comédies boufonnes, les baladins de toute eſpece, les courſes de chevaux & d'ânes, les jeux de cartes & de dez y remplacent les anciens exercices de la Grèce. Les actes de dévotion ſe trouvent mêlés à ces différens ſpectacles; lorſque le concours des marchands, des hiſtrions & des curieux ſe trouvent réunis à une ſolemnité religieuſe, ainſi qu'il arrive à Padoue au mois de juin, les poëtes n'y manquent pas. On voit tous les jours des odes, des chanſons, des ſonnets imprimés & affichés au coin des rues, aux portes des égliſes, à l'honneur de tous ceux qui ſe diſtinguent dans leur genre. L'éloquence de l'orateur ſacré, la voix brillante du caſtrat, le cheval qui a remporté le prix de la courſe, le ſeigneur qui s'eſt montré avec le plus brillant équipage, y ſont loués indifféremment. Mais aucune de ces productions poëtiques n'eſt connue au-delà du carrefour où elle eſt affichée.

(4) Les mœurs & le caractere de la bonne & honnête Bacchis ſeront connus par

les lettres VI, VII & VIIIe, & sur-tout par la Xe de ce recueil. L'honnêteté de sa conduite étoit le scandale de la plûpart des courtisannes de son tems, qui n'échappoient aucune occasion de la tourner en ridicule avec cette licence de propos qu'elles se permettoient, & qui les faisoit connoître pour ce qu'elles étoient.

(5) Chrémès étoit le nom d'un des personnages de théâtre de Ménandre, que Térence a adopté dans la comédie du Fâcheux : il lui fait jouer le rôle d'un vieillard sensé, mais qui souffre avec peine le goût des jeunes gens de son siecle pour les courtisannes ; quoique dans cette piece il y en ait une nommée Bacchis, qui ne dit & ne fait rien que d'honnête. Diphile pouvoit être un autre personnage des pieces de Ménandre ; à moins que l'on n'aime mieux penser que Glycere veut parler ici de l'ancien poëte comique de ce nom, dont l'usage étoit de se venger de ceux qui l'avoient offensé, en les tournant en ridicule dans ses pieces de théâtre, ou en les chargeant d'invectives. Les auteurs grecs se permettoient, dans ces circonstances, les plus grandes li-

cences : s'ils ne nommoient pas expressément les personnes, ils les désignoient de façon à ne pouvoir être méconnues ; & souvent les imputations dont ils les chargeoient avoient les suites les plus funestes. Les courtisannes les recherchoient pour amans, plutôt pour se mettre à l'abri de leurs sarcasmes, que par goût pour leurs personnes ou pour leur esprit. Nous verrons dans la suite que les poëtes grecs, ainsi que les gens de lettres, n'étoient pas assez opulens pour entretenir les courtisannes dans le luxe qu'elles exigeoient. Un riche négociant, un jeune dissipateur né opulent, & qui consentoit à dissiper sa fortune avec elles, étoient sûrs de la préférence.



LETTRE IV.

MÉNANDRE à GLYCERE.

J'EN atteste les déesses d'Eleusis & leurs mysteres sacrés, que j'ai si souvent pris à témoin de la sincérité de mes sermens (1), lorsque dans le tête-à-tête je t'assurois, ma chere Glycere, de ma tendresse. Je ne prétens pas tirer vanité de ce que je vais t'apprendre, & je ne t'écris pas pour t'annoncer mon départ. Loin de toi, quelles douceurs trouverois-je dans la vie ! Y a-t-il au monde quelque chose qui puisse me flatter davantage, & me rendre plus heureux que ton amitié !

Ton caractere charmant, la gaieté de ton esprit conduiront jusqu'à notre vieillesse extrême les agrémens de la jeunesse. Passons donc ensemble ce qui nous reste de beaux jours ; vieillissons ensemble, mourons ensemble (2) ; n'emportons pas

avec nous le regret d'imaginer que le dernier ſurvivant pourroit encore jouir de quelque félicité. Que les dieux me préſervent d'eſpérer aucun bonheur de cette eſpece. Après toi, me reſteroit-il encore quelque bien dans ce monde !

Je ſuis, comme tu le ſais, au Pirée (3), toujours d'une foible ſanté. Tu en connois les cauſes réelles, que quelques envieux traitent de délicateſſe recherchée & de molleſſe. Les haloennes (4) de la déeſſe t'obligent de reſter à la ville ; & voici pourquoi je me ſuis déterminé à t'écrire.

J'ai reçu des lettres de Ptolemée, roi d'Egypte, par leſquelles il m'invite, me prie, m'exhorte de me rendre à ſa cour, me promettant, en prince généreux, de me combler des faveurs de la fortune (5) : il demande auſſi Philémon, qui me fait part des lettres qu'il en a reçues (6), & je vois que ce prince proportionne ſes inſtances à la réputation que nous nous ſommes faite : il s'en faut beaucoup qu'il

presse Philémon autant que moi. Il fera ce qu'il croira lui convenir, & sa résolution n'influera en rien sur la mienne.

C'est ma Glycere qui me décidera par ses avis : elle sera mon aréopage, mon tribunal souverain (7), mon unique arbitre. J'en jure par Minerve, je n'ai d'autre volonté que la tienne.

Je t'envoie la lettre même du roi, afin de t'épargner la peine de lire une seconde fois ce que je pourrois t'en dire, & qu'il ne me reste qu'à t'apprendre ce que j'ai résolu en conséquence.

Les douze grands dieux m'en sont témoins (8) ; je n'ai pas même l'idée de m'embarquer pour l'Egypte, & d'aller me transplanter dans un pays aussi éloigné de l'Attique. Quand même il en seroit aussi voisin que l'isle d'Egine (9), je n'en aurois pas plus d'envie, s'il falloit abandonner ma Glycere, mon seul & unique empire. Retrouverois-je dans la foule des Egyptiens les témoignages enchanteurs de sa

tendreſſe? Sans elle, la cour même du roi me ſeroit une ſolitude triſte & inſupportable.

Je jouis plus délicieuſement de tes careſſes, & avec moins de dangers que je ne le ferois des attentions des ſatrapes & des graces de la cour. Il eſt dangereux de riſquer ſa liberté, mépriſable de devenir flatteur, & les faveurs de la fortune ſont preſque toujours perfides.

Pourrois-je comparer la magnificence des buffets des rois, les coupes d'or & de pierres précieuſes (10), & toutes ces marques extérieures de l'opulence, qui ſont l'objet des deſirs des courtiſans, avec la ſolemnité & l'agrément de nos fêtes (11) publiques, avec les exercices du lycée & les entretiens de l'académie. Je préférerois toute cette vaine pompe au lierre de Bacchus! Non, j'en jure par ce dieu puiſſant; il m'eſt bien plus doux & plus glorieux de recevoir ſes couronnes ſur le théâtre, ſous les yeux de ma Glycere qui partage

mes triomphes, que d'être décoré du diadême de Ptolémée.

Retrouverois-je dans l'Egypte ces assemblées où chacun donne ses suffrages à son gré? cet état populaire, où la liberté est l'appanage de toute la nation? ces législateurs couronnés de myrte & de lierre, remplissant leurs fonctions dans les différens cantons de la république (12)? Y verrois-je ces assemblées nombreuses qui n'ont pour toute défense qu'un cordeau tendu; l'élection des magistrats (13); les fêtes nationales, le céramique (14), les places publiques; les tribunaux de la justice; Salamine, Psytalie, Marathon (15), enfin toute la Grèce rassemblée dans Athènes; toute l'Ionie, les Ciclades? Je me priverois de la beauté de ce spectacle; je m'éloignerois de ma Glycere; je partirois pour l'Egypte; j'irois y chercher de l'or, de l'argent, toutes les inquiétudes de l'opulence! A quoi me serviroient ces richesses, si j'étois séparé de ma Glycere par l'im-

menſe étendue des mers ? Sans elle, tout cela ne ſeroit à mes yeux qu'une indigence faſtueuſe.

Et ſi je venois à apprendre que mes chers & reſpectables amours ſont devenus le partage d'un autre, tous mes tréſors me paroîtroient plus vils que la cendre : j'en mourrois de regret, n'emportant avec moi que mes chagrins, laiſſant à l'avidité de mes jaloux ces richeſſes qui me rendroient odieux.

Eſt-il donc ſi deſirable de vivre à la cour d'un roi, au milieu de ſes ſatrapes, & de tous ces courtiſans qui n'ont rien de plus important que les vains titres de leurs emplois ; ſur l'amitié deſquels il ſeroit fou de compter, & dont l'inimitié eſt toujours dangereuſe ?

Si par haſard ma Glycere paroît fâchée contre moi, je la prends, je l'embraſſe : ſi ſa fantaiſie devient plus forte, mes inſtances redoublent. Si je la vois irritée, mes larmes la fléchiſſent ; elle s'en inquiette ; elle me prie, me conjure d'oublier ce qui vient de ſe paſſer.

Je n'ai ni gardes, ni miniſtres qui lui en impoſent : Menandre eſt tout pour elle.

Eſt-il donc ſi curieux de voir le Nil ? Mais ne faudra-t-il pas auſſi courir ſur les bords de l'Euphrate, ſuivre le cours immenſe du Danube, voyager ſur le Thermodon, le Tygre (16), l'Halis, le Rhin ? En voyageant ainſi de fleuve en fleuve, je paſſerois ma vie ſans voir ma Glycere.

Le Nil même, ſi vanté, n'eſt-il pas infeſté d'une multitude de monſtres qui, toujours cachés ſur ſes bords, arrêtent la plus ardente curioſité par la crainte d'en être dévoré.

O puiſſant Ptolémée, je n'ai d'autre ambition que d'être couronné des lierres attiques, de vivre dans ma patrie, d'y être enterré dans le tombeau de mes ancêtres; d'offrir un ſacrifice annuel à Bacchus ſur ſes autels ; de célébrer nos grands myſteres; de préſenter au théâtre chaque année une piece nouvelle, lorſque nos jeux ſolemnels reviennent, & d'arriver au triomphe par les viciſſitudes

viciſſitudes de joie, de ſatisfaction, de crainte, de danger même qui conduiſent enfin à la victoire (17).

Que Philémon aille jouir du bonheur qui m'attendoit en Egypte, qu'il y recueille les couronnes, les richeſſes qui m'étoient deſtinées : Philémon n'a point de Glycere. Etoit-il digne d'un bien ſi précieux ?

O ma chere Glycere, auſſi-tôt après la fête, monte ta mule ; ne perds pas un moment à venir me rejoindre. Jamais abſence ne m'a paru durer auſſi long-tems, & n'eſt venue auſſi mal-à-propos. Cérès, ſois propice à mes deſirs !

NOTES.

(1) RIEN n'étoit plus reſpectable dans l'antiquité payenne, que les fêtes de Cérès & Proſerpine à Eleuſis, que l'on appelloit les myſteres par excellence. Lorſqu'on les prenoit à témoin de la vérité qu'on affirmoit, ç'eut été le plus horrible parjure

que d'en imposer sous un nom aussi sacré.

L'institution des mysteres de Cérès à Eleusis, remonte à la plus haute antiquité : ils sont de beaucoup antérieurs au siége de Troye. Les uns l'attribuent à Orphée, d'autres à Erechtée, qui devoit regner à Athènes au moins 1500 ans avant notre ère. On appuie ce sentiment sur ce qu'Hercule s'étant présenté pour être initié aux grands mysteres d'Eleusis, il ne put y être admis, parce qu'il étoit né à Thèbes, & non à Athènes. Mais comme on devoit des ménagemens à ce héros célèbre par ses merveilleuses entreprises, on institua en sa faveur les petits mysteres, qui sans doute le rendirent capable d'être admis aux grands.

Pausanias n'en a rien dit, il avoit sans doute été initié aux mysteres, & dès-lors il étoit obligé au secret le plus inviolable. Il nous apprend que ceux qui ne sont pas initiés, ne doivent pas en prendre connoissance, & même n'ont pas la liberté de s'en informer curieusement (*liv. 1, chap. 38.*) M. l'abbé Gedouin, dans une note sur cet endroit de Pausanias, se contente de dire qu'en général les plus grands hommes, soit grecs, soit romains (après que ceux-ci eu-

rent réduits la Grèce en province soumise à leur empire) avoient l'ambition d'être initiés à ces mysteres, qu'il ne s'y passoit rien contre les bonnes mœurs, & que ceux qui s'enrôloient dans cette espece de confrairie, contractoient l'obligation de vivre d'une maniere plus pure & plus vertueuse que les autres : c'est bien assez, dit le savant traducteur, qu'ils eussent le malheur d'être idolâtres, sans qu'on leur impute d'autres crimes. Nous verrons dans la suite de cette note, quelles étoient ces impntations.

Le docte Meursius, dans son Traité sur les mysteres d'Eleusis, a rassemblé tout ce que l'on peut recueillir sur cet objet dans les auteurs anciens : je le suivrai, en commençant par l'éloge que Cicéron en a fait.

Parmi les choses excellentes & comme divines dont on devoit l'établissement aux Athéniens, il regarde les mysteres comme ce qu'il y avoit de plus parfait. Ils avoient plus contribué qu'aucune autre institution, à tirer les hommes de la vie agreste & sauvage, pour les rendre humains, doux & sociables. C'est par eux, dit-il, que nous avons pris une idée des commencemens,

c'eſt-à-dire, des vrais principes de la vie ſociale & cultivée; non-ſeulement ils nous ont inſtruits de la maniere de vivre honnêtement, ils nous donnent encore l'eſpérance d'une heureuſe mort : *Neque ſolùm cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi.* Cic. de Legibus, lib. 2, n. 36. On voit que l'on donnoit à ces myſteres le nom de commencemens, *initia*, ou principes. Le mot theſmophories, ſous lequel ces fêtes ſont déſignées, avoit la même ſignification. Il rappelloit l'inſtitution des premieres loix données aux Athéniens, & le commencement de la vie ſociale; parce que Cérès leur ayant appris la maniere de cultiver les grains, & d'en tirer leur ſubſiſtance, il falloit diviſer les terres entre les habitans, & établir les droits de la propriété de chacun, d'où Cérès eut le nom de légiſlatrice, ou theſmophore. (*Voſſius de origin. idololatriæ, lib.* 1, *cap.* 17.)

Il y avoit les grands & les petits myſteres : ceux-ci ſervoient de préparation aux autres, & ſe célébroient au mois antheſterion qui répondoit à notre mois de novembre. Les purifications des petits myſ-

teres consistoient à se laver dans le fleuve Ilissus, à faire certaines prieres en offrant des sacrifices, à vivre dans la continence pendant un tems marqué, sur-tout à être instruit des principes de la doctrine des grands mysteres. Ceux-ci se faisoient au mois boëdromion, qui répond au mois d'août. Les Athéniens seuls pouvoient y être admis, & y avoient droit à tout âge, & de quelque condition qu'ils fussent.

Lorsque l'on avoit subi les épreuves des petits mysteres, on étoit admis à être initié aux grands. La cérémonie se faisoit de nuit, ce qui lui donnoit quelque chose de plus formidable. L'imagination échauffée du récipiendaire lui faisoit voir des choses merveilleuses; il avoit des visions, il entendoit des voix extraordinaires; des coups de lumiere inattendus dissipoient les ténèbres qui après cet éclat n'en étoient que plus profondes: l'apparition des spectres, un bruit de tonnerre, des mouvemens du sol sur lequel étoit l'initié, qu'on lui donnoit pour des tremblemens de terre, en augmentant la terreur, pénétroient de respect pour la cérémonie. C'étoit dans le moment que le hiérophante, revêtu d'habits sacrés qu'il

ne portoit jamais que dans ces occasions, faisoit la lecture de certains livres merveilleux que l'initié écoutoit avec tremblement, & qu'il n'étoit pas trop en état de concevoir.

Le hiérophante étoit accompagné de trois autres ministres subalternes, dont l'un portoit un flambeau, l'autre prononçoit de tems à autres certaines paroles mystérieuses, & le troisiéme servoit à l'autel.

Ces mysteres devoient être tenus sous le plus grand secret, & comme ils ne se faisoient que dans l'obscurité de la nuit, on a prétendu qu'ils occasionnoient beaucoup de désordres, que la loi du silence rigoureusement imposée aux initiés couvroit d'un voile impénétrable. Nous parlerons dans la suite de ces imputations, & on verra que l'ignorance seule de la doctrine enseignée dans les mysteres, & quelques symboles mal expliqués, y ont fait supposer des désordres qui peut-être n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui en ont parlé.

On étoit persuadé à Athènes que cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure & mieux réglée, qu'elle attiroit une protection spéciale des déesses

qui y présidoient, & même qu'elle assuroit pour l'autre vie un bonheur certain; tandis que ceux qui n'avoient pas été initiés, outre les malheurs de cette vie qu'ils avoient sans cesse à redouter, étoient condamnés à rester éternellement dans la fange & l'ordure; aussi les Athéniens ne manquoient pas de faire initier de bonne heure à ces mysteres leurs enfans de l'un & l'autre sexe, & regardoient comme un crime de les laisser mourir sans leur avoir procuré cet avantage.

Il n'y a pas apparence que tous les initiés eussent la même confiance aux mysteres: plusieurs même des plus éclairés d'entre les Athéniens négligerent de s'y faire initier: Socrate n'y fut jamais admis; négligence qui rendit sa religion suspecte. Diogène, qui avoit le droit de dire hautement ce qu'il pensoit, sans courir aucun risque, ne pouvoit pas croire qu'Agésilas & Epaminondas fussent relégués dans la boue & le fumier, tandis que les plus vils d'entre les Athéniens occuperoient des places distinguées dans les isles des bienheureux pour avoir été initiés aux mysteres d'Eleusis.

Les grands mysteres, ceux du mois d'août,

duroient neuf jours consécutifs, employés à différentes cérémonies dont on trouve partout la description, parce qu'elles se faisoient publiquement. Le sixiéme étoit le plus solemnel, & destiné à une procession nombreuse qui précédoit l'initiation générale, ou la représentation des grands mysteres. Elle partoit du céramique, traversoit toutes les places de la ville, & se continuoit jusqu'à Eleusis, dans un espace d'environ deux lieues. Elle étoit au moins de trente mille personnes, qui toutes pouvoient entrer dans le temple, assez vaste pour les contenir; les initiés seuls avoient droit de s'y trouver. Un étranger qui se seroit glissé dans la foule, auroit été condamné à mort impitoyablement. *Tite-Live, liv. 31, ch. 14,* en cite un exemple mémorable. « Les Athé-
» niens, dit-il, s'engagerent dans la guerre
» contre Philippe, pour un sujet peu im-
» portant, lorsqu'il ne leur restoit de leur
» ancienne splendeur que la fierté de se la
» rappeller. Durant les jours de l'initiation,
» deux jeunes Acarniens, qui n'étoient point
» initiés, & qui n'avoient aucune idée de ce
» culte religieux, entrerent avec la foule
» dans le temple de Cérès. Leurs discours,

» les questions qu'ils firent, découvrirent » leur ignorance & les trahirent. On les » présenta au grand-prêtre du temple, & » quoiqu'il fût évident qu'ils y étoient en- » trés sans savoir ce qu'ils faisoient, ils fu- » rent condamnés à la mort comme cou- » pables d'un crime énorme ». Quelques indiscrétions d'Alcibiade au sujet de ces mysteres, furent une des principales causes de sa disgrace.

La loi du silence étant si rigoureuse, comment a-t-on pu être instruit autant qu'on l'est, de ce qui se passoit dans le secret de l'initiation? C'est que la puissance des Athéniens étoit anéantie, & quoiqu'alors les mysteres conservassent encore assez de crédit & de respect, pour que les plus célèbres des Romains desirassent d'y être initiés; ils furent moins discrets que les Grecs. Ainsi l'on prétend que la description que fait Virgile de la descente d'Enée aux enfers, dans le sixiéme livre de l'Enéide (*a*), n'est autre chose qu'une allégorie de l'initiation aux

(*a*) Voyez la dissertation de Warburton dans les notes du troisiéme tome de la traduction de Virgile, par l'abbé Desfontaines, page 213.

mysteres d'Eleusis, ce qui donne à croire qu'il y avoit été admis. Quand il commence à en parler, il semble redouter la colere des dieux vengeurs dont il va révéler les secrets : « Dieu de l'empire des morts, dit-il, » souffrez que je raconte ce que j'ai en- » tendu, & que je révele des secrets ense- » velis dans les ténébreux abymes de la » terre ». La sybille qui guide Enée dans son voyage aux enfers, & qui l'instruit de ce qu'il doit faire, n'est autre chose que l'hiérophante. Le rameau d'or dont il faut qu'il soit muni avant que de commencer ce voyage étonnant, désigne l'initiation aux petits mysteres.

Il entre dans une vaste caverne, les montagnes sont émues, les forêts agitées, la terre mugit sous ses pieds ; d'horribles hurlemens annoncent l'arrivée de la déesse des enfers : « Loin d'ici, profanes, s'écrie la » sybille, sortez tous de ce bois sacré » : *Procul, o procul este, profani.* A l'entrée du gouffre infernal, sont couchés le chagrin & les remords vengeurs. Là résident les pâles maladies, la triste vieillesse, la peur, la faim, la honteuse indigence, figures affreuses... Là, sont encore plusieurs autres mons-

tres, tels que les centaures, les deux ſcylles, l'hydre de Lerne, dont les ſifflemens ſont terribles, la chimère armée de flammes, les gorgones, les harpies, &c..... On peut ſuivre dans Virgile la deſcription de tout ce qui ſe préſenta à Enée dans ſa courſe aux enfers, la comparer à ce que dit Claudien au commencement de ſon poëme de l'enlevement de Proſerpine, ſur les myſteres d'Eleuſis, & on verra que la deſcente d'Enée aux enfers, n'eſt que l'allégorie de l'initiation à ces myſteres.

A meſure que l'on s'éloigne des tems où les Grecs étoient puiſſans & reſpectés, on craint moins de parler des myſteres d'Eleuſis. Dion-Chryſoſtôme, philoſophe & orateur grec, qui vivoit du premier au ſecond ſiecle de notre ère, dit (*orat. 12*): « Lorſ» qu'un grec ou un barbare doit être initié, » on le conduit dans un certain dôme d'une » grandeur & d'une magnificence admi» rable, où il voit divers ſpectacles myſ» tiques, & entend de même une multitude » de voix; où les ténébres & la lumiere » affectent les ſens alternativement; où » mille choſes extraordinaires ſe préſentent » à ſes yeux ».

Thémiſtius, autre philoſophe grec, dont nous avons pluſieurs harangues eſtimées, qui fut en crédit à la cour de l'empereur Julien, dit que l'initié entrant dans le dôme myſtique, eſt rempli d'étonnement & d'horreur; l'inquiétude & la crainte s'emparent de ſon ame, il ne peut avancer d'un ſeul pas, & ne ſait comment entrer dans le droit chemin qui conduit au lieu où il doit arriver, juſqu'à ce que le prophete (l'hiérophante, ou quelqu'autre miniſtre) ouvre le veſtibule du temple.

Le même Thémiſtius s'exprime en termes plus précis dans un fragment que Stobée nous a conſervé dans ſon 117e diſcours, intitulé, *Louange de la Mort* : « Nous diſons que l'ame périt lorſqu'elle change de » maniere d'être, & qu'elle rentre dans » l'ordre univerſel des choſes. Unie au corps, » elle ne prévoit rien de ce qui doit être » au moment de ſa mort (ou de ſa ſéparation d'avec le corps.) Elle éprouve » dans la mort les mêmes paſſions qu'elle a » reſſenties dans l'initiation à certains grands » myſteres : auſſi les mots répondent aux » mots, & les choſes aux choſes, car » τελευτᾶν ſignifie mourir, & τελεῖσθαι être

» initié. D'abord des erreurs, des incerti-
» tudes, des courses fatigantes, des mar-
» ches pénibles & inutiles remplissent l'es-
» pace de la vie : à la fin de la carriere,
» tout devient plus terrible : ce n'est qu'hor-
» reur, tremblement, sueur froide, frayeur
» insurmontable : (voilà les préludes de
» l'initiation.) Mais après l'instant de la
» mort, ces objets effrayans disparoissent ;
» une lumiere merveilleuse frappe les yeux
» des défunts ; ils sont reçus dans des bois
» charmans ; des plaines émaillées de fleurs
» s'ouvrent de tous côtés devant eux, des
» hymnes & des chœurs de musique en-
» chantent leurs oreilles ; ils entendent les
» récits admirables de la science sacrée.
» L'homme initié, devenu parfait, maître
» de soi-même & libre, couronné & triom-
» phant, célèbre les mysteres à son gré ; il
» se promene dans la région des bienheu-
» reux ; il converse avec des hommes saints
» & vertueux ; il ne voit plus que dans
» l'éloignement la troupe profane & im-
» pure, qui sur la terre se bouleverse, se
» jette, se foule elle-même dans les ténebres
» & dans d'affreux bourbiers ».

Ces récits, s'ils sont conformes à la vé-

rité, donnent une idée bien avantageuse des mysteres d'Eleusis : la doctrine publique étoit que l'initiation, sans la vertu, ne servoit de rien; au lieu que les initiés qui s'attachoient à la pratique de la vertu, avoient de grands avantages sur le reste des hommes, dans une autre vie : c'étoit le fond de la persuasion des peuples, & sans doute tel fut l'objet primitif des mysteres lors de leur institution. Mais dans la corruption générale des mœurs qui s'établit à Athènes, n'ajouta-t-on rien? ne supprima-t-on rien? C'est ce sur quoi l'on ne peut décider, à raison du secret qui fut toujours gardé. Ceux qui entreprenoient de le révéler, se regardoient comme poursuivis sans cesse par la vengeance des dieux. On en peut juger par ce que Macrobe (*au premier livre sur le songe de Scipion, chap. 2*) raconte de Numénius, philosophe grec d'Apamée en Syrie, qui vivoit au second siecle. Curieux de s'instruire des cérémonies les plus secrettes, il reconnut par ses songes, qu'il avoit offensé les dieux, en publiant une explication des mysteres d'Eleusis. Les déesses lui apparurent en habit de courtisannes, debout devant un lieu public ouvert. Etonné de les

voir dans une place si peu décente & si peu convenable à leur divinité, il leur en demanda la cause. Elles lui répondirent avec colere, qu'ayant été tirées par force du sanctuaire où leur pudeur étoit en sûreté, elles se voyoient prostituées à tout venant: elles vouloient dire par-là que le culte qui convenoit le mieux aux dieux, étoit celui que le peuple leur avoit rendu de toute antiquité; que les plus sages des philosophes s'étoient conformés à cet usage, suivant en tout les sentimens établis & adoptés par le vulgaire.

D'où vient donc que l'on a tant calomnié ces mysteres; que l'on n'a pas craint de dire que l'indécence des choses qui s'y passoient étoit la grande raison du secret; qu'elle étoit portée au point de proposer aux initiés les parties naturelles de la femme pour objet de leur culte? Mais l'ignorance seule a pu regarder cette représentation comme un objet criminel. Si jamais elle a eu lieu dans les solemnités des grands mysteres, ce n'étoit qu'en tant qu'elle étoit le symbole de la fécondité. On n'a pas voulu s'en tenir à cette explication, & l'on n'a considéré dans cette allégorie que ce

qu'elle présente d'obscène à la premiere vue. On verra dans la suite de ces remarques que cette représentation allégorique étoit reçue dans d'autres cérémonies religieuses qui se faisoient publiquement.

Ce préjugé défavorable aux mysteres d'Eleusis, s'est perpétué de siecle en siecle. Au commencement de celui-ci, on a vu le docteur Averanius, professeur de l'université de Pise, dans sa 33e dissertation sur Virgile, justifier les poëtes de l'imputation qu'on leur a faite très-anciennement, d'avoir gâté l'esprit des peuples par les fables qu'ils ont imaginées, & dire en leur faveur, que c'étoit dans l'opinion commune des peuples que les poëtes ont puisé tous les contes absurdes qu'ils débitent sur les dieux, ainsi que les aventures indécentes qu'ils leur attribuent : les mysteres d'Eleusine, qui supposent une partie de ces fables, sont antérieurs aux poëtes les plus anciens. Homere, le premier que l'on connoisse, est de quatre cens ans postérieur à Hercule. Et si jamais il y a eu quelque poëte plus ancien qu'Homere, au moins est-il sûr que ce poëte, quel qu'il soit, est de beaucoup postérieur à Hercule. (Le docte professeur n'a pas

pensé à Linus & Orphée, contemporains d'Hercule.) Or les mysteres d'Eleusine sont incontestablement plus anciens que ce demi-dieu de la fable, & les cérémonies de ces mysteres représentoient des actions très-infâmes des dieux. Il s'ensuit donc que les idées indécentes qu'on avoit de ces dieux, ne sont point venues des poëtes, & que ceux-ci en les employant n'ont fait que suivre les principes de la théologie payenne, telle qu'ils l'ont trouvée établie (*a*).

Ce qu'il y a eu à reprocher aux initiés d'Eleusis dans leurs derniers tems; c'est l'enthousiasme fanatique dans lequel ils s'entretenoient les uns les autres. Ils étoient persuadés qu'ils commerçoient immédiatement avec les dieux; qu'ils avoient les démons & les génies à leur commandement; qu'ils pouvoient les évoquer par les incantations, & s'élever à eux par l'extase. Des cérémonies religieuses qui communiquoient ces merveilleuses prérogatives, paroissoient à leurs spectateurs trop intéressantes pour

---

(*a*) Voyez le Journal de Trévoux, Février 1719, où le Recueil des dissertations d'Averanius est annoncé, & où l'on trouve l'extrait de celle que j'ai citée.

qu'ils s'en détachassent aisément. Le fameux Maxime d'Ephèse paroissoit toujours agité par l'action intérieure de quelque démon: il déraisonnoit avec une sublimité qui en imposoit à tous ses auditeurs : on croyoit entendre Apollon sur son trépied, commandant aux esprits : c'est par de tels gens que l'empereur Julien, si grand à la tête des troupes & dans le gouvernement des peuples, fut entraîné dans toutes les fausses démarches par lesquelles il essaya de rétablir les superstitions payennes sur les ruines du christianisme. Julien périt en Perse en 363. Trente-trois ans après sa mort, sous l'empire d'Arcadius & Honorius, Alaric, roi des Goths, après s'être emparé d'Athènes, dont il respecta le nom, & où il ne causa aucun dommage, fit détruire de fond en comble le temple de Cérès à Eleusis. C'étoit (dit le sage auteur de l'Histoire du Bas-Empire) un asyle où l'idolâtrie se tenoit comme retranchée. Là, s'étoient retirés ces fanatiques qui avoient séduit Julien, ils s'y croyoient en sûreté : mais le goth, chrétien de bonne foi, quoiqu'arien, quoiqu'il eût traité avec une sorte de respect tous les monumens de l'Attique, fit renverser

ce temple célèbre, en dispersa les prêtres & les ministres, dont plusieurs périrent par l'épée des Barbares. Le fameux Prisque d'Epire, ce favori de l'empereur Julien, qui l'admettoit à sa confiance la plus intime, le plus ardent des hiérophantes d'Eleusis, mourut de douleur de voir son temple renversé; il étoit alors âgé de 90 ans.

Spon, dans son voyage de Grece & du Levant, partie 3, dit que le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis est tellement ruiné, que l'on ne peut en reconnoître le plan. C'est un amas informe de colonnes, de frises, d'architraves de marbre; il remarqua dans ces ruines les débris d'une statue de Cérès du plus beau marbre blanc, & du plus excellent travail. L'ornement de tête de la déesse étoit remarquable par sa singularité; c'étoit une espece de panier autour duquel étoient sculptés des épis de froment, des fleurs & des têtes de pavot mêlés ensemble; emblême de la culture des grains que Cérès enseigna d'abord aux habitans d'Eleusis, & par eux à tout le reste des peuples de la terre.

(2) *Vieillissons ensemble, mourons ensemble*; c'est le vœu de tous les amans, c'est

ce que souhaitoient Théagène & Chariclée, dans le tems même qu'ils se croyoient destinés au dernier supplice; ils ne desiroient que périr tous les deux à la même heure & du même genre de mort. *Héliodore*, *l.* 8. C'est ce que dit si agréablement Lydie à Horace, ode 9, liv. 3: *Tecum vivere amem, tecum obeam lubenter.*

.... Rien n'est plus doux pour moi,
Que vivre & mourir avec toi.

(3) *Le Pirée*, ainsi que le dit Pausanias, liv. 1, chap. 1, formoit encore de son tems un bourg considérable, décoré de temples & d'édifices publics de la plus grande magnificence. Il étoit éloigné d'Athènes d'environ cinq milles. Le port de ce nom, établi à l'embouchure du Céphise dans la mer, étoit le lieu où débarquoient presque tous les étrangers & les négocians que le commerce amenoit dans l'Attique: ils logeoient dans le bourg, ce qui le rendoit très-peuplé. Thémistocle fit fortifier le Pyrée, & le joignit à la ville par une bonne & forte muraille. Il ne reste plus rien de toutes ces belles constructions que quelques tristes ruines qui indiquent la place qu'elles ont occupée. Le

Pirée, dit aujourd'hui *Porto-Lione*, d'un très-beau lion de marbre qui présente la gueule ouverte du côté de la mer, n'est plus habité que par deux ou trois misérables grecs, concierges ou gardes de la tour du fanal, appellée *Pyrgo* par les Grecs modernes, & *Torre del fuoco* par les navigateurs italiens. Ces gens ont soin d'avertir de l'approche des corsaires qu'ils découvrent en mer à six ou sept lieues, par différentes bannieres ou pavillons qu'ils arborent le jour, & par des feux qu'ils allument la nuit. La côte est garnie d'espace en espace de fanaux destinés au même usage. A la place des différens portiques, des tombeaux des grands hommes, des temples qui décoroient le Pirée, on ne voit plus qu'une mauvaise halle où l'on met à l'abri les marchandises que l'on débarque pour Athènes, ou celles que l'on doit exporter de l'Attique dans d'autres pays, avec deux ou trois cabanes en ruine, habitées par de pauvres pêcheurs. L'ancrage y est bon & commode, & on y trouve d'excellens puits d'eau douce. Voyez *Athènes ancienne & nouvelle*, & le *Voyage de Spon*.

(4) Les *haloennes* faisoient partie des petits mysteres de Cérès, qui se célébroient à Athènes au mois de novembre. Cérès, Proserpine & Bacchus y étoient également honorés. C'étoit une fête d'actions de graces après la vendange, lorsqu'on avoit goûté le vin nouveau, & recueilli tous les fruits : elle rappelloit le tems que les anciens Grecs passoient dans leurs aires à battre les grains.

(5) Suidas parle d'un recueil de lettres de Ménandre à Ptolemée, roi d'Egypte; ce qui donne à croire que le poëte comique étoit en relation avec le monarque. Mais ce qui ne laisse aucun doute sur les instances faites par ce prince à Ménandre de venir à sa cour, c'est ce qu'en dit Pline (*Hist. Nat. liv.* 7, *ch.* 30 :) « Le brodequin de la co- » médie reçut un grand honneur, lorsque » les rois d'Egypte & de Macédoine firent » inviter Ménandre par des ambassadeurs » d'aller à leur cour. Mais l'amour des lettres » l'emporta sur la fortune des rois, lorsqu'il » préféra le plaisir de les cultiver à Athènes, » aux faveurs qu'on lui annonçoit ». Le Ptolemée dont il est question ici, doit être Lagus, un des généraux d'Alexandre, qui

eut l'Egypte en partage après la mort du conquérant.

(6) Philémon, célèbre poëte comique, contemporain de Ménandre, que l'on met au second rang, ainsi que Diphile au troisieme. Voyez sur Ménandre & Philémon, le chap. 4 du 17e liv. d'Aulugelle, & ce que j'en ai dit dans la note 2 sur la troisiéme lettre de ce recueil.

(7) *Mon tribunal souverain.* L'auteur se sert ici du mot Ἡλιαία, *Heliæa*, tribunal souverain d'Athènes qui se tenoit en plein air, & où se jugeoient tous les jours une quantité de causes en dernier ressort.

(8) Les douze grands dieux étoient Saturne, Cybele, Cérès, Jupiter, Junon, Apollon, Diane, Bacchus, Mercure, Vénus, Neptune & Pluton.

(9) L'isle d'Egine, qui a conservé son nom jusqu'à ce jour, séparée du territoire d'Athènes dont elle fait partie, par un canal qui a tout au plus trois cens pas de largeur : elle peut avoir environ douze lieues de tour, elle est plus longue que large.

(10) *Les coupes d'or & de pierres précieuses.* J'ai désigné sous un nom général, ce que l'auteur appelle coupes *thericléennes* & *carchesiennes.*

Le luxe des grands consistoit principalement à avoir des coupes de la plus grande magnificence. Celles qui sont désignées sous le nom de théricléennes, passent pour avoir été inventées par Thériclês, habile potier de Samos, qui leur donna son nom. Le luxe des Athéniens étoit d'avoir des coupes des métaux précieux, d'une grande pesanteur, ornées de bas-reliefs élégamment ciselés. Les Rhodiens, pour rendre l'usage de ces coupes plus commun, & fournir même aux gens les moins aisés, les moyens de se donner l'air de la magnificence, en firent de très-légeres & très-artistement travaillées, que l'on avoit d'eux à grand marché. Théophraste, dans son Histoire des plantes, à l'article *Thérébinthe*, dit que l'on fabriquoit avec ce bois des thériclées, avec tant d'industrie, qu'on leur donnoit l'apparence des métaux ou de la terre cuite. On faisoit présent de ces coupes aux ambassadeurs que les républiques s'envoyoient réciproquement ; enfin, c'étoit les bijoux à la mode, comme

comme les tabatieres le ſont à préſent. Il paroît que les théricléennes étoient l'amour des vieilles femmes qui aimoient à boire. « Viens (dit la vieille Théolite, dans une ancienne comédie de Théopompe) » viens, » aimable deſcendant de Thériclès, que ton » aſpect eſt agréable ! c'eſt à bon droit que » nous t'appellerons le miroir de la nature. » Si l'on te remplit d'un bon vin, je te ſa- » vourerai, je te ſucerai, je jouirai de tous » tes attraits : puis-je eſpérer d'autre plaiſir » auſſi ſolide ». Les coupes appellées carché-ſiennes étoient d'un uſage plus ancien que les thériclées, elles étoient faites en gondoles, & appuyées ſur un pied un peu élevé. Hérodote d'Héraclée dit que Jupiter donna à Alcméne, pour prix de ſes faveurs, une coupe d'or de cette eſpece. On ſait qu'il avoit pris la figure du véritable Amphitrion ; & Plaute lui fait dire : « Cette coupe dont je » te fais préſent, eſt le prix de ma valeur. » Le roi Ptérélas, que j'ai tué de ma main, » s'en ſervoit à ſes feſtins d'appareil ». *Voyez Athenée, liv. 11.* Ce luxe s'étoit conſervé long-tems après l'invention de ces coupes. Néron ayant, dans ſa colere, briſé deux coupes de cryſtal de roche, cette perte fut

regardée comme un malheur pour l'empire même qui s'appauvriſſoit d'autant. *Pline, Hiſt. Nat. liv. 37, ch. 2.*

(11) *Nos fêtes publiques.* Elles ſont déſignées dans le texte ſous le nom de Choés & de Chytres; elles ſe célébroient le ſecond & le troiſiéme jour des antheſteries ou fêtes de Bacchus, les 11, 12 & 13 du mois antheſterion ou novembre. Le premier jour étoit appellé pithoinia, (πιθοιγία), ou l'ouverture des tonneaux, parce qu'on ouvroit les tonneaux, & que l'on en goûtoit le vin. Le ſecond *choés* ou χόες, conge, meſure qui tenoit le poids de dix livres, ou environ trois pintes de Paris, ce qui étoit ſans doute la quantité de ce que chacun pouvoit boire de vin dans ce jour. Le troiſiéme, chytres, χύτροι de χύτρα, *olla*, marmite. La cérémonie conſiſtoit à faire cuire dans une grande marmite des ſemences ou grains de toute eſpece en l'honneur de Bacchus & de Mercure Chroniens ou Terreſtres, par la protection deſquels on obtenoit les fruits de la terre. L'origine de cette fête étoit très-ancienne, elle avoit été inſtituée par ceux qui ayant ſurvécu au déluge de Deu-

calion, offrirent à Mercure-Terrestre toutes sortes de graines & de semences pour le rendre propice à ceux qui avoient été submergés dans les eaux. Il n'étoit permis à personne de toucher à cette offrande, & aucun prêtre n'y goûtoit; elle étoit dispersée par les campagnes. La même cérémonie se pratique encore dans quelques régions des Indes orientales, à la Chine, au Tonquin, à la Cochinchine, où l'on voit les jeunes lettrés répandre à certain tems de l'année avec beaucoup de dévotion, du ris crud & cuit, & d'autres légumes qu'ils offrent aux ames des parens pour lesquels on a négligé de faire les offrandes & les sacrifices prescrits par le culte du pays. Ménandre fait une mention particuliere de la fête des chytres, parce que ce jour étoit le plus solemnel des anthesteries, & le plus intéressant pour lui, en ce que l'on représentoit des tragédies & des comédies.

(12) Il y avoit six mille juges pour la ville d'Athènes & ses dépendances, distribués en différens tribunaux où se traitoient les affaires tant générales que particulieres. On pouvoit appeller de toutes leurs ordon-

nances & arrêts au peuple; ce qui rendoit ſon pouvoir ſans bornes. Tout citoyen, même le plus pauvre, étoit reçu au nombre des juges, dès qu'il avoit trente ans accomplis, & qu'il étoit reconnu pour être de bonnes mœurs. Chaque juge ſur ſon tribunal portoit une eſpece de ſceptre, marque de ſa dignité, qu'il dépoſoit en quittant ſa place. La république payoit des honoraires à tous ces magiſtrats, qui ne furent jamais portés au-delà de trois oboles (environ dix ſols de notre monnoie); ils n'étoient payés que pour dix mois, les deux autres étant employés en fêtes qui interdiſoient toute affaire juridique. On voit par la comédie d'Ariſtophane, intitulée *les Guêpes*, dont les *Plaideurs* de notre célèbre Racine ſont une imitation, quel étoit l'empreſſement des Athéniens à juger, & leur avidité pour le gain qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini; on y voit encore ce qu'il en coûtoit au tréſor public pour payer ſi meſquinement cette multitude de magiſtrats dont l'Attique étoit inondée; ce qui ne pouvoit monter qu'à trois cens talens. Cependant leurs honoraires étoient ſur l'état des dépenſes de la république, pour deux

mille talens. Le jeune athénien qu'Ariſtophane met ſur la ſcène, ne craint pas de dire que les dix-ſept cens talens au-delà paſſoient entre les mains des orateurs qui ne ceſſoient de flatter le peuple, & de ceux qui avoient part au gouvernement civil & à celui des armées, qui tous ſont qualifiés de voleurs du tréſor public.

(13) *Ces aſſemblées nombreuſes*, &c. Ménandre indique les aſſemblés générales qui ſe faiſoient à la place publique. Le lieu deſtiné à contenir le peuple, étoit entouré d'une eſpece de réſeau ou filet teint en rouge, pour empêcher le peuple de ſe retirer avant la fin des délibérations à prendre, & le contenir dans une ſorte de tranquillité qui conſervât de la décence & de l'attention. Les robes de ceux qui n'y prenoient pas garde ſe tachoient de la couleur du réſeau, & il n'en falloit pas davantage pour les tourner en ridicule.

(14) *Le céramique*... Il y avoit à Athènes deux quartiers de ce nom, ainſi appellés de Κεραμος, *tuile*, parce qu'on en avoit d'abord fabriqué dans cet endroit. Pauſanias (*liv. 1, ch. 3*) dit que le céramique

tiroit son nom de Céramus, héros des tems fabuleux, fils, à ce que l'on croyoit, de Bacchus & d'Ariane; ce quartier ou place étoit entouré de portiques décorés de peintures & de statues en terre cuite. Au tems dont parle Ménandre, c'étoit un des plus beaux quartiers d'Athènes, entouré d'édifices publics, & orné de grands arbres qui formoient une promenade. C'étoit là que l'on faisoit, aux dépens du public, les funérailles de ceux qui étoient morts pour le service de la patrie. On élevoit sur leurs tombeaux des colonnes où étoient inscrits leurs noms & leurs belles actions. On y célébroit trois fois par an des jeux solemnels en l'honneur de Minerve, Mercure & Prométhée. Dans ces derniers jeux on faisoit une course avec des flambeaux, sans doute en mémoire du feu sacré que l'on prétendoit que ce demi-dieu avoit dérobé au char du soleil, pour animer le corps de l'homme qu'il avoit formé. Les enfans avoient le droit de donner des coups du plat de la main à ceux qui restoient derriere en cette course; c'est ce que l'on appelloit des coups céramiques. Voyez *Joan. Meursii Athenæ Atticæ.*

Le second céramique hors de la ville,

étoit le quartier où les femmes débauchées s'assembloient. Il en est quelquefois question dans les lettres qui suivent.

Spon, dans son voyage de la Grèce & du Levant, dit que le premier céramique étoit dans la partie occidentale d'Athènes auprès de la porte *Dipilon*, qui se nommoit aussi la porte du céramique ou de l'ancien marché. On n'y voyoit plus de son tems que quelques restes épars d'une très-belle architecture. Le bourg céramique ou le second céramique, suivant le même Spon, porte encore ce nom; il est hors d'Athènes, à gauche du chemin d'Eleusis. Les Grecs modernes l'appellent *Keramaïa*, tuilerie, parce que l'on y fabrique des briques ou tuiles, d'une terre argileuse que l'on tire des champs voisins, plantés d'oliviers.

(15) *Salamine*, *Psittalie*, *Marathon*, &c. Ménandre indique par ces noms les événemens les plus glorieux à la ville d'Athènes & aux Grecs. *Salamine*, isle de l'Attique, à dix milles au nord de l'isle d'Egine, appellée aujourd'hui *Colouri*, avec un bon port, étoit célèbre par la victoire que Thémistocle fit remporter aux Grecs sur les

Perses. Les Athéniens avoient élevé un trophée à Salamine pour en conserver la mémoire.

Psittalie est une isle entre celle de Salamine & le port Pyrée, où les Perses, sur un faux avis que leur fit donner Thémistocle, firent débarquer 400 hommes. Après le combat naval où leur flotte fut défaite, les Grecs passerent dans cette isle, où ils firent main-basse sur les 400 soldats, dont il ne resta pas un seul. Cette isle, appellée aujourd'hui *Lipsocoutalia*, est inhabitée.

Ce fut dans les campagnes de *Marathon*, ville de l'Attique, où l'on trouve encore une bourgade du même nom, que Miltiade, à la tête des Grecs, fit un horribe carnage de l'armée persanne, dont on fait monter la perte à 100000 hommes.

L'*Ionie* étoit la partie de l'Asie mineure où Smyrne tient aujourd'hui le premier rang, & qui étoit unie d'intérêt avec la Grèce.

Les *Cyclades* sont toutes les isles qui composent aujourd'hui l'archipel de Grèce, qui s'étend de l'isle de Négrepont au nord, jusqu'à celle de Candie au midi.

(16) Le *Thermodon* est un fleuve qui

vient des montagnes de la Cappadoce, & ſe jette dans la mer de Conſtantinople.

Le *Tygre* prend ſa ſource en Arménie dans les monts Gordiens, ſe joint à l'Euphrate au-deſſous d'Apamée, où il prend le nom de *Paſitygris*, ou *Scat-el-Arab*, fleuve des Arabes, & ſe jette dans le golfe Perſique, entre l'Arabie & les provinces méridionales de la Perſe.

L'*Halis* eſt un fleuve d'Aſie, qui ſe jette dans le Pont-Euxin par le golfe d'Amaſie.

(17) Tout ce que l'auteur des lettres fait dire ici à Ménandre, le détail des cauſes qui le portent à donner la préférence au ſéjour d'Athènes ſur celui de la cour du roi d'Egypte, eſt digne d'un grec amateur des beaux-arts, & qui contribuoit par ſes talens diſtingués à l'illuſtration de ſa patrie. Ménandre vivoit dans le période le plus brillant de la gloire d'Athènes; dans un tems où les génies les plus éminens dans tous les genres, exiſtoient & portoient à l'énvi les arts à leur perfection. La tragédie, dans un eſpace de tems très-borné, acquit toute ſa ſplendeur par les productions immortelles d'Eſchile, Sophocle, Euripide.

Dans le même tems, Cratinus, Ariſtophane & Eupolis donnerent à l'ancienne comédie un éclat qui ſe ſoutient encore dans toute ſa force. Ménandre fut le pere de la nouvelle comédie. La beauté de ſes ouvrages, *dit Quintilien, liv. 10, ch. 1*, a obſcurci ou plutôt effacé la gloire de tous ceux qui ont couru la même carriere que lui; ainſi on ne doit regarder Philémon & Diphile que comme ſes contemporains, & non comme ſes égaux. Tous ces excellens auteurs parurent dans un eſpace de tems très-borné. La philoſophie n'acquit pas moins de célébrité par les leçons de Socrate, Platon & Ariſtote. Avant Iſocrate, on connoiſſoit à peine l'éloquence & ſes effets merveilleux: après ſes premiers diſciples, elle déchut de toute ſa gloire.

Si l'on compare les beaux tems de Rome & ceux de la Grèce, le ſiecle de Léon X & celui de Louis XIV, à ceux où les beaux-arts fleurirent dans un tems plus ancien, on verra que tous les grands génies qui ont fait la gloire de ces différens ſiecles, vécurent dans un très-court eſpace. Si on demande les cauſes de ces phénomenes ſinguliers & brillans, peut-être ſeroit-il difficile

d'en aſſigner de véritables, mais au moins on en peut donner de vraiſemblables. L'émulation nourrit les eſprits; la jalouſie & l'admiration les excitent & les enflamment: on fait tous ſes efforts pour atteindre à la perfection; on y arrive; mais il eſt difficile de s'arrêter à ce point d'élévation; & il eſt dans la nature de retomber lorſqu'il n'eſt plus poſſible de s'élever. Ainſi les eſprits d'abord portés à égaler, même à ſurpaſſer les modeles qu'ils ſe propoſent pour objets de leurs travaux, voyant par de triſtes expériences qu'ils ne peuvent y réuſſir, l'ardeur s'éteint avec l'eſpérance qui les ſoutenoit. On ceſſe de courir une carriere où l'on n'eſpere plus d'être couronné: on eſſaye d'en ouvrir de nouvelles; & n'aſpirant plus à la perfection des grands modeles, on prend d'autres routes, dans leſquelles on ſe flatte d'acquérir quelque diſtinction. Or ces variations, cette inconſtance ſont le plus grand obſtacle à la perfection. C'eſt ainſi que raiſonnoit Velleïus-Paterculus (*lib. 1*) ſur les ſiecles brillans de la Grèce & de Rome qui avoient précédé le regne de Tibere, ſous lequel il vivoit. Ses réflexions ſont vraiment lumi-

neuſes ; & on reconnoît que ce qu'il ne donnoit que pour des vraiſemblances, a acquis par la ſuite toute la certitude de la vérité.

Ce qu'il ajoute ſur la gloire d'Athènes, dont Ménandre parle avec l'enthouſiaſme d'un bon citoyen & d'un génie qui y participoit plus que perſonne, eſt vu avec autant de ſagacité. L'étonnement, dit-il, que nous cauſe la différence des tems, paſſe à celle des villes. Le génie de l'éloquence ainſi que des autres arts, éclata davantage dans la ſeule ville d'Athènes que dans tout le reſte de la Grèce ; de ſorte que les eſprits ſembloient tous renfermés dans ſon enceinte, tandis que les corps étoient diſperſés dans le reſte du pays qu'ils peuploient. Il eſt étonnant qu'Argos, Thebes, Lacédémone, n'aient produit aucun orateur qui ait fait du bruit de ſon tems, ou qui ait conſervé quelque réputation après ſa mort. On ne doit excepter que Thebes, dont Pindare eſt la gloire, car c'eſt à tort que Lacédémone compte le poëte Alcman au nombre de ſes enfans. Ainſi toute la Grèce étoit raſſemblée à Athènes, comme toute la France l'eſt à Paris : c'eſt-là que les

beaux-arts ont été portés à leur perfection.

Ajoutons à la gloire du génie, au spectacle que donnoient tous les beaux-arts réunis & traités par les mains les plus habiles, la pompe du culte religieux, qui dans la solemnité de ses fêtes, intéressoit d'autant plus toute la ville, qu'elle seule avoit le droit d'y être initiée & de participer au secret de ses mysteres. Quelque ridicules que fussent à ce sujet les prétentions du peuple, le philosophe s'y conformoit au moins en apparence, & avoit le plus grand respect extérieur pour toutes les cérémonies qui y avoient rapport. Il ne paroissoit jamais au temple qu'en posture de suppliant, persuadé que la religion étoit le moyen le plus propre à conserver la paix & l'union des cœurs entre les citoyens d'un même pays. Quelques audacieux s'éleverent contre ces pratiques, & les blâmerent, surtout en des personnages qu'ils savoient être persuadés de la futilité des dieux que l'on honoroit avec tant de pompe. Un certain Dioclès disoit d'un ton railleur: « Je ne » connois jamais mieux ta grandeur, ô Ju- » piter, que depuis que je vois Epicure dans

» ton temple & à tes genoux ». Mais ces sarcasmes étoient généralement méprisés. Il est arrivé plus d'une fois de les voir punis d'une mort ignominieuse. Les sectateurs de Pyrrhon, d'Epicure, de Diagoras, n'oserent se montrer à découvert, que lorsque les beaux jours de la Grèce furent éclipsés, que les sciences & les arts y eurent perdu tout leur lustre.

Considérons encore que les plaisirs & les spectacles se succédoient à Athènes sans interruption. Tout s'y rapportoit à la satisfaction du peuple, juge presque toujours équitable des productions des arts dans tous les genres. Les artistes ne s'attachoient qu'à lui plaire & à mériter ses applaudissemens; & il leur accordoit de la protection, des bienfaits & la considération la plus distinguée. Les courtisannes elles-mêmes, cette espece si avilie parmi nous, contribuoient à la réputation d'Athènes autant qu'à ses plaisirs. Elles avoient dès-lors tous les goûts, tous les défauts des femmes de cet état; mais elles avoient des talens, des graces, des charmes qui n'étoient qu'à elles, & l'art enchanteur de les rendre toujours nouveaux, même dans un âge avancé. On les vit

plus d'une fois résister aux offres séduisantes des princes les plus puissans, & préférer la liberté voluptueuse dont elles jouissoient à Athènes, à l'opulence fastueuse de la cour des rois.

Tous ces motifs réunis rendirent l'enthousiasme de la patrie plus sensible à Athènes que dans aucune autre république connue. Les citoyens étoient unis par le goût des plaisirs, des arts & des sciences. Ils étoient aimables, & n'aspiroient qu'à jouir délicieusement de la vie. Il n'y a aucune comparaison à faire dans ce genre, entre la vertu sévere des Romains, & l'urbanité des Athéniens.

Ces beaux tems durerent peu; le regne de la frivolité est l'avant-coureur immédiat de la décadence des empires. « Si l'on suppute, dit Plutarque, ce qu'il en a coûté » aux Athéniens pour la représentation des » piéces de théâtre, on verra que les sommes » employées à cet usage, sont plus grandes » que celles qui ont été dépensées pour » la défense de la liberté & du salut de la » Grèce. Les magistrats préposés à la cé- » lébration des jeux publics, se donnoient » des peines extraordinaires : la grande

» affaire étoit d'amuser le peuple, & de » l'occuper sans cesse de spectacles & de » plaisirs nouveaux. On s'en occupoit plus » que du soin de sa subsistance ». *Traité de la gloire des Athéniens. Questions de table, liv. 7, quest. 7.*

« Les choses étant portées à cet excès, » il n'étoit pas possible qu'un état où les » cœurs étoient sans cesse amollis par une » vie douce & voluptueuse ; où les repré- » sentations du théâtre l'emportoient sur les » exercices du camp ; où la valeur & la » science militaire ne se comptoient plus » pour rien ; où les applaudissemens & les » acclamations n'étoient plus que pour les » bons poëtes & les comédiens distingués, » ne s'acheminât d'un pas rapide vers sa » ruine ». *Justin, liv. 8, ch. 9.*



LETTRE V.

GLYCERE (1) à MÉNANDRE.

J'AI lu les lettres du roi dans l'inſtant même qu'elles m'ont été rendues. J'en prens à témoin Calligénie (2), dans le temple de laquelle je ſuis actuellement, mon cher Ménandre, elles m'ont pénétré d'une joie qui m'a miſe hors de moi-même. Je n'en ai pu rien cacher aux perſonnes qui étoient préſentes, au nombre deſquelles étoient ma mere, Euphorion ma ſœur, & cette jeune amie qui a ſoupé chez toi, dont la franchiſe, la gaieté, le langage attique te plaiſoient ſi fort; qu'il ſembloit que tu n'oſaſſes louer qu'avec réſerve; lorſque je te donnai ce baiſer ſi tendre, ſi chaud: tu ne l'as pas oublié, cher Ménandre.

Elles me regardoient avec ſurpriſe; une joie extraordinaire éclatoit ſur mon viſage

& dans mes yeux. Elles me demandoient avec empreſſement quel bonheur m'étoit donc arrivé, qui m'affectoit ſi ſenſiblement que toute ma perſonne en ſembloit pénétrée, tant j'avois changé promptement, tant il s'étoit répandu d'agrémens ſur moi. A les en croire, je brillois dans ce moment de tout l'éclat de la ſatisfaction la plus vive.

Alors élevant la voix, & prenant le ton ampoulé de la déclamation pour que l'on fît ſilence & que l'on m'écoutât avec plus d'attention : Ptolémée, roi d'Egypte, leur ai-je dit, appelle mon Ménandre, & veut en quelque ſorte partager ſon empire avec lui. Je tenois en même-tems la lettre à la main ; je l'agitois, afin qu'elles viſſent le ſceau royal dont elle eſt revêtue.

Tu ſeras donc bien contente, me diſoient-elles, s'il t'abandonne ? Quelle étoit leur erreur, mon cher Ménandre ! Elles étoient loin de deviner ma penſée. Oui, quand, ainſi qu'on le dit, un bœuf parle,

roit pour m'en aſſurer (3), je ne croirois pas encore que Ménandre pût abandonner Athènes & ſa Glycere, pour régner ſeul en Egypte, même dans la fortune la plus brillante. J'ai très-bien compris, par la lettre que j'ai lue, que le roi ſait quelque choſe des ſentimens qui nous uniſſent, & que ſans trop ſe mettre à découvert, il cherche à te piquer d'honneur par des plaiſanteries auxquelles il eſſaye en vain de donner cette légéreté qui n'appartient qu'à nous. C'eſt ce qui me comble de joie : le bruit de nos amours a paſſé les mers ; il a pénétré juſqu'en Egypte, & par ce qu'il en a appris, il doit concevoir qu'il tente la choſe impoſſible, en prétendant faire paſſer Athènes à ſa cour.

Car qu'eſt-ce qu'Athènes ſans Ménandre? Que feroit Ménandre ſans Glycere ? qui te ſerviroit comme moi ! qui te prépare tes maſques, qui te donne tes habits, qui ſais me préſenter à tems ſur l'avant-ſcène, ſaiſir les applaudiſſemens du côté d'où ils

partent, & les déterminer à propos par le mouvement de mes mains (4)! Diane m'en eſt témoin! combien de fois t'ai-je ranimé lorſque je t'ai vu tremblant, ſerrant dans mes bras avec les tranſports de la plus vive tendreſſe, cette tête ſacrée, d'où ſont ſorties tant d'excellentes comédies.

Quant à cette joie que j'ai laiſſé éclater devant mes amies, elle étoit occaſionnée par ce que j'apprenois, que ce n'eſt pas Glycere ſeule qui t'aime; mais que les rois d'outre-mer ſe font gloire de ce ſentiment, & que ta réputation répandue au loin annonce par-tout tes admirables talens.

Je vois d'ici l'Egypte, le Nil, le promontoire de Protée (5), les jettées du Phare remplis d'un peuple curieux qui t'attend, qui regarde comme le comble du bonheur de te voir, de te poſſéder, de jouir de ces tableaux frappans que toi ſeul as pu donner, des avares, des ſuperſtitieux, des amans infidèles ou dupés; des peres crédules, des fils étourdis, des

esclaves & de leurs fourberies ; enfin tous les caracteres différens mis sur la scène, avec cette vérité, cet intérêt qui charme le spectateur, & entraîne tous les suffrages (6).

Ils entendront parler de toutes ces merveilles ; ils desireront de les voir ; mais ils n'auront Ménandre qu'à Athènes, chez sa Glycere ; c'est-là qu'ils seront témoins de mon bonheur, & qu'ils verront l'illustre Ménandre, dont la réputation est si brillante, passer avec satisfaction les jours & les nuits à côté de moi, dans mes bras, faire toutes ses délices de ma société.

Cependant, si les offres du roi ne te paroissent pas à négliger ; si même, sans aucune raison d'intérêt, tu cédes au desir de voir les merveilles dont l'Egypte est en quelque sorte peuplée ; les pyramides, les statues résonnantes (7), le labyrinthe si fameux, & tous ces chef-d'œuvres de l'art, vantés dès l'antiquité la plus reculée, &

qui rendent encore le voyage d'Egypte ſi intéreſſant ; je t'en conjure, mon cher Ménandre, ne me regarde pas comme un obſtacle à tes projets ; ne me compromets pas avec les Athéniens, ne m'expoſe point à leur haine. Peut-être comptent-ils déja ſur les faveurs du roi, ſur les largeſſes qu'il leur fera, pour te déterminer à te rendre à ſes deſirs (8).

Pars ſous la protection des dieux, avec la fortune & les vents favorables, & l'aſſiſtance du grand Jupiter. Mais pour cela, je ne t'abandonnerai pas : le pourrois-je, quand je le voudrois ! Je laiſſerai ma mere, mes ſœurs, mes parentes ; je ſerai la compagne de ta navigation : tu verras alors que la mer & ſes dangers n'auront rien d'incommode pour moi : je ſaurai te ſoulager dans ces ſoulevemens d'eſtomac & de cœur, dans ce mal-être que le coup de la rame & le mouvement du vaiſſeau te feront éprouver.

Nouvelle Ariane, ſans avoir beſoin d'un

fil, je ne conduirai pas en Egypte le dieu Bacchus, mais ſon prêtre & ſon miniſtre le plus célèbre, ſans redouter les ſolitaires rochers de Naxos, & la perfidie qui m'y laiſſeroit en proie à mes pleurs & à mon déſeſpoir (9).

Nous ne ſommes plus au tems de Théſée : périſſe même la mémoire de ces amans ingrats & cruels dont les ſiecles antiques ſemblent ſe vanter. Nos mœurs, nos ſentimens ſont plus ſolides : la ville, le pyrée, l'Egypte les verront toujours les mêmes. Nos tendres amours nous rendront agréables tous les ſéjours de l'univers : un écueil même, ſi la tempête nous y jettoit, deviendroit pour nous un lieu charmant, l'amour le rendroit habitable & l'embelliroit.

Je ſuis perſuadée que l'argent, la puiſſance, les richeſſes des rois n'ont à tes yeux aucun attrait : ma tendreſſe & le plaiſir que tu trouves à compoſer des comédies, te tiennent lieu de tout. Mais tes parens, ta

patrie, tes amis, tous ont des beſoins ou croient en avoir : tu les connois, ils ne ſongent qu'à s'enrichir, & à ſaiſir les moyens d'accumuler de l'or.

Tu ne me reprocheras rien, quels que ſoient les motifs qui te conduiſent, j'en ſuis perſuadée. Quand tu t'es livré à moi, ſubjugué par l'amour, tu cédois au penchant qui t'entraînoit. Tu fais plus aujourd'hui, tu t'en rapportes à mon avis dans la circonſtance la plus importante, & c'eſt-là, mon cher Ménandre, ce qui m'attache éternellement à toi. Je ne crains plus le peu de durée d'un amour qui ne ſeroit appuyé que ſur la paſſion ; ſi les attachemens de cette eſpece ſont violens, ils ſe rompent aiſément : mais quand la confiance les ſoutient, il ſemble qu'on peut les regarder comme indiſſolubles ; d'autant plus que la jouiſſance des plaiſirs ſe trouve unie aux ſages circonſpections de la prudence.

Enfin, pour ſe décider ſur une démarche auſſi intéreſſante, il convient de prendre

les

les précautions que tu ſais m'inſpirer lorſque l'occaſion s'en préſente.

Quoique ta tendreſſe & ta confiance me mettent à couvert de tout blâme de ta part, je n'en ai pas moins à redouter ces frêlons de l'Attique (10), qui me voyant partir avec toi, m'accableront des reproches les plus ſanglans, comme ſi j'enlevois à la ville d'Athènes le dieu des plaiſirs & des richeſſes.

Je te conjure donc, mon cher Ménandre, de ne rien précipiter, de ne pas te preſſer de répondre au roi : il faut en délibérer mûrement; attendre que nous ſoyons réunis à nos amis, ſur-tout à Théophraſte (11) & à Epicure. Les choſes examinées tranquillement avec eux, ſe préſenteront peut-être ſous une toute autre face.

Je penſe même qu'il convient de faire des ſacrifices, de conſulter les entrailles des victimes, & de juger par ce qu'elles annonceront, lequel nous ſera le plus avantageux, d'aller en Egypte, ou de reſter

à Athènes. Il faut envoyer à Delphes consulter l'oracle; nous sommes de la race du dieu qui y répond (12); ainsi, que nous partions, que nous restions, nous serons à couvert sous les ordres des dieux.

Je me charge de tous ces soins. J'ai à ma disposition une certaine femme nouvellement arrivée de Phrygie, très-habile dans toutes ces pratiques mystérieuses, elle fait deviner par le moyen de certaines cordes de jonc qu'elle étend pendant la nuit : à leur mouvement elle reconnoît la volonté des dieux aussi distinctement que s'ils lui apparoissoient (13). Au reste, je ne l'en croirai pas sur sa parole, je la veux voir dans l'action. Je la ferai donc avertir, car il faut qu'elle se prépare à ces mysteres par certaines purifications ; qu'elle se pourvoie des victimes qu'elle doit immoler, d'encens mâle, de pastilles oblongues de styrax, de gâteaux faits à la lune, & de feuilles de pourpier sauvage. Je pense qu'elle sera ici avant que tu ne reviennes du Pyrée.

Si tu dois tarder encore quelque tems à voir ta Glycere, fais-le moi ſavoir, afin que je t'aille trouver, & que la phrygienne ſoit prête à opérer.

Quoi qu'il en arrive, je m'accoutume inſenſiblement à oublier le Pyrée, le théâtre, mes petites poſſeſſions, nos fêtes; peut-être parviendrai-je à m'en détacher au point de n'y plus penſer: j'en atteſte les dieux, il me ſera difficile d'abandonner tous ces objets: mais pourrois-tu te ſéparer plus aiſément de moi? Nous ſommes unis par des liens trop forts. En vain les rois t'écriront, te ſolliciteront; ma ſouveraineté l'emportera ſur leurs inſtances, mon amant me reſtera fidele, il ſera religieux obſervateur de ſes ſermens.

Reviens à la ville le plus promptement poſſible, afin que ſi tu changes de réſolution, & que tu te détermines à partir pour l'Egypte, tu mettes en ordre tes comédies; celles ſur-tout qui doivent être le plus au goût de Ptolémée. Tu ſais qu'il

eſt capable d'en bien juger. Tu lui donneras de préférence Thaïs, l'Odieux, le Malveillant, Thraſyléon, l'Inconſtant, le Querelleur, le Sycionien.

Ne ſeras-tu pas étonné de la témérité, de l'audace avec laquelle je décide du mérite des comédies de Ménandre! Mais ton amour n'a-t-il donc pas dû m'inſtruire aſſez pour être en état d'apprécier tes productions? Tu m'as donné des leçons, cher amant; qui pouvoit en profiter plus utilement qu'une femme d'un heureux naturel? Les amours hâtent les progrès, ils développent toutes les reſſources de l'eſprit. Que n'aurions-nous pas à redouter de Diane, ſi le défaut d'intelligence rendoit inutiles les leçons de nos amans.

Je te demande avec inſtance, mon cher Ménandre, de mettre au rang de tes piéces favorites, la comédie dans laquelle tu me fais jouer le principal rôle (14); afin que ſi je ne t'accompagne pas, elle me faſſe connoître à la cour de Ptolémée; qu'elle ap-

prenne à ce roi l'empire que j'ai ſur mon amant, puiſqu'il veut l'inſtruire de l'hiſtoire de ſes amours, lorſqu'il eſt forcé d'en laiſſer l'objet à Athènes; mais tu ne t'en ſépareras pas. En attendant que tu viennes me rejoindre, je vais ſans ceſſe m'exercer au Pyrée. J'y apprendrai à tenir le gouvernail, à diriger la proue d'un vaiſſeau. Mes mains, mon induſtrie, ſeront employées à te conſerver. Je veillerai moi-même à la ſûreté de la navigation.

Que les dieux nous inſpirent donc le parti qui nous ſera le plus avantageux: que ma phrygienne le devine. Mais qui peut être plus clairvoyante ſur tes intérêts, que ta maitreſſe, éclairée par l'Amour, le plus puiſſant des dieux. Adieu.

NOTES.

(1) J'ai déja parlé de Glycere dans la note premiere ſur la troiſiéme lettre. Je ne ſais ſi l'anecdote ſuivante doit ſe rapporter à celle qui écrit à Ménandre. La voici

telle que Pline la raconte : « Glycere de
» Sycione, courtisanne & bouquetiere, ex-
» celloit dans l'art de faire des couronnes,
» elle en étoit regardée comme l'inventrice.
» Pausias, aussi de Sycione, peintre (con-
» temporain d'Appelle), en devint amou-
» reux ; & pour lui plaire & l'imiter, il
» s'appliqua à peindre des fleurs. On vit alors
» l'art & la nature faire des efforts pour se
» surpasser réciproquement ; chacun vouloit
» l'emporter sur son émule, & on ne sa-
» voit auquel des deux adjuger la victoire.
» Ce Pausias perfectionna la peinture en
» caustique, l'art d'appliquer les couleurs
» sur le bois & l'ivoire, par le moyen du
» feu. Il décora le premier les lambris &
» les plafonds de cette sorte de peinture ».
Hist. Nat. liv. 21, ch. 3, & liv. 35, ch. 11.
Un des plus beaux ouvrages de Pausias étoit
celui où il avoit peint Glycere assise, fai-
sant une couronne de fleurs. Ce tableau,
que Lucullus acheta fort cher, étoit ap-
pellé *stephanocoplos*, la faiseuse de cou-
ronnes. Pausanias (*liv. 2, ch. 27*) dit qu'au
temple d'Esculape à Epidaure, on voyoit
quelques tableaux de ce Pausias, entr'autres
celui de l'ivrognerie, représentée par une

femme qui buvoit dans une bouteille de verre, dont le visage paroissoit au travers de la bouteille, illuminé par le vin. Effet singulier de lumiere, qui prouvoit le talent du peintre. Les Flamands ont réussi dans plusieurs tableaux de ce genre. Dans les portiques de Pompée à Rome, on admiroït un tableau de ce même peintre, qui représentoit un sacrifice. Il y avoit un bœuf peint de front, qu'on ne laissoit pas que de voir dans toute sa longueur. Horace témoigne que l'on faisoit de son tems grand cas des tableaux de Pausias. On en peut juger par le trait suivant :

Vel cum Pausiaca torpes, insane, tabella.

Lorsque vous admirez un tableau de Pausias, jusqu'à en perdre le sentiment. *Sat. 7, lib. 2, carm. 95.*

(2) *Calligénie.* Hésychius dit que c'étoit un surnom de Cérès sous lequel on l'invoquoit dans ses fêtes. D'autres ont dit que c'étoit une de ses nymphes ou sa nourrice. A considérer la vraie signification du mot, il répond à celui de génératrice, ou mere de la beauté : ainsi il devoit être très-ordinaire aux courtisannes de sacrifier à Cérès sous

cette qualité, & même de fréquenter son temple de préférence aux autres.

(3) Erâsme, dans ses Adages (*chil.* 3, *cent.* 1, *prov.* 46), cite ce passage d'Alciphron, & dit que ce proverbe est tiré de ce que les annales des nations rapportent que des bœufs ont parlé quelquefois. Valere-Maxime, *liv.* 1, *ch.* 6, *des prodiges*, dit que sous le consulat de P. Volumnius, & de Serv. Sulpitius, un bœuf, dans ses mugissemens, imita la voix humaine, & fit entendre . . Pline, *liv.* 8, *ch.* 45, dit que parmi les prodiges rapportés par les anciens, on a quelquefois cité des bœufs qui avoient parlé, & que lorsque cela arrivoit, on tenoit le sénat en plein air. Je ne sais si ce proverbe ne tireroit pas plutôt son origine d'une monnoie de Grèce, sur laquelle étoit l'empreinte d'un bœuf. Nous avons vu plus haut que l'éloquence des orateurs étoit très-vénale, & en les payant bien, on étoit sûr de leur faire dire ce que l'on vouloit ; d'où le proverbe grec assez connu, un bœuf a parlé, un bœuf est monté sur sa langue ; allusion à la monnoie qu'ils avoient reçue. Voyez *Celius Rhodiginus*, *liv.* 10, *ch.* 2.

(4) Dans les applaudiſſemens que donnoient les anciens aux ſpectacles où ils aſſiſtoient, les mains, & ſur-tout le pouce, avoient une grande expreſſion. Celui qui favoriſoit un parti, preſſoit le pouce; la marque contraire étoit de le tenir ouvert & renverſé. On applaudiſſoit des deux mains; c'étoit une marque d'admiration de les joindre enſemble, en rapprochant les pouces l'un contre l'autre; ou l'on étendoit les mains en les élevant & les agitant, en ſigne de ſatisfaction. Un gladiateur vaincu, qui demandoit grace au peuple, s'il voyoit le pouce étendu & renverſé, n'avoit rien à eſpérer que la mort.....

Converſo pollice, vulgi
Quemlibet occidunt populariter....

dit Juvenal, en reprochant aux veſtales qui aſſiſtoient aux ſpectacles, de donner elles-mêmes pour plaire au peuple, le ſignal de la mort, au mépris de la douceur & de la ſainteté de leur miniſtere. On tiroit de cet uſage une façon de parler proverbiale fort commune....

Conſentire ſuis ſtudiis, qui crediderit te,
Fautor utroque tuum, laudabit pollice ludum.

« Celui, dit Horace, qui ſera perſuadé que

» vous approuvez ſes goûts, approuvera » les vôtres à ſon tour ». On lit dans le texte grec ſur lequel je fais cette note : « Et » preſſant mes doigts lorſque le théâtre ap- » plaudit ». De-là étoit né le proverbe, *premere pollicem, convertere pollicem*, rapporté par Eraſme (chil. 1, cent. 8, adag. 46.)

(5) Le promontoire de Protée étoit une pointe avancée formée par des rochers saillans dans la mer que Servius appelle l'extrémité de l'Egypte & les colonnes de Protée; ſans doute de quelque monument érigé ſur ces rochers par Protée, très-ancien roi de ce nom, contemporain des héros de la guerre de Troye. L'iſle du Phare étoit éloignée de ſept ſtades ou huit cens quarante pas du continent. Ce n'eſt aujourd'hui qu'une preſqu'iſle à l'extrémité de laquelle fut bâtie par Ptolemée-Philadelphe, ſur un rocher contre lequel les flots de la mer venoient ſe briſer, cette tour ſi magnifique, qu'on la mettoit au rang des merveilles du monde. On dit qu'elle étoit quarrée, & que pour la grandeur, elle pouvoit être comparée aux pyramides. Ses côtés avoient à la baſe cent toiſes ſur chaque face : elle

étoit à plusieurs étages voutés, qui alloient en diminuant, de sorte que le plus élevé n'avoit qu'une plate-forme destinée à allumer pendant la nuit, des feux que l'on découvroit de trente à quarante lieues. Elle avoit quatre cens cinquante pieds de haut. Elle est dégradée presqu'en entier, ce qui en reste forme un petit château quarré, appellé *faraillon*, au-dessus duquel on allume un fanal pour éclairer les vaisseaux.

(6) Athenée nous a conservé les titres & quelques fragmens de cinquante-trois pieces de Ménandre, que je vais citer. Les Adelphes ou les Freres; le Pêcheur; les Poissons; l'Androgyne, ou le Crétois; les Cousins; le Hableur; les Flatteurs; le Dattier; le Demiurgue, ou le Magistrat souverain; les Gemeaux; le Fâcheux; l'Ennemi de soi-même; l'Aggresseur; la Solliciteuse; les Tuteurs; l'Héritiere; l'Ephésien; les Ephésiennes; Thaïs; l'Inspirée; l'Enthousiaste; Thrasyléon, ou le Brave; Carine, ou la Pleureuse; les Carthaginois; le Réseau (coëffure de femme); le Joueur de harpe; le Flûteur; les Collines; les Lemniennes; l'Ennemi des femmes; l'Ivresse;

le Pilote ; le Légiſlateur ; la Colere ; le Courtier d'amour ; le Dépôt ; le Camp ; la Périnthienne ; la Femme vendue ; le Complaiſant, ou l'Homme à tout ; Trophonius ; les Inconſtans ; l'Aiguierre ; Hymnis, ou la Chanteuſe ; le Suppoſé ; l'Apparence ; les Flambeaux ; Phannion, ou la Courtiſanne ; le Spectre ; les Fabriques de cuivre ; le faux Hercule ; Glycere, piece dont parle Heſichius.

(7) Le texte indique ici des ſtatues qui parlent ; c'eſt-à-dire, qui rendent des ſons. Il eſt à préſumer que dans l'Egypte, que l'on s'accorde aſſez à regarder comme le berceau des ſciences & des arts, mais où le peuple ignorant ne ſut jamais qu'admirer ſans connoître, les artiſtes, pour ſe rendre plus recommandables, lui perſuaderent que certaines ſtatues, plus excellentes que les autres, avoient le don de la parole. Je trouve dans Célius-Rhodiginus (*liv. 29, ch. 24*,) que l'on croyoit que les mages fabriquoient des ſtatues parlantes, non qu'elles fuſſent animées, ou que les aſtres ſe fiſſent entendre par leur moyen ; mais certains génies ou démons ſoumis à

l'empire de la conſtellation ſous l'aſpect de laquelle elles avoient été fabriquées, s'y établiſſoient, & répondoient à ceux qui les interrogeoient. Cette fable, digne de la fourberie des prêtres égyptiens, & de la ſtupide ignorance du peuple auquel elle étoit racontée, n'en étoit pas moins capable d'exciter la curioſité des Grecs, celle ſurtout d'une courtiſanne ſuperſtitieuſe.

De toutes ces ſtatues parlantes ou réſonnantes, la plus fameuſe étoit celle de Memnon que l'on voyoit à Thèbes dans la haute Egypte. Le géographe Strabon en a parlé fort ſenſément. Il dit (*liv.17*) que la ſtatue étoit de baſalte noir, & qu'à la premiere heure du jour, lorſqu'elle fut frappée des rayons du ſoleil, elle lui parut rendre quelques ſons; ce qu'il attribue à quelqu'artifice caché, ſoit dans la baſe, ſoit dans le corps de la ſtatue, plutôt qu'à aucune diſpoſition de la pierre dont elle étoit formée. Le géographe aſſure qu'il étoit alors dans la compagnie d'Elius Gallus, de pluſieurs de ſes amis avec une nombreuſe eſcorte de ſoldats, & que dans cette quantité, il pouvoit ſe trouver quelque perſonne intéreſſée à conſerver la réputation du pro-

dige, & à exciter un bruit que l'on donnoit pour un ſon que rendoit la ſtatue. Ce bruit reſſembloit aſſez à celui que fait une corde d'inſtrument lorſqu'elle ſe rompt. Cette ſtatue repréſentoit un jeune homme aſſis, les yeux tournés vers le ſoleil levant pour le fixer, les pieds appuyés à terre, & les deux mains ſur ſon ſiége dans l'attitude d'une perſonne qui veut ſe lever. Ceux qui ont vu quelques ſtatues égyptiennes, ſe feront aiſément une idée de celle de Memnon, qui probablement n'avoit rien de plus agréable, & étoit d'une maniere auſſi roide que toutes celles qui ſont travaillées dans le même goût. Dans ce que l'on en racontoit vulgairement, il y avoit de quoi piquer la curioſité des Grecs, toujours ſi empreſſés à entendre ce qu'on leur racontoit de l'Egypte, qui fut conſtamment pour eux le pays des merveilles.

Le labyrinthe étoit, ſuivant Hérodote, qui en parle comme l'ayant vu, ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus ſingulier en Egypte, & fort au-deſſus des pyramides, quoique celles-ci l'emportaſſent en magnificence ſur tout ce que la Grèce vantoit le plus, même ſur les temples de Diane

à Ephèſe & à Samos. « Il eſt formé par
» douze ſalles immenſes, couvertes, & per-
» cées chacune de ſix portes du côté de
» l'aquilon, & autant du côté du midi,
» toutes enfermées à l'extérieur par le même
» mur. Quinze cens chambres diſpoſées au-
» tour des douze ſalles forment une ſuite
» ſurprenante d'appartemens : tout cela eſt
» double, il y en a autant de caché en
» terre que l'on en voit au-dehors. J'ai par-
» couru tout l'étage ſupérieur, & je ne parle
» que de ce que j'ai vu. Je ne connois les
» ſouterreins que par oui-dire, car les Egyp-
» tiens prépoſés à la garde du labyrinthe
» en refuſoient l'entrée, parce que, diſoient-
» ils, c'étoit la ſépulture des rois qui avoient
» fait ériger ce monument, & la retraite
» des crocodiles ſacrés.

» Mais l'étage ſupérieur eſt d'une magni-
» ficence qui eſt au-deſſus de toute expreſ-
» ſion ; on eſt étonné de paſſer ſans ceſſe
» d'une ſalle dans une chambre, de-là dans
» un cabinet, d'en ſortir par une terraſſe,
» de rentrer de nouveau dans une autre
» diſtribution d'appartemens toute ſem-
» blable & qui paroît la même. Les pla-
» fonds de toutes ces pieces ſont de grandes

» pierres ornées de ſculptures. Les ſalles ſont
» revêtues de marbre blanc poli, & ſou-
» tenues de colonnes de même matiere. A
» l'angle qui termine le labyrinthe, eſt une
» pyramide de quarante pas de large, char-
» gée de grands animaux en bas-reliefs,
» ſous laquelle eſt l'entrée du ſouterrein ».

Telle eſt la deſcription qu'Hérodote, témoin oculaire, donne du labyrinthe d'Egypte (*liv. 2, pag. 166, édit. de Henri Eſtienne, fol. 1592*;) & après ce qu'il en rapporte, qui ne ſe récriera pas avec Varron, ſur la vanité des ſouverains qui aſpiroient à ſe rendre célèbres par des entrepriſes & des dépenſes qui n'avoient aucune utilité? Ils épuiſoient leurs ſujets par des travaux qui auroient dû plutôt immortaliſer les artiſtes qui les dirigeoient, que les monarques par les ordres deſquels ils étoient faits. *Voyez l'Hiſt. Nat. de Pline, liv. 36, ch. 13.* Le deſpotiſme ne refuſa jamais rien à ſes fantaiſies, quelqu'abſurdes qu'elles fuſſent, & il eſt encore le même dans la plupart des régions orientales, où il exiſte des ſouverains qui s'amuſent à faire élever des montagnes dans les plaines qui leur paroiſſent trop unies, parce qu'ils n'en ſavent pas

affez pour forcer leurs malheureux fujets à fe livrer gratuitement à des travaux plus magnifiques ou mieux entendus.

(8) Quand les rois d'Egypte vouloient obtenir quelque chofe des Athéniens, ils leur faifoient des gratifications confidérables, fur-tout en bled. Les Grecs n'étoient pas délicats fur les moyens de les obtenir. On voit par cette conduite que leur ont fouvent reprochée les anciens comiques, que leur vain orgueil n'étoit pas la preuve de leur défintéreffement ou de la nobleffe de leurs fentimens.

(9) Naxos, aujourd'hui *Naxia* ou *Nicfia*, ifle affez grande, bien cultivée & très-fertile, avec ville archiépifcopale du rit grec : elle a au moins quatre-vingts milles de tour ; elle eft l'une des plus peuplées de l'archipel de Grèce. Elle portoit très-anciennement le nom de *Dia*, ou Dyonifia ; elle étoit confacrée à Bacchus. Ulyffe, dans le voyage qu'il fit aux enfers par l'ordre de Circé (*Odiffée*, *liv.* 10,) raconte qu'il vit la belle Ariane, fille de l'implacable Minos, que Théfée enleva autrefois de Crète, & qu'il avoit intention de

mener dans la ſacrée ville d'Athènes ; mais il ne put l'y conduire, car la chaſte Diane l'arrêta dans l'iſle de Dia (Naxos), ſur le témoignage que Bacchus rendit contr'elle. La déeſſe offenſée de ce qu'Ariane avoit profané ſon temple, la retint dans cette iſle où elle mourut. Glycere, par cette alluſion au voyage d'Ariane & de Théſée, ſoutient le caractere d'une courtiſanne inſtruite. Elle ne regarde pas Théſée comme à l'abri des reproches que ſon infidélité méritoit, ſous prétexte qu'il obéiſſoit à Diane, & cédoit à la puiſſance de Bacchus. Il y a toute apparence que, s'il y a quelque réalité dans cette aventure, un des principaux habitans de Naxos enivra Théſée, enleva Ariane dont la beauté lui avoit plû, & parvint à perſuader à l'athénien que ſa maitreſſe avoit diſparu par un effet de la vengeance de Diane, dans le temple de laquelle ces deux amans, preſſés par leurs deſirs, s'étoient peut-être permis des libertés qui auroient été tolérées dans un temple de Vénus, mais qui devenoient indécentes & même criminelles dans celui de la chaſte Diane.

(10) *Les frélons de l'Attique.* Dans les

Guêpes d'Ariſtophane, les perſonnages du chœur, qui d'ordinaire repréſentent le peuple, paroiſſent ſous la figure de guêpes ou de frêlons. Le poëte rend raiſon de ce déguiſement ſingulier, en diſant que les Athéniens, une fois irrités, ſont de tous les hommes les plus acharnés au combat. Ce qu'ils prouverent à Marathon, lorſque les Perſes s'aviſerent de vouloir détruire leur ville ou guêpier, & ſur leſquels ils remporterent cette victoire admirable qui anéantit la puiſſance formidable de Xerxès; événement d'où le poëte avoit tiré le refrein de ſes chœurs. Les Barbares eux-mêmes crient par-tout que rien n'eſt plus courageux qu'un frêlon de l'Attique. Il dit enſuite: « Conſidérez-nous bien, & vous nous » trouverez en tout, dans nos mœurs & » dans notre maniere de vivre, ſemblables » aux guêpes. D'abord il n'y a point d'animal irrité qui ſoit plus colere & plus incommode que nous; quant au reſte, nous » nous conduiſons aſſez comme les guêpes ». Le comique attaquoit ouvertement l'avidité des Athéniens pour acquérir ſans peine. Je remarquerai encore qu'Alciphron faiſant peindre ainſi les mœurs des Athéniens par

la courtisanne, semble nous indiquer qu'il vécut dans un tems peu éloigné de celui dont il parle, & que dès-lors il est plus ancien que Lucien, qui a tiré de ces lettres le sujet de quantité de ses dialogues.

(11) *Théophraste.* Alciphron, en citant ici ce philosophe, se trouve d'accord avec Diogène-Laerce, qui dans la vie de Théophraste, dit que ce fut un homme très-prudent, qui avoit élevé Ménandre le comique. Ce qu'il rapporte sur l'autorité de Pamphila, dans le 30e livre de ses commentaires.

(12) *Nous sommes de la race du dieu*, &c. les Athéniens regardoient Apollon comme le chef de la famille dont ils descendoient, parce qu'ils rapportoient leur origine à Ion, fils d'Apollon & de Créuse, du nom duquel ils avoient été d'abord appellés Ioniens. Platon, au livre 4 de la République, dit que lorsqu'il est question de loix qui regardent le culte des dieux & les cérémonies sacrées, il faut consulter Apollon à Delphes, parce que ces connoissances sont au-dessus de la portée des hommes. « Nous ne savons rien, » dit-il, sur des objets aussi relevés, & lors-

» qu'il conviendra d'établir la police gé-
» nérale de la cité, si nous sommes sages,
» nous n'écouterons & nous ne consulterons
» que le dieu dont nous descendons; placé
» au milieu de la terre & sur son centre,
» les réponses qu'il donne, sont celles d'un
» pere à ses enfans ». Diodore de Sicile, liv. 16, dit de même que les Athéniens se glorifioient d'avoir Apollon pour le premier de leurs ancêtres.

(13) La façon de deviner de cette phrygienne étoit la rabdomancie, divination qui se faisoit par le moyen des baguettes, & que le prophete Osée, chap. 4, vers. 12, reproche aux Hébreux en ces termes: « Mon
» peuple a interrogé du bois, & son bâton
» lui a prédit l'avenir ». Ce que S. Jérôme dans son commentaire sur ce prophete, dit être la rabdomancie. Cette espece de prétention à la connoissance de l'avenir, remonte comme on le voit à la plus haute antiquité. Hérodote, liv. 4, en parle expressément. Les Scythes ont, dit-il, une quantité de devins qui exercent leur art avec des baguettes de saule; ils en apportent de grands fagots qu'ils posent à terre, qu'ils

délient ; les rangeant toutes séparément les unes des autres, ils exercent la divination ; ils recommencent ensuite en les remettant en paquet. Ils tiennent de leurs ancêtres cette maniere de deviner. Peut-être est-ce à cette espece de divination que la courtisanne fait allusion. Les Perses, dans leurs sacrifices, employoient des petits faisceaux de branches de bruyeres ; pendant que les victimes cuisoient sur des fagots faits de branches de mirte & de laurier, ils donnoient les réponses que leur indiquoit le mouvement des bruieres qu'ils tenoient à la main. Tous les peuples du monde ont eu leur maniere de deviner, dont la plupart se sont conservées dans les Indes orientales où elles sont encore en usage. Quant aux purifications & aux préparations dont usoient toutes les devineresses, elles varioient suivant l'importance des objets sur lesquels on les consultoit. On voit que les gâteaux ronds & plats faits à la lune, & qui avoient sa figure, étoient d'un usage commun. C'étoit à la lune & à la nuit que les devins & les magiciens s'adressoient, comme aux témoins fideles de leurs mysteres. « O nuit, dit Médée, *Métam. VII*,

» fidele témoin de nos mysteres, & vous, » Diane, qui connoissez & favorisez nos » desseins ». Dans toutes les conjurations ou enchantemens, on brûloit de l'encens mâle: « Brûlez de la verveine & de l'en» cens mâle, je veux essayer si par une » cérémonie magique je regagnerai le cœur » de mon amant; il ne me manque plus » que de recourir aux enchantemens ». (*Virg. Eclog.* 8.) Quant aux *pastilles oblongues de styrax*, on sait que le styrax ou storax, est une gomme odoriférante dont, suivant Strabon (*liv.* 12,) les superstitieux faisoient un fréquent usage dans leurs invocations ou sacrifices. Cette espece de résine se tire, à ce que l'on dit, de l'arbre appellé styrax ou *rosa mallos*, qui ressemble au coignassier, avec des feuilles plus petites & cotonneuses: on en enleve l'écorce tous les ans, on la fait bouillir dans l'eau de la mer pour en tirer la résine dont il est question, & qui est encore fort estimée chez les Orientaux.

(14) *La comédie dans laquelle tu me fais jouer le principal rôle.* Cette comédie portoit le nom même de Glycere. Quelques

anciens grammairiens, entr'autres Priſcien, qui vivoit au ſixiéme ſiecle, en ont parlé; celui-ci rapporte un trait de cette comédie, où Ménandre dit à Glycere : « Qu'avez-» vous à pleurer, ma chere, j'en jure par » Jupiter-Olympien & Minerve que j'ai ſi » ſouvent pris à témoin de mes ſermens ».

LETTRE VI.

BACCHIS (1) *à HYPÉRIDE* (2).

TOUTES les courtiſannes de cette ville en général, & chacune d'elles en particulier, doivent vous rendre autant d'actions de graces que Phryné (3). L'accuſation intentée contr'elle par Euthias (4), le plus méchant des hommes, ſembloit n'intéreſſer qu'elle directement; mais le péril nous devenoit commun à toutes. Car ſi pour n'avoir pas obtenu de nos amans l'argent que nous leur demandons, ou ſi pour avoir accordé nos faveurs à ceux qui les payent généreuſement, nous devenions coupables

coupables d'impiété envers les dieux ; il faudroit renoncer à tous les avantages de notre état ; ne plus faire commerce de nos charmes ; nous abſtenir même de voir ceux avec leſquels nous vivons d'habitude (5).

Mais, graces aux dieux, nos gains ſont légitimés ; Euthias eſt reconnu pour le plus injuſte des amans. La droiture & l'équité d'Hypéride ſe ſont montrées dans tout leur éclat ; nos droits nous ſont conſervés. Que les dieux récompenſent de leurs dons les plus précieux, votre humanité bienfaiſante. Vous avez ſauvé, reſpectable Hypéride, une tendre amie, & vous avez acquis les droits les plus ſacrés ſur la reconnoiſſance de nous toutes.

Si même vous jugiez à propos d'écrire & de rendre publique la harangue que vous avez prononcée pour Phryné, nous nous engagerions, nous toutes courtiſannes, à vous ériger une ſtatue d'or dans l'endroit de la Grèce qui vous conviendroit le mieux (6).

NOTES.

(1) J'AI déjà dit quelque chofe de la courtifanne Bacchis née à Samos, dans la note quatriéme fur la lettre troifiéme. Les lettres fuivantes, jufqu'à la dixiéme inclufivement, donneront l'idée la plus avantageufe de la bonté de fon caractere & de l'honnêteté de fa conduite, même dans l'état de courtifanne. L'anecdote fuivante, que j'ai prife dans Athenée (*liv. 13*) lui eft trop avantageufe pour que je ne la rapporte pas ici. Plangon de Milet étoit une courtifanne fameufe qui paffoit pour très-belle, & dont un jeune colophonien devint éperduement amoureux, lorfqu'il étoit encore attaché à Bacchis. Plangon fachant que Bacchis joignoit à la figure la plus charmante un efprit très-aimable & un caractere excellent, craignit que fon nouvel amant ne retournât à fon ancienne inclination, après qu'il fe feroit fatisfait avec elle. Ainfi, avant que de lui rien accorder, elle exigea qu'il lui apporteroit le collier de Bacchis, que l'on difoit être du plus grand prix. Le jeune colophonien dont la paffion étoit excitée

par la résistance qu'il trouvoit, raconta à Bacchis ce que Plangon exigeoit de lui, l'assurant que dans l'ardeur qui le consumoit, il périroit misérablement, si elle ne lui accordoit sa demande. Bacchis touchée de son état qu'elle jugeoit tel qu'il le lui représentoit, lui donna son collier, qu'il porta à Plangon, qui le mit au comble de ses vœux. Celle-ci voyant que Bacchis ne faisoit aucune démarche pour ramener son ancien amant, fut tellement sensible à ce bon procédé, qu'elle lui renvoya son collier. La générosité mutuelle de ces deux courtisannes devint la source de l'amitié sincere qu'elles contracterent ensemble; elles avoient les mêmes amans, les conservoient sans jalousie, & vivoient dans une intelligence qui étonna les Ioniens, peu accoutumés à voir deux courtisannes célebres, de mœurs aussi douces, & aussi honnêtes l'une à l'égard de l'autre. Ils donnerent le nom de Pasiphile à Plangon. Le mordant Archiloque la compare dans ses vers aux figuiers qui croissent sur les roches & dans les lieux escarpés, dont les fruits ne servent qu'à nourrir les corneilles & les oiseaux de passage; de même, dit-il, les faveurs de Pasiphile ne

ſont que pour les étrangers, qui ſeuls ſont bien reçus chez elle.

(2) *Hypéride.* Plutarque, dans la vie de cet orateur athénien, nous apprend qu'il aimoit beaucoup les femmes. Il mit hors de ſa maiſon ſon fils Glaucippe, pour vivre plus librement avec la courtiſanne Myrrhine, la plus ſomptueuſe de toutes celles qui exiſtoient alors; il la tenoit chez lui à la ville. Il en entretenoit une autre au Pyrée, connue ſous le nom d'Ariſtagora; & une troiſiéme appellée Phila ou Philté, eſclave née à Thèbes, qu'il acheta fort cher à raiſon de ſa beauté. Il lui accorda la liberté, & lui confia le ſoin de la maiſon & des biens qu'il poſſédoit à Eleuſis, petite ville de l'Attique.

Dans la harangue qu'il prononça pour Phryné, au tribunal connu ſous le nom d'Héliéa, où ſe jugeoient les cauſes capitales, il convint qu'il avoit aimé cette femme, & qu'il lui étoit encore attaché, quoiqu'il entretînt Myrrhine. Phryné avoit été accuſée du crime d'impiété par l'orateur Euthias, ſur lequel l'éloquence ou plutôt l'adreſſe d'Hypéride l'emporta. Prévoyant, à la conte-

nance des juges, qu'il alloit perdre sa cause, il fit avancer sa cliente, lui arracha sa robe, & mit tous ses charmes à découvert. Il fit valoir dans ce moment avec tant d'éloquence & de chaleur les droits & les prérogatives de la beauté, que l'aréopage ébloui de tant d'attraits qui lui avoient été voilés jusqu'alors, ne regardant plus Phryné que comme une prêtresse de la déesse Vénus, dont il devoit respecter la vie, se fit une religion de l'absoudre du crime dont elle étoit accusée. Après ce jugement rendu, il fut statué par un plébiscite, que les orateurs chargés de la défense des accusés, ne pourroient plus les faire paroître devant leurs juges pour les exciter à la commisération, sur-tout lorsqu'ils seroient au moment de prononcer une sentence. Voyez *Athénée*, *liv. 13*.

(3) Phryné, courtisanne, étoit née à Thespie, ville de la Béotie. Sa beauté éclatoit sur-tout dans les parties du corps que l'on ne voit pas à découvert; aussi avoit-elle grand soin de les tenir voilées, ne portant que des robes serrées, & ne se montrant jamais aux bains publics. Mais dans les

grands mysteres qui se célébroient à Eleusis, & aux fêtes solemnelles de Neptune, elle quittoit ses habits, & sans autre voile que ses beaux cheveux flottans, elle entroit nue dans la mer, pour rendre hommage au dieu des eaux & à Vénus. Phryné étoit alors si ravissante, qu'Apelle la prit pour le modele de sa Vénus Anadiomène (*sortant des flots.*) Le statuaire Praxitèle forma, d'après l'idée qu'il prit sur elle de la beauté, sa Vénus Cnidienne. Il fit ensuite une statue de l'Amour, qui fut placée au théâtre de Bacchus; il la dédia à Phryné par l'inscription suivante, gravée sur la base : « Praxitèle a » rendu sensible l'amour dont il est embrâsé: » il en a trouvé le modele dans son cœur, » & l'amour l'a récompensé en lui accor- » dant Phryné. Lorsque ce dieu porte ses » feux dans les cœurs, il ne lance pas ses » traits au hasard, il vise droit & frappe » toujours au but ». On peut juger par ces anecdotes de l'éclat de la beauté de Phryné, & de son pouvoir sur un peuple aussi sensible que l'étoient les Grecs.

(4) *Euthias* est peu connu, il étoit sûrement contemporain d'Hypéride, & Hypé-

ride l'étoit de Démosthène, ainsi qu'on peut l'apprendre dans les vies des dix orateurs grecs, écrites par Plutarque. On jugera de son caractere par l'action qu'il intenta contre Phryné, & de la force de son éloquence par le moyen qu'Hypéride mit en usage pour sauver sa cliente de la rigueur des loix. Euthias en fut tellement indigné, qu'il ne voulut plaider aucune cause. Il en sera encore parlé dans la lettre suivante.

(5) Toute accusation capitale faisoit trembler le corps des courtisannes. Quoiqu'elles fussent fort recherchées à Athènes, le sévere aréopage les tenoit dans la plus grande subordination : il avoit l'œil à ce que les dissipations qu'elles occasionnoient ne devinssent préjudiciables au bon ordre de la société, en excitant les jeunes gens ou les esclaves à des vols. La courtisanne Théoris, qui exerçoit les fonctions de prêtresse aux mysteres de Vénus & de Neptune, fut condamnée à mort sur la délation de Démosthène, parce qu'elle conseilloit aux esclaves de tromper leurs maîtres, & qu'il fut prouvé qu'elle leur en procuroit les moyens. Elles étoient traitées avec la

plus grande rigueur, lorſqu'elles étoient accuſées de porter les fils de famille à la diſſipation totale de leur fortune, ou de les détourner des ſoins qu'ils devoient prendre pour ſe mettre en état de ſervir la république. Si l'accuſation étoit prouvée, elles étoient condamnées à la mort comme coupables d'impiété. Mais très-ſouvent le crédit de leurs amans les mettoit à l'abri de la rigueur des loix.

(6) L'art de la ſculpture fut employé de très-bonne heure dans la Grèce pour faire paſſer à la poſtérité le ſouvenir de ceux qui ſe diſtinguoient par quelqu'eſpece de mérite que ce fût, même par celui de la figure. Un peuple ſenſible qui ne connoiſſoit point de beauté ſupérieure à celle de la nature, étoit vivement affecté par tout ce qu'elle lui préſentoit de plus parfait : il l'eſtimoit comme le don le plus cher de la bonté des dieux. Il ſemble que les premieres ſtatues furent érigées aux vainqueurs dans les jeux publics : les héros en eurent enſuite, ainſi que ceux qui avoient rendu des ſervices ſignalés à la patrie : on en accorda aux dieux, à leurs prêtres & prêtreſſes. Il étoit donc de

l'uſage ordinaire, & même en quelque ſorte du devoir des courtiſannes de propoſer à Hypéride une ſtatue d'or, qui ſeroit un témoignage perpétuel de leur reconnoiſſance. Elles ſe ménageoient par-là des défenſeurs, lorſqu'elles ſeroient attaquées par des hommes auſſi vindicatifs qu'Euthias. Car quelle que fût leur complaiſance, ſouvent elles ne pouvoient s'empêcher de faire des mécontens, ſur-tout parmi ceux qui aſpiroient à une jouiſſance excluſive, & qui par-là dérogeoient aux libertés de la république où ils vivoient. Mais l'uſage d'élever des ſtatues aux courtiſannes, annonçoit le plus grand mépris pour les mœurs publiques, & leur corruption. Plutarque dit qu'on voyoit la ſtatue de Phryné au temple de Cupido à Athènes & dans la ville de Delphes. On prétend qu'elle lui fut érigée par le philoſophe Cratès, comme un trophée de la luxure des Grecs de ſon tems. Une nation voiſine. n'a-t-elle pas trop prodigué les honneurs publics en les accordant indifféremment à tous les talens de quelque genre qu'ils fuſſent?

LETTRE VII.

BACCHIS (1) *à PHRYNÉ* (2).

J'AI été moins vivement affectée, ma chere amie, du danger où tu viens d'être exposée, que je ne le suis de la satisfaction que je ressens, en sachant que tu es débarrassée du plus abominable de tous les amans, & que tu as passé dans les bras de l'excellent Hypéride.

Le jugement qu'il a obtenu en ta faveur devient la source de ta félicité; comme l'accusation intentée contre toi, t'a rendue celèbre non-seulement à Athènes, mais dans toute la Grèce.

Le perfide Euthias ne sera-t-il pas assez puni d'être exclus de ta société? Son impertinente fatuité a excité mal-à-propos sa colere, & lui a fait excéder les bornes de la jalousie & de l'amour le plus outré (3). Sois persuadée qu'au moment où je t'écris,

il eſt bien plus vivement amoureux de toi qu'Hypéride. Celui-ci, à raiſon du ſervice important qu'il t'a rendu, en t'accordant ſa protection & les ſecours de ſon éloquence dans la circonſtance la plus critique, ſemble exiger de toi les plus grands égards, & te favoriſer en t'accordant ſes careſſes ; tandis que la paſſion de l'autre ne peut qu'être irritée au dernier point par le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe odieuſe.

Attens-toi donc à de nouvelles inſtances de ſa part, aux ſollicitations les plus empreſſées ; il t'offrira de l'or à profuſion.

Mais, ma très-chere, garde-toi de manquer à ce que tu dois à la ſûreté de toutes les courtiſannes. Si tu te laiſſois aller aux prieres, aux empreſſemens, aux richeſſes d'Euthias, ne donnerois-tu pas lieu à Hypéride de ſe repentir du zèle admirable qu'il a mis à te conſerver la liberté & la vie ? Ne paſſeroit-il pas pour avoir rendu un mauvais ſervice à la ſociété, en t'arrachant au ſupplice ?

Ne te laiſſe pas éblouir par les propos de quelques flatteurs qui te diront que tu ne dois ton ſalut qu'à ta beauté; que ſi l'orateur n'eût pas déchiré ta robe, n'eût pas découvert aux yeux des juges les charmes cachés dont ils furent éblouis, tout l'étalage de ſon éloquence eût été en pure perte (4). C'eſt à lui, à la vivacité de ſa paſſion, à ſon zèle éclairé pour ta défenſe, que tu dois ce mouvement fait ſi à propos pour déſarmer la ſévérité de l'aréopage, & en obtenir ta ſentence d'abſolution.

NOTES.

(1) JE n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit plus haut du caractere de Bacchis; cette lettre en eſt un développement favorable. Les conſeils qu'elle donne à Phryné pouvoient convenir également aux autres courtiſannes. En les ſuivant, elles aſſuroient leur tranquillité, & ſe mettoient à couvert des accuſations dont on les chargeoit de tems en tems, & qui leur étoient funeſtes.

Ses craintes sur la constance de Phryné, sont relatives à l'inclination dominante & à l'avidité des femmes de son état, qui s'exposoient aux plus grands dangers pour satisfaire leur goût pour la dépense, & dont la reconnoissance pour les bienfaits ne fut jamais la vertu.

(2) Le vrai nom de Phryné étoit Mnésarète; elle fut surnommée Phryné, parce qu'elle étoit jaunâtre comme une grenouille de buisson, que l'on appelle *phrya*. Ainsi, dit Plutarque, les surnoms ont étouffé & fait disparoître beaucoup de noms (*Traité des oracles de la Pithie.*) Nous avons peine à concilier l'idée d'une beauté si parfaite avec celle d'un teint qui nous paroîtroit si désagréable. Ce que je vais ajouter sur Phryné servira à faire connoître l'esprit de cette courtisanne, & ses prétentions, ainsi que de celles qui tenoient un rang distingué dans cette profession.

Praxitèle étoit fort amoureux de Phryné, ainsi que je l'ai déja dit; elle lui demandoit le plus bel ouvrage qui fût sorti de ses mains, qu'il ne lui refusoit pas. Mais comme il ne vouloit pas lui dire quel étoit

celui qu'il eſtimoit le plus, elle vint à bout de le connoître par une ruſe dont elle s'aviſa. Un jour que Praxitèle étoit chez elle, un eſclave à qui elle avoit donné le mot, vint courant de toute ſa force, avertir Praxitèle que le feu avoit pris à ſon attelier, & que la plupart de ſes ouvrages étoient déja brûlés : le premier cri du ſtatuaire fut: Je ſuis perdu ſi mon ſatyre & mon cupidon ſont brûlés. Phryné le raſſura, & lui dit qu'aucun de ſes ouvrages n'étoit brûlé; qu'elle avoit ſeulement voulu ſavoir quelle étoit celle de ſes ſtatues qu'il eſtimoit le plus; & ſur le témoignage de Praxitèle, elle fit choix du cupidon. Elle en fit préſent à la ville de Theſpis, où elle étoit née. Caligula en fit enlever cette ſtatue, pour être tranſportée à Rome; Claude la rendit aux Theſpiens : Néron s'en empara de nouveau, & la fit amener à Rome où elle fut conſumée par le feu. (Voyez *Pauſanias, liv.* 1, *ch.* 20, & *liv.* 9, *ch.* 27.) Les amis & les compatriotes de Phryné firent placer ſa ſtatue dans le temple de Diane à Ephèſe, ſur une colonne de marbre penthélien que Praxitèle donna. On la voyoit entre celle d'Archidame, roi des Lacédémoniens, &

celle de Philippe, fils d'Amintas, roi de Macédoine, avec cette inſcription : *A Phryné, illuſtre Theſpienne.*

Phryné vécut long-tems, amaſſa de ſi grandes richeſſes, qu'elle offrit de faire relever les murs de Thèbes à ſes dépens, pourvu qu'on lui permît de faire poſer une inſcription qui apprît à la poſtérité qu'Alexandre avoit détruit ces murs, & que la courtiſanne Phryné les avoit fait relever. Le grave M. Rolin (tome XI) qui avoit évité de prendre une idée juſte du crédit de certaines courtiſannes grecques, regarde cette propoſition comme un trait de la plus grande effronterie.

Elle eut des amans juſqu'à la fin de ſes jours, & diſoit aſſez plaiſamment qu'elle vendoit encore cher la lie de ſon vin. Elle trouva l'une des premieres l'art de cacher ſes rides ſous les pommades dont elle ſe couvroit les joues; ce qui lui fut reproché par Ariſtophane dans la comédie des Harangueurs. Phryné, dit-il, a fait de ſes joues la boutique d'un apothicaire; ce qui chez les Grecs paſſa en proverbe.

Il y eut une autre courtiſanne du nom de Phryné, qui fut ſurnommée le Crible;

tant elle étoit habile & prompte à dépouiller tous les amans qui avoient affaire à elle. C'eſt ce que rapporte Hérodique (*cité par Athenée, liv. 13*) au livre ſixieme de ceux qui avoient été raillés publiquement par les poëtes comiques.

(3) Euthias, outré de la victoire qu'Hypéride avoit remportée ſur lui dans la défenſe de Phryné, piqua Myrrhine de jalouſie, la détermina à quitter ſon rival, & à venir s'établir chez lui. Les couleurs ſous leſquelles Bacchis le repréſente reſſemblent aſſez au caractere que Plaute donne à un fat dans la comédie du Capitaine glorieux, qui vouloit qu'une femme amoureuſe de lui, à ce qu'il prétendoit, le priât de lui accorder ſes faveurs. Il dit à l'intriguante qui lui parle : « Tes prieres me touchent ; peut-être » prendrai-je quelque goût pour elle : tu ne » ſais pas, ſans doute, quel honneur je lui » fais en me rendant à ſes empreſſemens ».

(4) Quintilien (*liv. 2, de inſt. cap. 15*) penſoit comme le public d'Athènes : « Quel» qu'admirable que fût l'éloquence d'Hy» péride, quelque forte & touchante que » fût ſon action, ce n'eſt pas à ces moyens

» que Phryné dut son salut, mais à la beauté » rare de son sein, que l'orateur fit paroître » en ouvrant sa robe ». Eschile, avant Hypéride, avoit mis sur la scène cette espece de coup de théâtre (*dans les Coéphores, act. 4, scène 5.*) Lorsque Clytemnestre est au moment de recevoir le coup de la mort de son fils Oreste, elle se découvre la gorge en lui disant: « O mon fils, calme ta fu- » reur! respecte le sein de ta mere, ce sein » qui t'a si souvent allaité ». Euripide, dans sa tragédie d'Oreste, lorsque ce héros infortuné est agité par les furies, lui fait dire: « Malheureux, quelle étoit ta rage, lorsque » ta mere te montrant son sein à décou- » vert, n'a pu arrêter ta main furieuse! tu » le voyois, ce sein qui t'a nourri, lorsque » tes mains parricides y plongeoient un fer » meurtrier ». Ménélas, quelque sujet qu'il eût de se plaindre d'Hélene, fut moins cruel; il ne résista pas aux charmes de sa belle gorge qu'elle présenta découverte à son épée dont il vouloit la percer; le fer lui tomba des mains, & ses projets de vengeance resterent sans exécution (*Aristophanes in Lysistrata.*)

LETTRE VIII.

BACCHIS à MYRRHINE.

NE puisses-tu jamais rencontrer d'amant plus digne de toi ! que Vénus exauce mes vœux.

Que cet Euthias, actuellement l'objet de tes complaisances, passe avec toi sa vie (1). O malheureuse femme, où te porte ta folie ! quelle confiance aveugle t'inspire ta beauté ! tu ne crains donc pas qu'il t'abandonne pour retourner à Phryné ?

Sans doute que tu as voulu piquer la jalousie d'Hypéride, parce qu'il avoit moins d'empressement pour toi ? Tu l'as quitté. Mais tu ne peux disconvenir qu'il n'en soit bien dédommagé : il a une amie digne de lui & de sa belle ame, & toi un amant tel qu'il te le falloit.

Essaye d'exiger quelque chose de lui, & tu verras si tu n'es pas accusée d'avoir

incendié la flotte, ou violé les loix fondamentales de l'état (2).

Je ne t'en dis pas davantage ; mais sois persuadée que tu t'es rendue l'objet de l'aversion la plus forte de nous toutes dévouées au service de Vénus-bienfaisante.

NOTES.

(1) ON a vu dans les notes sur les deux lettres précédentes que Myrrhine étoit entretenue par Hypéride, lorsqu'il entreprit la défense de Phryné contre Euthias, & qu'il la négligea pour s'attacher à Phryné dont il avoit fait la conquête. Cette lettre est une nouvelle preuve des sentimens de Bacchis ; & son amant, ainsi qu'on le verra dans la lettre dixieme, avoit raison de dire qu'elle étoit vraiment digne d'être l'exemple & le conseil des courtisannes de son tems, comme elle en étoit la plus honnête.

(2) Euthias est représenté par Bacchis, comme un calomniateur infâme, un vrai sycophante, tels que les poëtes les peignoient au théâtre. Aristophane, dans les Acharniennes, fait paroître un campagnard

thébain, qui parmi d'autres marchandises a des lampes à vendre. Aussi-tôt vient un sycophante qui menace de le déférer au magistrat : « Et sur quel prétexte accu-
» ser ce bonhomme ? — Quoi donc, cette
» lampe ne peut-elle pas servir à mettre le
» feu à la flotte » ? Lucien met les mêmes menaces dans la bouche de l'adulateur Déméas, lorsque pour récompense des louanges ridicules & hors de propos qu'il donne à Timon, celui-ci le régale de quelques coups de bâton : « Au secours, amis, s'écrie Déméas, » souffrirez-vous que ce tyran
» frappe un citoyen, lui qui ne jouit pas
» de ce privilége ? mais bientôt il portera
» la peine due à ses attentats. N'a-t-il pas
» mis le feu à la citadelle pour piller le
» trésor public ? c'est par ce moyen qu'il
» s'est enrichi tout d'un coup. — Mais on
» n'a pas brûlé la citadelle, on n'a pas volé
» le trésor ! — Qu'importe, si tu n'es riche
» que de tes larcins.... ». La dispute se termine par de nouveaux coups de bâton.



LETTRE IX. (1)

Mégare à Bacchis.

Il n'y a que toi, ma chere, qui sois assez passionnée pour aimer ton amant au point de ne pouvoir pas t'en séparer un moment. Quel ridicule tu te donnes! j'en atteste Vénus! Quoi, invitée depuis si long-tems par Glycere (car elle t'avoit retenue dès les fêtes de Bacchus,) & tu ne parois pas.

Ton amour t'a peut-être dégoûtée de la société de tes amies : je ne veux pas le croire. Serois-tu assez chaste pour n'aimer qu'un seul homme? Ambitionnerois-tu la réputation que te donneroient des mœurs si rares? tandis que nous ne passerions que pour des courtisannes livrées à tout venant. Philon eut aussi son bâton de figuier (2). J'en jure par la grande déesse, ta conduite avec nous me choque.

Nous étions toutes rassemblées, Thessala, Myrrhine, Chrysium, & même Philumène. Quoique nouvellement mariée, ayant à redouter la jalousie de son mari, elle avoit trouvé le secret d'y venir, en plongeant son cher époux dans le sommeil le plus profond, tandis que tu gardois à vue ton Adonis. Tu craignois, sans doute, que si sa Vénus l'abandonnoit un moment, Proserpine ne le lui enlevât (3).

Quel souper délicieux nous avons fait! Car pourquoi ne te donnerois-je pas des regrets? Les graces y avoient prodigué tous leurs charmes; les chansons, les plaisanteries, les parfums, les couronnes de fleurs, toutes les friandises les plus recherchées: enfin nous avons bu les vins les plus exquis jusqu'au chant du coq. La table étoit sous des berceaux de laurier (4): rien ne nous auroit manqué si tu eusses été de la partie. Souvent nos soupers ont fait bruit, & je doute que jamais nous en ayons fait un aussi gai & aussi agréable.

Rien ne nous a autant amuſées que la diſpute qui s'eſt élevée entre Thriallis & Myrrhine, ſur leur beauté (5). . . . . . .

. . . .

C'eſt dans ces plaiſirs que nous avons paſſé la nuit entiere. Nos amans actuels n'en ont pas été mieux traités. Tous nos vœux réunis ſe portent à en trouver d'autres : car Vénus aime le changement & la nouveauté. Enfin nous nous ſommes retirées après avoir bu largement.

Ayant formé, en revenant, des projets tels qu'on peut les concevoir dans l'état d'ivreſſe, nous avons été faire une nouvelle débauche chez d'Eximaque, qui demeure au carrefour doré, ſur le chemin de l'Agnon, à côté du logis de Menephron (6).

Thaïs l'aime à la folie; elle a bien raiſon, car le jeune homme vient d'entrer en poſſeſſion de l'opulente ſucceſſion de ſon pere. Nous te pardonnons pour cette fois ta négligence & tes dédains; mais à la prochaine fête des aloennes, nous nous

rassemblerons au colyte chez l'amant de Thessala, pour y manger ensemble. Fais en sorte d'y venir avec Cétius, Corallius & l'Adonis que tu gardes avec tant de soin. Nous comptons nous réjouir & boire avec nos amans.

NOTES.

(1) CETTE lettre donne une idée des combats de la beauté, dont j'ai rapporté l'institution dans le discours sur les courtisannes, qui se trouve à la tête de ces lettres. Celle-ci me paroît très-curieuse; elle laisse la question indécise sur le tems auquel Alciphron a vécu. Un sujet aussi agréable, s'il eut été connu de Lucien, ne lui eût pas échappé; il en eût tiré la matiere d'un dialogue aussi agréable qu'intéressant. On ne peut pas dire qu'il eût trouvé le sujet trop voluptueux pour oser le traiter; la plupart de ses dialogues, sur-tout ceux où il fait parler les courtisannes, sont beaucoup plus libres. Mais quelle licence effrénée! quels raffinemens sur la volupté dans les courtisannes grecques! Quel empire elles

devoient

devoient exercer sur les jeunes débauchés qui s'attachoient à elles ! combien elles en ont dû ruiner par les dépenses folles où elles les engageoient !

(2) *Philon eut aussi son bâton de figuier*; proverbe peu connu, & qui ne se trouve pas ailleurs. Suidas, au mot ἐγένετο, cite comme proverbe, *Mandronus eut aussi une barque de figuier*. On l'appliquoit à ceux qui s'énorgueillissoient du bonheur & des richesses dont ils étoient comblés, sans mérite de leur part. Erasme (*chil. 4, cent. 5, prov. 49*) rapporte le même proverbe que Suidas, & dit qu'il doit son origine aux aventures d'un certain Mandronus, qui de batelier devint général d'armée, quoiqu'il en fût absolument indigne. Le bâton de figuier est cité ici comme quelque chose dont on ne doit faire aucun cas. Quand les Grecs vouloient designer quelque chose de foible & de méprisable, ils disoient que c'étoit du figuier. On voit par-là que la courtisanne Mégare n'estimoit pas beaucoup la conduite honnête de Bacchis.

(3) *Tu gardois à vue ton Adonis*. Cette comparaison étoit familiere aux courtisan-

nes, lorſqu'elles reprochoient à quelques-unes d'entr'elles d'aimer trop conſtamment un ſeul amant. Voyez le ſeptieme Dialogue des courtiſannes de Lucien, où Muſarium, pour être trop attachée à Chérea, qui fourniſſoit peu à ſon entretien, ſouffre les reproches les plus vifs de la part de ſa mere, de ce qu'elle ne lui préféroit pas des galans plus généreux & plus riches qui ſe préſentoient tous les jours.

(4) Dans quelques jardins il y avoit des berceaux de verdure élevés exprès pour tenir lieu de ſalles à manger, avec des tables & des lits ou ſiéges de gazon deſtinés à cet uſage. (*Lucien, dans le Dialogue des Amours.*) C'étoit ſur-tout dans le voiſinage des temples de Vénus, que l'on avoit planté ces boſquets deſtinés à célébrer les myſteres de la volupté la plus recherchée. Ces boſquets étoient de laurier & de myrte, entremêlés de jaſmin. Il eſt probable que dès-lors ils étoient diſpoſés & taillés avec l'élégance que l'on ſait encore leur donner dans les climats heureux où ces beaux arbres croiſſent par-tout dans la campagne. Les orangers n'étoient pas connus en Europe dans le tems où ces lettres

ont été écrites ; ainsi on n'a pu les faire entrer dans ces sortes de décorations dont ils sont aujourd'hui l'ornement, sur-tout en Italie, où l'on en voit des berceaux de la plus grande beauté.

(5) Que cette dispute entre les deux courtisannes soit réelle ou seulement imaginée par le rhéteur, l'idée en remonte à la plus haute antiquité, au tems où la simplicité primitive des mœurs étoit encore entiere. On lit dans Athenée (*liv. 12*) que deux sœurs, de la figure la plus intéressante, disputoient entr'elles sur leur beauté, & que prétendant toutes les deux ne se rien céder sur leurs charmes, elles résolurent de s'en rapporter au jugement du premier qui passeroit. Ce fut un jeune homme de Syracuse, fils d'un pere fort riche & déja âgé. Elles lui découvrirent l'objet de la dispute ; il décida en faveur de l'aînée, & en devint fort amoureux. Etant de retour à la ville, il tomba malade, & raconta son aventure à son frere, qui ayant fait connoissance avec les deux belles villageoises, se prit de passion pour la cadette. En vain le pere de ces jeunes hommes voulut les engager à faire des ma-

riages plus sortables, il ne put l'emporter sur l'amour dont ils étoient épris ; de sorte que pour les satisfaire, il alla lui-même demander en mariage les filles pour ses fils; elles lui furent accordées sans difficulté, & les citoyens de Syracuse leur donnerent à toutes deux le surnom de Callipyge. Ce fut en reconnoissance de cette heureuse aventure, que les deux sœurs étant devenues fort riches par les mariages qu'elles avoient contractés, firent bâtir à Syracuse un temple à Vénus-Callipyge.

(6) On prétend qu'il est possible de reconnoître encore à présent toute cette topographie d'Athènes. Le Colyte étoit un des quartiers qui aboutissoit à la place appellée Agora, aujourd'hui celle du Cadi, parce qu'il y demeure. C'étoit l'endroit de la ville où, suivant Philostrate, naissoient les plus beaux enfans. L'auteur *d'Athènes ancienne & nouvelle*, prétend que ce quartier conserve encore cette heureuse prérogative. Les Grecs actuels y font moins d'attention que les étrangers, parce qu'ils sont très-ignorans sur leur histoire ancienne.

LETTRE X.

MÉNÉCLIDE à EUTICLES.

LA charmante Bacchis eſt morte, mon cher Euticles; elle eſt morte! Il ne me reſte plus que mes larmes, le ſouvenir de l'amour le plus tendre, & la douleur de l'avoir perdue.

Jamais je n'oublierai Bacchis! non jamais! Quelle douceur, quelle bonté de caractere! Si on l'appelle l'honneur des courtiſannes; l'apologie de leur profeſſion; on ne fera que lui rendre juſtice (1).

Que leur conduite ſeroit digne de louanges, ſi elles ſe réuniſſoient de toutes parts, pour placer la ſtatue de Bacchis dans le temple de Vénus ou des Graces.

On leur reproche ſans ceſſe qu'elles ſont méchantes, infidèles, intéreſſées au point que rien ne les touche que leur profit;

qu'elles ne s'attachent qu'à ceux qui leur donnent ; qu'elles deviennent une ſource intariſſable de maux pour tous ceux qui vivent avec elles (2). L'exemple de Bacchis détruit toutes ces imputations, & prouve que ſouvent elles ne ſont que des calomnies. Ses mœurs, ſes ſentimens étoient d'une honnêteté qui confondoit tout ce que la médiſance pouvoit imaginer contr'elle.

Vous avez connu ce Mède qui aborda de Syrie dans cette ville, avec une nombreuſe ſuite de domeſtiques, & l'appareil le plus faſtueux. Il vit Bacchis, il lui propoſa de l'entretenir, de lui donner des eunuques (3), des femmes, de la mettre dans cette abondance, ce luxe prodigieux, qui ne convient qu'à des barbares, de lui faire un état de reine. D'elle-même, ſans en être ſollicitée, elle ne voulut pas ſeulement le recevoir chez elle. Comme elle plaiſantoit de ſes propoſitions ! Contente de dormir ſous mon ſurtout (4), quelque commune

qu'en soit l'étoffe, elle bornoit-là son ambition & ses plaisirs. Avec quelle reconnoissance elle recevoit mes présens, quelque peu considérables qu'ils fussent, tandis qu'elle n'eut jamais que dédain & mépris pour les richesses & toute la magnificence du satrape !

Voulut-elle seulement écouter le marchand égyptien, qui lui offroit des monts d'or? Non, jamais la nature ne formera une créature aussi excellente! Pourquoi la fortune n'avoit-elle pas placé de si admirables mœurs dans un rang plus élevé (5).

Elle est donc morte! elle me laisse: chere Bacchis, te voilà seule & abandonnée pour toujours! N'est-il pas injuste, parques cruelles, que je ne sois pas étendu à côté d'elle, dans le même tombeau! devois-je en être séparé!

Mais je reste, je vis encore au milieu de mes concitoyens, de mes amis, & je ne puis plus espérer de la voir m'y sourire avec tant de gaieté & d'agrément. Je ne

passerai plus avec elle dans une douce tranquillité, ces nuits délicieuses, qu'elle savoit rendre si agréables par ses caresses & ses agaceries toujours nouvelles.

Que de graces dans sa voix, dans ses regards! les chants des syrènes n'avoient rien de plus enchanteur. Le nectar des dieux & l'ambroisie étoient moins délicieux que ses baisers : la douce persuasion regnoit sur ses levres (6). Tous les attraits, tous les charmes de la beauté, la ceinture même de Vénus faisoient sa parure ordinaire (7). Je n'entendrai plus les jolies chansons dont elle égayoit nos repas, ni cette lyre dont ses doigts blancs comme l'ivoire, tiroient de si beaux sons.

Tout est fini, Bacchis; la favorite des graces est étendue sans parole, sans mouvement, froide comme marbre; hélas, ce n'est plus qu'un peu de cendre.

Justes dieux, vous laissez vivre l'infâme Mégare (8) qui a ruiné si complettement le malheureux Théagène, qu'après avoir

vu diſſiper la fortune la plus opulente, il ne lui eſt reſté d'autre moyen de ſubſiſter que de s'enrôler en qualité de ſoldat mercenaire; & vous m'enlevez la tendre Bacchis qui m'aimoit de ſi bonne foi, avec tant d'honnêteté & de déſintéreſſement!

Je me ſoulage, mon cher Euticles, à répandre mes larmes dans votre ſein: je n'eſpere plus d'autre douceur dans la vie, que de parler de Bacchis, de vous en écrire. Hélas! il ne m'en reſte que le ſouvenir. Adieu.

NOTES.

(1) Les lettres précédentes ont déja donné une idée favorable des ſentimens de la courtiſanne Bacchis. Celle-ci peut être regardée comme une élégie ſur ſa mort; & quoiqu'écrite par un amant déſolé, elle ne paroît pas avoir rien d'outré. Dans les anciennes comédies, les courtiſannes y ſont toujours repréſentées comme intéreſſées, fripponnes, perfides. Bacchis, au contraire,

y joue un rôle honnête. Reste à savoir si c'est à celle dont parle Alciphron, que Térence fait allusion dans l'acte 5e, scène 1ere de l'Hécyre: « Mon état, dit-elle au vieillard Lachès, » m'intimide, & je crains que l'idée » que l'on s'en fait, ne me nuise dans votre » esprit, quoique je sois attachée à l'hon- » nêteté des mœurs ». Le personnage qu'elle fait dans le reste de la piece, est celui d'une courtisanne modeste & désintéressée, & même d'après l'éloge que Ménéclide en fait dans cette lettre, on doit croire que l'honnêteté de Bacchis ne ressembloit en rien celle de certaine Chariclée dont parle Lucien dans le Toxaris, qui étoit si bonne, si humaine, qu'aucune courtisanne de son tems n'étoit aussi facile. Elle accordoit ses faveurs à tout venant, si peu qu'on voulût les payer.

(2) C'est ce que dit expressément Antiphanes dans la comédie intitulée le Rustique ou l'Habitant de la campagne: « Mal- » heur à celui qui entretient une courti- » sanne; il croit y prendre son plaisir, mais » il a chez lui le plus grand de tous les » maux ».

(3) C'étoit un objet du plus grand luxe pour les femmes entretenues, d'avoir des eunuques à leur ſervice : elles croyoient par ce moyen ſe mettre de niveau avec les femmes des ſatrapes, même avec les reines. Phédria reproche à Thaïs, qui paroît lui préférer un étranger, qu'elle n'a qu'à ſouhaiter pour avoir tout de ſuite ce qui peut lui plaire : « Vous avez voulu un eunuque, » parce qu'il n'appartient qu'aux reines d'en » avoir, & tout de ſuite je vous en ai donné » un ».

Porro eunuchum dixti velle te,
Quia ſolæ utuntur his reginæ; repperi.

Terentius in Eunucho, act. 1, ſcèn. 2.

(4) *Contente de dormir ſous mon ſurtout.* Cet uſage rappelle la ſimplicité des mœurs antiques, lorſqu'on ſe ſervoit de ſes habits pour ſe couvrir pendant le ſommeil, au lieu de couvertures de lit; ce qui étoit commode aux Orientaux qui portoient à la ville de longues robes & fort amples.

C'eſt ainſi que dans le Banquet de Platon, Alcibiade dit qu'il paſſoit les nuits ſous le manteau de Socrate, & qu'il y dormoit comme un fils à côté de ſon pere. Ce qui, entendu dans le même eſprit que

Platon l'a rapporté, ôte toute l'idée déshonnête que Lucien, dans ſon Dialogue des Amours, a voulu donner des liaiſons intimes des philoſophes avec leurs éleves favoris. La coutume de coucher ſous le manteau d'un homme ou la robe d'une femme, étoit générale dans l'antiquité. C'eſt ainſi que Théocrite, dans l'épithalame de Ménélas & d'Hélene, dit que la fille de Jupiter vient enfin ſe ranger avec lui ſous la même robe. Sophocle, dans les Trachiniennes, fait dire à Déjanire, accompagnée d'Iole, que toutes deux elles attendent les embraſſemens d'Hercule ſous la même robe : *Et nunc nos duæ expectamus una ſub læna amplexum.* Il paroît que dans ces tems les lits n'étoient que des eſtrades couvertes de nattes, de peaux ou de quelques tapis qui ſervoient de matelas ; on s'y plaçoit pour dormir, & on n'employoit d'autres couvertures que ſes habits. On peut prendre une idée de la poſition de ces lits dans les reſtes du palais d'Adrien, au-deſſous de Tivoli. On y voit encore la place des lits, dans de petits cabinets retirés, uniquement deſtinés à cet uſage.

(5) Ariſtenete (*liv. 1, ép. 12*) paroît

avoir imité Alciphron, lorſque parlant de la courtiſanne Pithias, il dit « que la deſ- » tinée paroiſſoit l'avoir engagée dans le » métier qu'elle exerçoit, mais qu'elle ne » s'étoit jamais écartée de la belle ſimplicité » de la nature & de l'honnêteté des mœurs ; » que tout dans elle annonçoit une maniere » de vie plus décente ». Ainſi on a vu de tems en tems dans l'état le plus juſtement avili des créatures que la force d'un heureux naturel & l'honnêteté du caractere élevoient au-deſſus du mépris attaché à leur profeſſion.

(6) *La douce perſuaſion regnoit ſur ſes levres*. « Il avoit des graces, des attraits qui » n'étoient qu'à lui, dans tout ce qu'il diſoit, » ou ce qu'ilfaiſoit, la perſuaſion ſembloit ha- » biter ſur ſes lévres » dit Lucien, en parlant de Démonax. On voit que les deux rhéteurs penſoient de même des graces du diſcours & du talent de la perſuaſion. Quant à la comparaiſon de la voix enchantereſſe de Bacchis avec le chant ſéducteur des ſyrènes, Elien donne la même louange à la jeune Aſpaſie, en aſſurant que lorſqu'elle parloit, on eut cru entendre une ſyrène. (*Hiſt. l. 12, ch. 1.*)

Telle étoit, dit Cicéron, l'éloquence de Périclès, que les anciens comiques ont dit que les graces habitoient ſur ſes levres : *Cujus in labiis veteres comici leporem habitaſſe dixerunt.* (Lib. 3, de orat.)

(7) Cette charmante allégorie de la ceinture de Vénus, qui préſente à l'imagination tout le pouvoir & les attraits de la beauté, eſt tirée du 14e livre de l'Iliade d'Homère. Junon, après s'être parée avec le plus grand ſoin, ſent qu'elle a encore beſoin des graces enchantereſſes de Vénus, pour réuſſir dans le projet qu'elle a conçu de réconcilier l'Océan & Thétis. Donnez-moi, dit Junon

Ces charmes enchanteurs, ces ſéduiſans attraits,
Ces deſirs, cet amour, qui près de vous reſpire,
Et des cieux à la terre étend ſon doux empire,
. . . .
La déeſſe à ces mots détache ſa ceinture,
Où tiſſus avec art ſont les enchantemens,
Les deſirs de l'amour, les ſoupirs des amans,
L'art de perſuader, ce langage ſi tendre,
Dont les plus ſages mêmes, ont peine à ſe défendre.
. . . .

Voyez *l'Iliade d'Homere, trad. par M. de Rochefort, l. 14, v. 190 & 208*, qui ſe trouve chez NYON *l'aîné*, rue du Jardinet.

Madame Dacier, qui rend plus littéralement le texte grec, dit : « En même-tems

» elle détacha sa ceinture, qui étoit d'un
» tissu admirablement diversifié. Là, se trou-
» voient tous les charmes les plus séducteurs,
» les attraits, l'amour, les desirs, les amu-
» semens, les entretiens secrets, les inno-
» centes tromperies, & le charmant badi-
» nage qui insensiblement surprend l'esprit
» & le cœur des plus sensés: elle lui remet
» cette ceinture entre les mains, & lui dit:
» Recevez ce tissu & le cachez dans votre
» sein, tout ce que vous pouvez desirer s'y
» trouve, & par un charme secret qu'on ne
» peut expliquer, il vous fera réussir dans
» toutes vos entreprises ».

Jamais poëte n'a rien imaginé de plus heureux que cette allégorie : elle donne une si grande idée de la beauté, des graces & de leurs effets, que l'expression restera toujours au-dessous. Homere a tout dit, lorsqu'il a défini la ceinture de Vénus « un » charme secret qu'on ne peut expliquer ».

Les artistes ont représenté cette ceinture, & lorsqu'ils ont peint ou sculpté Vénus drapée ou habillée, ils lui ont donné deux ceintures, l'une au-dessous du sein, l'autre placée au-dessous du ventre. C'est ainsi qu'est représentée la Vénus qu'on voit à côté de

Mars au Capitole. Cette ceinture inférieure est celle que les poëtes appellent particuliérement la ceinture de Vénus. Lorsque Junon voulut plaire à Jupiter, elle la demanda à Vénus, & la plaça, selon l'expression originale d'Homere, dans son giron, c'est-à-dire, à l'entour & au-dessous du ventre. L'auteur de l'Histoire de l'Art chez les anciens, prétend avoir le premier fait cette observation. *Tom. 1, ch. 4, §. 2.*

(8) Dans le grec, elle est qualifiée ἱππόπορνος, qui littéralement signifie courtisanne cheval, de ἵππος, cheval, & πορνη, courtisanne ou femme abandonnée. Le mot ἵππος, cheval, servoit à composer tout autre mot auquel on vouloit donner une signification outrée. Ménéclide qualifiant ainsi Mégare, la donne pour une courtisanne qui portoit à l'excès la licence & les goûts de sa profession. C'est dans ce sens que Diogène voyant passer à cheval un homme paré avec une magnificence ridicule, & dont le métier n'étoit rien moins qu'honnête, même à Athènes, dit qu'il avoit long-tems cherché l'*hippopornos*, mais qu'enfin il venoit de le rencontrer. Voyez Athenée, liv. 13.

LETTRE XI.

Thais (1) à Thessala.

Je n'aurois jamais imaginé qu'après avoir vécu dans la plus intime familiarité avec Euxippe, je ferois contrainte d'en venir avec elle à une rupture ouverte. Je ne lui reproche pas tous les services que je lui ai rendus lorsqu'elle débarqua dans cette ville en arrivant de Samos. J'étois alors entretenue par Pamphile; tu sais quelle étoit sa générosité. Néanmoins m'étant apperçue que le jeune homme cherchoit à faire liaison avec cette nouvelle débarquée, je cessai de le recevoir chez moi, sans autre dessein que de servir Euxippe dans cette intrigue naissante.

Or voici comment elle répond aux bontés dont je l'ai comblée, & cela pour plaire à Mégare, la plus décriée de toutes les courtisannes (2), avec laquelle j'ai eu jadis quelques différens au sujet de Straton,

& qui pouvoit tenir des propos impertinens ſur mon compte, ſans que j'en fuſſe ſurpriſe.

Nous touchions aux haloennes (3), & nous étions toutes aſſemblées chez moi pour célébrer la veille de la fête (4); le maintien d'Euxippe m'a étonnée. Elle a ſemblé me déclarer la guerre en ſouriant à Mégare de la façon la plus niaiſe (5), & en lui adreſſant quelques fades plaiſanteries. Elle s'eſt mis enſuite à chanter tout haut des vers qui faiſoient alluſion à l'amant qui m'avoit quittée.

Tout cela m'affectoit fort légérement, & ma tranquillité a donné carriere à ſon impudence (6), au point qu'elle a parlé très-inſolemment du fard dont je me ſervois (7), & du rouge dont je me peignois le viſage. Elle a donc oublié l'état de miſere où je l'ai vue, quand elle n'avoit pas même un miroir. Si elle ſavoit que ſon teint eſt de couleur de ſandaraque (8), oſeroit-elle parler du mien?

Mais dans le fond, toutes ces sottises m'intéressent peu; c'est à mes amans que je veux plaire, non à des figures de singe (9), telles qu'Euxippe ou Mégare.

Je t'ai rendu compte, ma chere, de toute cette tracasserie, afin que tu ne me blâmes pas lorsque je tirerai quelque vengeance de ces impertinentes créatures. Ce ne sera pas par des plaisanteries ou des injures: j'employerai des moyens plus sûrs, plus piquans, plus douloureux pour elles: je leur apprendrai qu'on ne m'attaque pas impunément. Adraste (10), puissante déesse, c'est toi que j'adore en ce moment.

NOTES.

(1) IL y a eu à Athènes une courtisanne célèbre, du nom de Thaïs, qui devint la maîtresse d'Alexandre-le-Grand. Quelques historiens disent qu'à la suite d'une débauche, elle l'engagea à mettre le feu au palais de Persépolis, d'où s'ensuivit l'incendie de toute la ville. Après la mort d'Alexandre, elle

paſſa entre les mains de Ptolemée, l'un des généraux de ce conquérant, qui eut l'Egypte en partage, & fit de Thaïs ſa femme plutôt que ſa concubine, dont il eut trois enfans ; Léontiſque, Lagus, & Irene; le ſecond ſuccéda à ſon pere au trône d'Egypte ; Irene fut mariée à Solon, dit Eunoſtus ou le bienfaiſant roi de Chypre. Il n'eſt pas certain que la maîtreſſe d'Alexandre ſoit la Thaïs que l'on fait parler dans cette lettre ; ou ſi c'eſt la même, elle devoit alors faire ſes premieres armes à Athènes, où elle acquit aſſez de réputation dans ſon état, pour arriver à celui de favorite d'un ſi grand prince.

On cite de Thaïs un bon mot qui prouve qu'elle étoit inſtruite. Un curieux la trouvant hors de chez elle, lui demanda où elle alloit ; elle répondit par un vers d'Euripide, dont le ſens étoit : « Joindre Egée, fils de » Pandion, & le mettre dans mes bras ». Elle jouoit ſur le mot *αἰγός*, bouc, qui peut-être ſe prononçoit comme *Egèos*, Egée, & faiſoit alluſion à l'odeur que rendoit l'amant qu'elle alloit trouver (*Athenée, liv.* 13.)

Cette lettre annonce que de tout tems

les tracasseries entre les courtisannes ont été produites par les mêmes causes : un amant enlevé ; jalousie excitée par la beauté, avidité plus grande dans les unes que dans les autres, impudence plus décidée ; enfin il paroît que les mêmes mœurs ont donné dans tous les tems la même conduite, les mêmes sentimens, la même façon de s'exprimer.

(2) La courtisanne Mégare est maltraitée dans cette lettre, elle ne l'est pas mieux dans la précédente, lorsque le triste Méneclide compare sa conduite à celle de l'honnête Bacchis. La lettre neuvieme, écrite sous son nom, ne nous la présente pas avec des traits plus avantageux ; elle parle en fille inconstante, avide, prodigue & débauchée.

(3) J'ai déja dit quelque chose des *haloennes* dans la note 4 sur la lettre quatrieme. J'ajouterai ici que cette fête se célébroit en l'honneur de Cérès & de Bacchus, après la récolte des fruits. Parmi les reproches que Démosthène fait à un certain Archias, il fonde celui d'impiété, sur ce qu'il avoit fait un sacrifice au foyer de la salle de

la courtiſanne Synope, ſon amie, qu'il avoit conduite à Eleuſis, tandis qu'il étoit défendu par la loi ſacrée, à quelqu'homme que ce fût, de faire aucun ſacrifice dans ces circonſtances, & qu'ainſi il n'avoit pu s'arroger ce droit, qui appartenoit à la ſeule prêtreſſe ſurintendante des cérémonies religieuſes. Or ces prêtreſſes étoient des courtiſannes déja d'un certain âge, qui en inſtruiſoient de plus jeunes dans la ſcience & la pratique des myſtères. Nous avons vu plus haut que Phryné n'étoit jamais plus belle que lorſqu'elle s'occupoit à ces fonctions, n'ayant alors d'autres ornemens que ceux qu'elle devoit à la nature. Ainſi les courtiſannes tenoient à Athènes, de même qu'à Corinthe, un rang qu'on ne leur accorda jamais ailleurs; il paroît même, par ce que je viens de dire, qu'elles jouiſſoient dans certaines occaſions de prérogatives auſſi marquées que celles des veſtales à Rome. Cependant quelle différence d'une profeſſion à l'autre!

(4) Les veilles de fêtes ſe célébroient avec une ſolemnité qui raſſembloit beaucoup de gens dans le voiſinage des temples. Il y avoit des corps de bâtimens deſtinés

à cet usage. Les courtisannes avoient des fonctions marquées dans ces sortes d'assemblées : on en a vu les preuves pour les fêtes de Cérès, de Bacchus & de Neptune ; elles étoient ministres essentielles de celles de Vénus. Un peuple aussi voluptueux que l'étoient les Grecs, dans ce que l'on appelle les beaux tems d'Athènes, les admettoit à toutes les cérémonies publiques, même celles de la religion, où la volupté sembloit toujours être la divinité principale. Le retour de ces fêtes étoit une occasion pour les courtisannes de se rassembler, & de faire des festins somptueux aux frais de leurs amans. Les plus riches ou les plus prodigues en faisoient la dépense, & même recevoient souvent chez eux toute la compagnie, quelque nombreuse qu'elle fût. La lettre neuvieme donne une idée suffisante des plaisirs libres que l'on se permettoit à la suite de ces festins, où le culte de Vénus faisoit oublier celui des autres divinités.

(5) La maniere de rire des courtisannes paroissoit si indécente aux personnes honnêtes, qu'on lui avoit donné un nom particulier qui étoit devenu une injure pour

ceux qui s'y laissoient aller. On le regardoit comme un excès déshonnête; c'est ce que l'on appelloit *cachynnus*, ris immodéré, dans lequel la physionomie se démontoit. *V. Clem. Alexand. in pedagogo, l. 2, ch. 5.*

(6) Tel est le progrès naturel de l'insolence de ces sortes de femmes les unes à l'égard des autres. Elles mettent une certaine réserve dans leurs médisances mutuelles, tant qu'elles esperent que leur méchanceté ne sera pas découverte; mais une fois reconnues pour ce qu'elles sont, elles portent l'impudence au plus haut degré. C'est ainsi qu'Héliodore les dépeint, liv. 8 des amours de Théagène & de Chariclée.

(7) Le rouge que l'on reproche à Thaïs est la couleur que les anciens ont appellée *pæderota*; elle se composoit avec les fleurs d'une plante épineuse qui croît en Egypte, ou avec la racine d'acanthe, & elle donnoit aux courtisannes cette teinte vive & fraîche qui brille sur le visage des enfans sains & bien constitués. Un fragment du poëte comique Alexis, conservé par Athenée (*liv. 13*,) met au fait des artifices que

les

les courtiſannes employoient pour faire valoir leurs charmes. Il eſt tiré d'une comédie qui avoit pour titre *Iſoſtaſion*, ou la Balance; car on faiſoit à Athènes la balance du mérite des courtiſannes & de leur induſtrie, comme on fait aujourd'hui celle du génie, du ſtyle, des talens des peintres, des poëtes, des philoſophes, &c. « Leur » inclination dominante eſt de gagner beau- » coup, & de dépouiller tous ceux qui s'at- » tachent à elles. Tout autre ſoin leur paroît » ſuperflu : auſſi dreſſent-elles des piéges à » tous les hommes qu'elles tâchent d'attirer » par l'appas du plaiſir qu'elles leur pré- » ſentent. Lorſqu'elles ſe ſont enrichies, ce » qu'elles ne peuvent faire qu'avec le tems, » elles prennent avec elles de jeunes filles » qu'elles dreſſent au même manége. La » premiere, ainſi que la principale inſtruc- » tion qu'elles leur donnent, eſt que ni le » caractere, ni les traits, ni la phyſionomie » ne paroiſſent conſtamment les mêmes. Des » variations ſucceſſives ajoutent aux char- » mes de la beauté, & rendent toujours » nouveaux les attraits de la volupté. La » petite taille s'agrandit par les chauſſures » élevées : ſi la ſtature paroît trop haute

» dans quelques-unes, elles ne portent qu'un
» soulier mince & plat; elles penchent né-
» gligemment la tête sur l'épaule; elles
» mettent une certaine mignardise dans toute
» leur contenance, qui n'est pas sans agré-
» mens. Celle dont la maigreur donneroit
» une idée peu attrayante de ses appas se-
» crets, s'arrange de maniere à présenter
» aux amateurs les apparences d'une belle
» conformation. Si le ventre est trop éle-
» vé, on le resserre avec des bandages.
» Les difformités de la taille se corrigent
» avec de petites tablettes artistement dis-
» posées. Celles qui ont les sourcils roux
» les teignent avec le noir de fumée. Les
» teints bruns s'éclaircissent avec la céruse.
» La blancheur qui paroît trop fade, est
» animée avec le rouge.

» Elles laissent à découvert tout ce qu'elles
» ont d'attrayant. Celles qui doivent à la
» nature de belles dents, rient sans cesse
» pour que la beauté de leur bouche soit
» mieux apperçue. Celles au contraire qui
» ont le rire désagréable, dont les dents
» sont mal arrangées ou noires, ne se mon-
» trent que la nuit, & tiennent toujours
» entre les lèvres une petite branche de

» myrte qui couvre leurs dents lorſqu'elles » ſont obligées d'ouvrir la bouche ».

C'eſt par ces artifices multipliés qu'elles conſervent leurs agrémens, qu'elles réparent les ravages que produiſent ſur leur figure les fatigues attachées à leur profeſſion, & qu'elles font diſparoître les défauts mêmes de la nature.

(8) Le grec dit expreſſément (χρῶμα σανδαράχης), couleur ou peau de ſandaraque, d'un rouge orangé, ce qui ne pouvoit préſenter qu'un teint très-déſagréable.

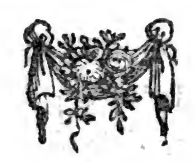
(9) Ariſtophane, dans les Acharniennes, appelle une vieille coquette, *figure de ſinge, couverte de céruſe & de rouge.*

(10) Les Grecs, peuple vif & ſenſible, firent de la vengeance une déeſſe favorite, à la puiſſance de laquelle ils avoient recours dès qu'ils ſe ſentoient offenſés. C'eſt ainſi que Démoſthène fait paroître les ſentimens dont il étoit animé dans ſa harangue contre Ariſtogiton : « Je ſens que je ſuis » homme ; je t'adore, puiſſante Adraſtia. Je » vous rends graces, dieux immortels ! & » vous tous, mes concitoyens, c'eſt par votre

» protection que j'existe encore sain & » sauf ». Platon (*l. 5 de Republ.*) parle avec la même chaleur de la déesse de la vengeance, dont il attend la protection pour ce qu'il va dire. C'est la même déesse que l'on invoquoit sous les noms d'*Adrastia*, *Némésis*, *Rhamnusia.* Les Grecs lui donnerent le nom d'Adrastia, parce qu'Adraste, roi de Sycione, lui fit bâtir un temple à Rhamnus, bourgade, dit Pausanias (*liv. 1, ch. 33,*) éloignée de Marathon de soixante stades, d'où elle prit le nom de Rhamnusia. Les habitans de ce bourg, dit Pausanias, ont leurs maisons sur le bord de la mer, & Némésis a son temple sur une éminence. Elle y étoit représentée tenant d'une main une baguette de frêne, & de l'autre une phiole. Le bourg de Rhamnus subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Tauro-castro.*

Lorsque la vengeance étoit portée à l'excès, on lui donnoit le nom d'*Erynnis.* Tantôt on la regardoit comme produite par le destin dans toute sa force; tantôt comme fille de la Justice, rendant à chacun ce qu'il mérite; quelquefois comme une puissance céleste qui n'avoit point de rang fixé parmi les dieux, punissant les coupables, proté-

geant les bons. Comme ſes effets étoient ſenſibles & prompts, on la repréſenta aîlée, avec une roue ſous ſes pieds, ſymboles qui ſignifioient la promptitude de ſon action. Elle portoit un frein & une regle, pour déſigner que la vengeance ne pouvoit s'exercer qu'avec meſure & retenue. Dans les troubles qui ſuccéderent aux beaux ſiecles de la république romaine, les poëtes feignirent que Néméſis, indignée contre les crimes des mortels, ne daignoit plus jetter les yeux ſur leurs démarches, qu'elle s'étoit retirée avec ſa mere dans la partie du ciel la plus reculée, où elle attendoit le renouvellement du monde, pour paroître de nouveau ſur la terre. Allégorie frappante de l'impunité des crimes dans les tems de déſordre.



LETTRE XII.

THAIS à EUTHYDÊME.

DEPUIS que vous vous êtes mis en tête de philoſopher, vous êtes devenu orgueilleux, & votre regard hautain annonce la fierté qui vous domine (1). Couvert du manteau de votre profeſſion nouvelle, tenant un livre à la main, vous allez d'un pas grave à l'académie. Vous paſſez devant ma porte avec autant d'indifférence que ſi jamais vous ne fuſſiez entré chez moi.

Vous devenez fou, Euthydême! Vous ignorez quel eſt le ſophiſte arrogant qui vous entretient de ſes rêveries obſcures, qu'il vous donne pour des connoiſſances merveilleuſes. Il y a long-tems que j'aurois fait ſa conquête ſi je l'avois voulu (2); mais n'ayant rien pu obtenir de moi, il s'eſt jetté dans les bras d'Herpyllide, la ſervante de Mégare (3).

Vous ſavez ce qui m'a empêchée de le ſatisfaire ; je préférois le plaiſir de vivre avec vous, à tout l'or des ſophiſtes. Puis donc qu'il vous a fait rompre tout commerce avec moi, rien ne m'empêchera plus de le recevoir ; & ſi vous le voulez, je vous ferai connoître ce maître ſévere qui a tant d'averſion pour les femmes. Vous verrez ſi, lorſque pendant la nuit il s'abandonne à ſon goût pour la volupté, il ſe contente des plaiſirs ordinaires (4). Son extérieur grave, ſes diſcours auſteres, ne ſont donc que ſupercherie & vanité pure ; c'eſt ainſi qu'il en impoſe à la jeuneſſe dont il tire un ſi riche ſalaire.

Penſez-vous donc qu'il y ait tant de différence entre un ſophiſte & une courtiſanne ? S'il y en a, ce n'eſt que dans les moyens qu'ils employent pour perſuader ; l'un & l'autre ont le même but, de recevoir (5).

Mais combien ſommes-nous au-deſſus d'eux par la bonté & l'équité dont nous

faiſons profeſſion. Jamais nous n'avons révoqué en doute l'exiſtence des dieux, nous qui croyons ſi volontiers les ſermens & les proteſtations de nos amans (6). Bien loin de conſeiller aux citoyens de ſe tout permettre avec leurs plus proches parentes (7), notre intérêt eſt de les éloigner même du commerce de toutes les femmes mariées.

Seroit-ce parce que nous ignorons la cauſe de la formation des nuées & la propriété des atômes, que nous vous paroiſſons au-deſſous des ſophiſtes? Mais ſachez que j'ai perdu mon tems à m'inſtruire de ces ſecrets de votre philoſophie, & que j'en ai raiſonné peut-être avec autant de connoiſſance que votre maître (8).

Ce n'eſt pas dans la fréquentation des courtiſannes que ſe ſont formés les tyrans. On n'a jamais vu ſortir de leurs bras les ſéditieux qui ont bouleverſé les républiques (9).

Nos amans paſſent les nuits avec nous

dans les plaiſirs de la volupté & de l'ivreſſe, & ils dorment une partie du jour. Cette éducation eſt-elle la plus dangereuſe que l'on puiſſe donner à la jeuneſſe? Periclès a été le diſciple d'Aſpaſie, & Critias le fut de Socrate.

Ah, renoncez, mon cher Euthydême, à la triſte & déſagréable folie qui ſemble s'être emparée de vous! Vos beaux yeux ne furent pas faits pour des regards ſombres & chagrins!

Revenez donc à votre amie; venez-y tel que je vous ai vu tant de fois arrivant du Lycée, couvert de ſueur, buvant avec plaiſir le vin que je vous préſentois. Venez, & nous goûterons encore enſemble les douceurs pures de la volupté, nous trouverons ce terme heureux auquel tous les hommes aſpirent. C'eſt alors que je vous paroîtrai plus ſage que tous les ſophiſtes.

Les dieux nous accordent ſi peu de tems à vivre, qu'il y a plus que de l'imprudence à l'employer à des bagatelles énigmatiques,

à des ſpéculations plus inutiles encore qu'elles ne ſont obſcures. Adieu.

NOTES.

(1) C'est avec les mêmes couleurs que Lucien repréſente un homme nouvellement épris de la philoſophie. « Que tu es devenu » grave, dit Licinus à ſon ami! pourquoi » cette mine auſtere? dis-moi ce qui t'a » rendu ſi dédaigneux? tu nous regardes à » peine. — C'eſt que de pauvre je ſuis de- » venu riche; d'eſclave, libre; de fou, ſage. » J'étois dans cette penſée lorſque tu m'as » abordé, & comme tranſporté dans le ciel; » je mépriſois toutes les choſes du monde, » comme ſi ç'eut été de la boue ». *Dialogue de Nigrinus*, ou *les Mœurs d'un philoſophe.*

C'eſt ainſi que les ſophiſtes, par leurs pompeux diſcours, ſavoient exalter l'eſprit de leurs diſciples, qui d'ordinaire payoient fort cher ces ſublimes leçons. Aujourd'hui elles ſe donnent gratuitement, & les ſucceſſeurs de Nigrinus trouvent à peine des auditeurs aſſez complaiſans pour les écouter, & encore moins pour les croire.

Dans le dialogue de *Caron, Mercure & plusieurs morts*, le portrait du philosophe est achevé. « Quel est cet autre avec sa » mine grave? on diroit qu'il rêve profon- » dément : son sourcil me fait peur. Veux- » tu, dit Ménippe, que je lui ôte un peu » de la hauteur de ses sourcils, car il les » releve par-dessus son front »? On le fait déshabiller, & on trouve sous son manteau un amas prodigieux de doutes, d'impertinences, de rêveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées, de curiosités inutiles.

« Mais qu'est-ce qu'il nous cache ici, dit » Mercure? Son ambition, son avarice, ses » débauches. Quitte tout cela, ajoute-t-il, & » ton arrogance, ton effronterie & ta colere, » car il faudroit une galere à trente rames » pour te porter ». D'après une pareille autorité, on voit qu'il n'y a rien d'outré dans le portrait que fait Thaïs des sophistes de son tems. Les jeunes gens qui les écoutoient se faisoient une gloire de modeler leur extérieur sur celui de leur maître. « Ils ont une » vanité ridicule qui leur fait affecter une » gravité composée, une assurance insul- » tante, un air de dédain & de mépris pour

» tout le reste des hommes. Voilà ce qu'inspire, ce que donne le manteau philosophique aux jeunes gens qui ont la vanité de s'en couvrir ». *Plutarque, de la distinction du flatteur & de l'ami.*

(2) Thaïs semble désigner ici Aristote qu'elle ne nomme point; mais la maîtresse qu'elle lui donne, en est la preuve; comme on le verra dans la note qui suit. En général, toute cette lettre est une critique des chefs des sectes les plus célèbres; de Platon, Socrate, Aristote, Epicure, &c. & sur-tout de la morgue philosophique.

(3) Herpyllis, qui est ici qualifiée servante de Mégare, courtisanne fort décriée, étoit plutôt une jeune courtisanne à son apprentissage, & probablement la même qui fit depuis les délices du célèbre Aristote, dont il eut un fils appellé Nicomaque. Il vécut avec elle dans la plus grande intimité, jusqu'à la mort; il assura sa fortune par son testament en reconnoissance, dit-il, des services qu'il en avoit reçus, & de son excellent caractere. On peut lire le testament du philosophe dans Diogène-Laerce.

On y verra que le bien-être d'Herpyllis lui tenoit plus à cœur que tout autre objet par l'attention avec laquelle il recommande ses intérêts à son exécuteur-testamentaire. Voyez *Athenée*, *l. 3*, & *Diogène-Laerce in Arist.*

(4) *S'il se contente des plaisirs ordinaires.* Ceci ne demande pas une explication plus ample. La courtisanne Drocé, dans les dialogues de Lucien, invectivant contre Aristenete qui lui enleve Clinias, son amant, dit que ce philosophe avoit un amour malhonnête, & qu'il ne lisoit à son disciple que les dialogues amoureux d'anciens philosophes. C'est un reproche que l'on a fait aux Grecs dans tous les tems, & dont on a peine à les disculper. Cependant cet Aristenete affublé d'une longue barbe, ne se montroit jamais au Pecile suivi de ses disciples, que sous un extérieur sévere, avec un air toujours pensif & mélancolique.

(5) Ce qui prouve combien les courtisannes étoient répandues dans la société à Athènes, c'est qu'elles avoient des querelles continuelles avec les philosophes, & qu'il ne paroît pas que jamais elles leur aient cédé le terrein. Elles se mettoient au même

rang qu'eux, pour les dangers & les avantages que la jeunesse pouvoit espérer ou craindre de leur fréquentation mutuelle. J'ai rapporté dans le discours sur les courtisannes, la réponse de Glycere à Straton, qui l'accusoit de gâter la jeunesse; elle lui prouva par bonnes raisons, que les philosophes n'étoient pas exempts de ce blâme. Thaïs va plus loin encore, elle déprime tout-à-fait leur profession, ne les traite que comme des sophistes, & leur fait en peu de mots, comme en passant, les reproches les plus graves sur l'abus qu'ils faisoient de la philosophie ou de l'étude de la sagesse, & sur les inconvéniens qui en résultoient pour la république en général, & chaque citoyen en particulier, ainsi qu'on le verra dans la suite des notes sur cette lettre.

(6) *Jamais nous n'avons révoqué en doute l'existence des dieux.* On ne peut pas douter que ceux qui se donnoient pour philosophes n'enseignassent en termes presque formels, qu'il n'y avoit point de dieux. Ils disoient ouvertement que la nature & le hasard étoient les auteurs de ce qu'il y a de plus beau & de plus grand dans l'uni-

vers; ſentiment auquel ils donnoient une explication fondée ſur certaines loix de la nature qu'ils prétendoient être généralement connues, & qui a été renouvellé plus d'une fois dans notre ſiecle. « Ils aſſuroient, dit Platon, » que les dieux n'exiſtoient point » par nature, mais par art & en vertu de » certaines loix: qu'ils ſont différens dans les » différens pays, ſelon que les légiſlateurs ſe » ſont plus ou moins concertés entr'eux. Que » l'honnête eſt autre ſuivant la nature, autre » ſuivant la loi. Que pour ce qui eſt du juſte, » rien abſolument n'eſt tel par nature; mais » que les hommes, toujours partagés de ſen- » timens à cet égard, font ſans ceſſe de nou- » velles diſpoſitions par rapport aux mêmes » objets. Que ces diſpoſitions ſont la me- » ſure du juſte pour autant de tems qu'elles » durent, tirant leur origine de l'art & » des loix, & nullement de la nature. » Telles ſont les maximes que nos ſages » débitent à la jeuneſſe; ſoutenant que rien » n'eſt plus juſte que ce qu'on vient à bout » d'emporter par la force. De-là l'impiété » qui ſe gliſſe peu à peu dans le cœur des » jeunes gens, lorſqu'ils viennent à ſe perſua- » der qu'il n'exiſte point de dieux, tels que

» la loi prescrit d'en reconnoître. De-là les » séditions, chacun tendant de son côté vers » l'état de vie conforme à la nature, lequel » consiste dans le vrai à se rendre supé- » rieur aux autres par la force, & à secouer » toute subordination établie par les loix ». *Voyez les loix de Platon, liv. 10.* Il ne faut pas réfléchir long-tems pour reconnoître la très-antique origine de tous les systêmes modernes que la plupart de nos génies créateurs prétendoient avoir imaginés pour le bonheur de leurs semblables.

(7) *Se tout permettre avec leurs plus proches parentes.* La courtisanne continue ses raisonnemens captieux, & tente d'établir combien sa profession est plus utile à la république que celle du philosophe. Elle attaque la doctrine du divin Platon, sans le nommer. Dans ses livres politiques, il cherche à excuser le crime qui conduisit le malheureux Œdipe à la fin la plus tragique, sur l'ignorance où l'on peut être de la personne à laquelle on se trouve uni ; ce qui peut arriver très-aisément à des freres & à des sœurs ; alors l'union est aussi légitime qu'elle puisse l'être, & on n'a rien à lui

reprocher. Il s'efforce de pallier ces griefs; il emploie toutes les ressources de son éloquence pour éviter les reproches qu'on est en droit de lui faire; mais c'est par des moyens si peu sûrs, que son embarras est à découvert. D'ailleurs ce philosophe inclinoit beaucoup à rendre les femmes communes. Aussi Epictete dit-il que les dames romaines, lors de la plus grande corruption des mœurs, avoient sans cesse entre les mains les livres de la République de Platon, où il insinue qu'il est avantageux que les femmes soient communes. Comme ce législateur tenoit le premier rang parmi les philosophes, la courtisanne attaque ses dogmes, qu'elle croit avec raison être contraires aux mœurs & au bon ordre de la société, pour égaler au moins son état, que la philosophie déprimoit si fort, à celui des sophistes, relativement à l'utilité que le public pouvoit attendre des deux professions. Les partisans enthousiastes de Platon & de Socrate ne verront pas de bon œil que leurs héros aient donné dans ces écarts: mais qu'ils pensent aux foiblesses, aux incertitudes de l'esprit humain abandonné à ses seules lumieres, & ils n'en seront pas surpris.

(8) *J'ai perdu mon tems à m'instruire de vos secrets.* Toutes les courtisannes de quelque réputation faisoient gloire d'être instruites dans les belles-lettres, plusieurs même s'appliquoient aux mathématiques & à la philosophie. Nous avons déja parlé de Léontium ; tout-à-l'heure Aspasie paroîtra sur la scène : il est à croire qu'elles avoient des imitatrices. Les connoissances qu'elles acquéroient par l'étude, rendoient leur conversation plus intéressante, leurs réparties plus vives & plus spirituelles ; on recherchoit leur société avec plus d'empressement ; ainsi elles multiplioient leurs amans, & augmentoient leurs profits.

(9) *On n'a jamais vu sortir de leurs bras les séditieux qui ont bouleversé la république.* Ceci est un nouveau sophisme de la courtisanne ; elle prend l'air de la vérité pour assurer que ceux qui passent les jours & les nuits dans les lieux de débauche, ne s'occupent jamais de grands desseins ni d'entreprises périlleuses ; qu'ils ne songent qu'à s'y livrer à tous les excès de la volupté : tandis que les philosophes, disputant sans cesse sur les intérêts publics, échauffent

l'imagination de leurs disciples, & souvent sont la cause premiere des troubles qui s'élevent, & des dommages qui en résultent. On voit qu'elle attaque ici indirectement Socrate, dont Critias, l'un des trente tyrans qui s'emparerent du gouvernement d'Athènes après qu'elle eût été subjuguée par Lysandre, avoit été le disciple, même l'un des plus renommés par ses grands talens qu'il n'employa qu'à opprimer sa patrie. Il porta la cruauté au point que les bannis de la république n'ayant plus de ressource que dans leur désespoir, vinrent l'attaquer sous la conduite de Trasibule, avec tant de succès, que Critias périt les armes à la main, & avec lui les trente Archontes dont il étoit le principal. Il est bon d'observer que ce même Critias interdit à Socrate, son maître, l'instruction de la jeunesse, lorsqu'il se fut emparé de la puissance souveraine, parce que le philosophe déclamoit ouvertement contre les violences du tyran. *Voyez le livre premier des Dits mémorables par Xénophon.*

(10) *Périclès a été le disciple d'Aspasie.* Je me servirai ici de la traduction d'Amyot, ainsi que je l'ai déja fait, pour rapporter ce

que Plutarque dit d'Aſpaſie dans la vie de Périclès. « Quant à Aſpaſia, les uns diſent » que Périclès la hanta comme femme ſa- » vante & bien entendue en matiere de » gouvernement d'état; car Socrate l'alloit » auſſi voir quelquefois avec ſes amis; & » ceux qui la hantoient y menoient aucunes » fois leurs propres femmes, pour l'ouir » deviſer, combien qu'elle ne menât un » train qui n'étoit guère honnête, pour ce » qu'elle tenoit en ſa maiſon de jeunes » garces qui faiſoient gain de leur corps.

» Eſchine a écrit qu'un homme de la plus » baſſe naiſſance, dont l'état étoit de com- » mercer en bétail, devint, par les intrigues » d'Aſpaſia, après la mort de Périclès, le » premier homme de la république. Cette » femme avoit le bruit d'être hantée par » pluſieurs Athéniens, pour apprendre d'elle » l'art de la rhétorique. Cependant il eſt » vraiſemblable que Périclès avoit conçu » une vive paſſion pour elle, car il répudia » une femme dont il avoit déja eu un fils, » pour épouſer Aſpaſia, pour laquelle il eut » toute ſa vie la plus grande tendreſſe. Auſſi » eu égard au mérite de Périclès & à ſon » rang, on appelloit Aſpaſia, la nouvelle

» Omphale, Déjanire, Junon; c'est sous ces » noms que les poëtes comiques la désignerent : souvent même ils la traitoient encore » plus mal... Hermippus, poëte comique, ac» cusa Aspasia de ne point croire aux dieux, » disant de plus qu'elle servoit de macque» relle à Périclès, recevant chez elle les » femmes des citoyens dont Périclès vouloit » jouir. Le crédit de Périclès, & ses solli» citations instantes, qui même étoient ac» compagnées de larmes, la sauverent & la » firent absoudre : tandis qu'il abandonna » son maître Anaxagoras, accusé d'impiété, » désespérant sans doute d'obtenir tant de » graces à-la-fois ».

Cette Aspasie, si célèbre à Athènes, étoit née à Milet, ville de l'Asie mineure. Non-seulement elle fut regardée comme très-instruite dans l'art de l'éloquence, mais encore elle eut la gloire d'avoir formé des éleves de la plus grande réputation, tels que Périclès & Socrate, qui avouerent publiquement devoir tous leurs succès à ses instructions.

On peut voir ce qu'en dit Socrate, ou plutôt Platon dans le Banquet & dans le Phédre. Les satyriques de son tems pré-

tendent que la vogue qu'eut cette Aspasie, multiplia les courtisannes dans la Grèce, sur-tout à Athènes, où elle en forma plusieurs, uniquement destinées aux plaisirs de cette ville voluptueuse.

J'ai parlé dans le discours sur les courtisannes, de la cause qu'Aristophane donne à la guerre du Péloponnèse, qu'il attribue principalement à Aspasie ; il auroit pu lui joindre la folle passion de Périclès pour la courtisanne Simèthe enlevée aux Mégariens, & qu'il ne voulut pas leur rendre, parce qu'elle lui plaisoit ; ainsi que le dit Cleitarque, dans son livre des avantures amoureuses, cité par Athenée (*livre 13.*) Ces traits contredisent formellement l'assertion de Thaïs, qui avance dans cette lettre qu'elle & ses semblables n'ont jamais causé aucun trouble dans la république.

Quant à Socrate, il dit lui-même dans le Phédre, que c'est d'Aspasie qu'il a appris comment on peut s'élever par la vue de la beauté des corps à la contemplation de celle de l'ame : que c'est elle qui l'a instruit dans la connoissance des génies & de dieu même. Une telle source d'instruction étoit-elle bien pure ? Il y a quelque lieu

d'en douter. Outre ce qui est dit dans le Protagoras de Platon, des empressemens de Socrate pour Alcibiade, qui ressembloit à une passion violente, Athenée (*livre* 5) rapporte des vers attribués à Aspasie, qui peignent avec de fortes couleurs cette inclination. « Je vois, lui dit-elle, que vous » êtes tout de feu pour le fils de Dinoma- » que & de Clinias. Ecoutez-moi, si vous » voulez que votre amour arrive à son but, » faites ce que je vais vous conseiller... » *Socrate*. Vos paroles font naître en moi » la plus douce émotion ; je suis prêt à en » pleurer de joie... *Aspasie*. Allez donc, & » que les muses vous inspirent ; ce sont elles » qui vous le gagneront : il aime les chants ; » la musique vous l'attachera ; à ce pre- » mier moyen, joignez quelques présens qui » lui plaisent ». Mais rien ne réussissoit à Socrate ; Alcibiade paroissoit insensible : le philosophe étoit pénétré de la plus vive douleur ; c'est dans cet état qu'Aspasie le rencontre & lui dit : « Quoi, vous pleurez, » ami Socrate ! l'amour renfermé dans votre » sein, aussi violent que la foudre, fait sor- » tir de vos yeux cette abondance de lar- » mes. Ce jeune homme, que je m'étois en-

» gagée de rendre si doux, si complaisant,
» est toujours inexorable à vos désirs ». On jugera par ce trait de la liaison intime des courtisannes fameuses avec les philosophes les plus célèbres, ainsi que des conseils qu'elles savoient leur donner dans l'occasion. Il y a eu une autre courtisanne du nom d'Aspasie; elle étoit de Phocée, & portoit le nom de Milto, qu'elle changea en celui d'Aspasie, lorsqu'elle devint maîtresse de Cyrus le jeune, après la mort duquel elle passa entre les mains d'Artaxerxe. J'en ai déja dit quelque chose.

LETTRE XIII.

SIMALION à PÉTALA.

SI c'est pour vous divertir, ou pour en tirer vanité auprès des personnes de votre société, que vous m'accablez de vos dédains; lorsque je me présente sans cesse à votre porte, sans pouvoir pénétrer jusqu'à vous; ou que j'en fais mes plaintes à vos femmes lorsque je les rencontre allant de

de votre part chez des amans plus heureux que moi; vous avez raiſon de me traiter auſſi durement.

Sachez cependant, quoique je ſois perſuadé que c'eſt en vain que je vous parle de ma ſituation & de mes ſentimens, qu'aucun de vos amans, mépriſé comme je le ſuis, ne vous reſteroit autant attaché que moi.

Je croyois trouver du ſoulagement à mes maux, en bûvant amplement avec Euphrone, ces trois derniers jours. J'eſpérois bannir par ce moyen les inquiétudes de la nuit qui m'étoient inſupportables (1): tout le contraire eſt arrivé; le vin n'a fait qu'augmenter ma paſſion pour vous: elle me dévore; je pleure, je jette les hauts cris; quelques ames honnêtes & compatiſſantes ont pitié de mon état, les autres me rient au nez, & ſe moquent de ma folie.

Le ſouvenir d'une légere attention que vous avez eue pour moi, eſt le ſeul motif

de consolation qui se présente à mon chagrin. La derniere fois que je me suis trouvé à votre table, lorsque je me plaignois de vos rigueurs, vous laissâtes tomber de mon côté quelques-uns de vos beaux cheveux que vous me parûtes avoir arrachés exprès pour que je les conservasse (2). Votre dessein auroit-il été de me faire entendre par-là que mon amour ne vous est pas tout-à-fait désagréable ?

Si mes plaintes vous amusent, je consens que vous les prolongiez encore; que vous en plaisantiez avec ceux que vous vous plaisez à rendre heureux. Ils doivent s'attendre à être traités bientôt avec autant d'indifférence que moi. Mais prenez garde que votre orgueil n'irrite Vénus contre vous; appaisez-la par vos supplications.

Tout autre que moi vous eût accablée de reproches; & je me crois heureux de pouvoir vous adresser mes vœux. Oui, charmante Pétala, je vous aime éperduement. Quelque douloureuse que soit ma situation,

je tremble qu'elle ne devienne encore plus affligeante, & que mon dépit n'attire ſur moi tous les malheurs que j'ai vu naître de querelles amoureuſes portées trop loin.

NOTES.

(1) QUOIQUE les Grecs regardaſſent le vin comme le don le plus précieux des dieux bienfaiſans, ils en connoiſſoient aſſez les effets pour ſavoir qu'il n'étoit rien moins que propre à calmer les paſſions, & ſur-tout les ardeurs de l'amour; ainſi Pétalion s'y prenoit mal, de boire beaucoup pour éteindre ſes feux. Callimaque avoit chanté que la force du vin eſt égale à celle du feu: pris abondamment, il met toutes les humeurs du corps en mouvement avec autant de violence que le vent du midi ou Borée ſoulevent les flots de la mer. Il tire les ſecrets de l'homme du plus profond de ſon cœur; il met le déſordre dans ſon eſprit & ſes idées. Ariſtophanes s'exprime à ce ſujet avec la plus grande énergie. « Le » vin eſt, dit-il, agréable à boire, c'eſt » le lait de Vénus & des amours, mais il

» précipite dans les excès de la débauche
» la plus honteuse & la plus criminelle
» ceux qui en prennent avec excès ...».
C'est à l'effet du vin qu'Antiphane, autre poëte comique, attribue le crime de Macarée. « Epris de l'amour le plus violent
» pour sa sœur Canace, il sut contenir pen-
» dant quelque tems la passion qui le tour-
» mentoit; elle paroissoit avoir cédé à la
» sagesse de ses réflexions; mais enhardi
» par le vin, qui n'inspire que des résolu-
» tions violentes, il oublie tout ce que la
» raison & l'honneur pouvoient opposer à
» ses desirs incestueux; il se leve pendant
» la nuit, & va ravir cette fleur qu'il n'au-
» roit jamais dû flétrir ». *Voyez Athenée, liv. 2 & 10.* Dans le livre 7 de l'Anthologie, on trouve cette jolie épigramme sur l'activité que le vin donne à l'amour:
« Nouant une couronne, j'ai découvert
» l'amour caché entre des roses. Je l'ai saisi
» par l'aîle, j'ai plongé dans le vin le petit
» étourdi, & je l'ai avalé. Mais comme il
» s'en venge! il fait rage jusques dans la
» moëlle de mes os ».

(2) Il est question ici d'une faveur qui

a toujours enchanté les amans, de la récompense la plus chere que la beauté pût accorder à l'amour, au moins parmi les Grecs : c'est ainsi que s'exprime un poëte de cette nation dans l'Anthologie, liv. 7 : « Doris, avec un cheveu qu'elle a tiré » de sa belle chevelure, blonde m'a enchaîné ; je me moquois de la foiblesse de ce » lien qui me sembloit si léger ; je croyois » m'en débarrasser sans peine. Mais j'en » éprouve la force, je me sens lié d'une » chaîne de bronze contre laquelle tous » mes efforts sont inutiles. Malheureux que » je suis ! je ne tiens qu'à un cheveu, & ma » belle me conduit comme il lui plaît ».... Tant il est vrai que, comme le dit une de nos anciennes & joyeuses chansons,

Un cheveu de ce qu'on aime,
Tire plus que quatre bœufs.

L'espérance que laissoit au langoureux Simalion cette faveur légere, ne tenoit qu'à un cheveu ; il paroît par la suite de sa lettre qu'il y comptoit peu, puisqu'il se dévoue aux plaisanteries, même aux insultes de la courtisanne pour autant de tems qu'il lui plairoit. On verra dans la réponse qui suit, qu'il ne devoit pas s'attendre à un sort plus heureux.

LETTRE XIV.

Pétala à Simalion.

SI vos plaintes & vos pleurs pouvoient entretenir une maiſon, je vivrois dans l'opulence, car vous me les prodiguez. Ce qu'il me faut à préſent, c'eſt de l'or, des habits, de la parure & des ſervantes; ai-je tort d'en demander, & puis-je me ſoutenir autrement?

Mes parens ne m'ont point laiſſé de biens à Myrrhinonte (1); je n'ai intérêt ni prétention ſur les mines d'argent de l'Attique (2) : j'attends tout de la généroſité de mes amans. Je n'ai d'autres fonds que leurs préſens ſouvent fort meſquins & preſque toujours faits de mauvaiſe grace, quand ils ne gémiſſent pas tout haut ſur la dépenſe (3).

Depuis un an que vous me fréquentez, outre l'ennui dont vous m'excédez, vous me laiſſez manquer de tout. Voyez dans

quel état eſt ma chevelure faute de parfums : la malpropreté forcée de ma tête m'eſt devenue inſupportable. Je n'oſe pas ſortir & voir mes amies, avec cette vieille robe de poil de chevre que je porte depuis un ſiecle (4).

Et je dois être contente de cet équipage, paſſer les jours & les nuits à votre côté, pendant qu'un autre aura ſans doute la bonté de pourvoir à mes beſoins.

Vous pleurez ! oh, cela ne durera pas. Il me faut de toute néceſſité un autre amant qui m'entretienne mieux, car je ne veux pas mourir de faim. J'en reviens encore à vos larmes ; elles ſont d'un ridicule qui m'étonne.

J'en jure par Vénus ; vous êtes charmant ! Vous m'aimez, vous voulez que je vous accorde toutes mes faveurs, vous ne pouvez vivre ſans cela ; vous me le répétez ſans ceſſe. Eh quoi donc ! n'avez-vous point de coupes d'argent chez vous ? ne ſavez-vous pas où votre mere cache ſes

épargnes, où votre pere resserre le produit de ses revenus? mettez la main dessus, & venez (5).

Que Phylotis est heureuse! elle vit sous l'aspect le plus favorable des graces. Quel amant que Méneclide! tous les jours il la comble de nouveaux présens. Cela vaut certainement mieux que des larmes. Quant à moi, pauvrette, j'ai pour mon lot, non un amant, mais un pleureur qui croit avoir tout fait en m'envoyant quelques fleurs; sans doute pour orner le tombeau où me conduira la mort prématurée qu'il me ménage. Il ne sauroit que dire, s'il n'avoit à m'apprendre qu'il a pleuré toute la nuit.

Si vous avez quelque chose à m'apporter, venez, & ne parlez plus de vos pleurs (6): autrement ne vous en prenez qu'à vous de vos chagrins.

NOTES.

(1) *Myrrhinonte*, village de l'Attique dont il est probable que cette courtisanne

étoit ſortie ; il étoit de la tribu Pandionide, près de Marathon ; il avoit pris ſon nom de la grande quantité de myrtes qui naiſſoient dans ſon territoire. *Voyez Pauſanias, liv.* 1, *ch.* 31, & *Meurſius, de populis & pagis Atticæ.*

(2) *Mines d'argent de l'Attique.* Pauſanias (*liv.* 1, *ch.* 1) dit qu'en allant par mer à Athènes, après avoir paſſé le promontoire Sunnium, on voit la montagne de Laurium, où les Athéniens avoient autrefois des mines d'argent, d'où on peut conclure que les mines n'étoient plus exploitées de ſon tems. Les Athéniens en tiroient autrefois de grands profits. Xénophon traitant de la meilleure maniere d'adminiſtrer les revenus de la république, inſiſte beaucoup ſur ce qu'elle faſſe valoir les mines en ſon nom & à ſon profit, ſans craindre de faire tort aux particuliers qui y avoient quelqu'intérêt, parce qu'elles pourroient fournir de quoi enrichir les uns & les autres. Hypponicus avoit ſix cens eſclaves qu'il louoit pour y être employés ; & le fermier des mines lui rendoit une obole par jour pour chaque eſclave ; ce qui montoit à une

somme de soixante livres de notre monnoie. Le mathématicien Possidonius, qui vivoit au commencement de notre ère, parle des mines d'or de l'Attique, & dit qu'y travailler, non-seulement ce n'étoit pas gagner, ou même retirer ses frais, mais faire de la dépense en pure perte. L'auteur d'Athènes ancienne & nouvelle (*liv. 1*) dit que ses compagnons de voyage se firent apporter de la terre de la montagne de Laurium, & qu'ils trouvoient dans sa couleur noirâtre, dans sa pesanteur, & dans sa dissolution, toutes les qualités des terres qui sont mêlées de quelques veines d'argent. Si par la suite des tems, les mines anciennement abandonnées à raison de leur épuisement, se régénerent ainsi que le prétendent quelques minéralogistes, il seroit possible d'exploiter de nouveau les mines de l'Attique, & d'en tirer les mêmes profits qu'elles donnoient autrefois.

(3) Il se trouvoit quelques courtisannes désintéressées, mais elles étoient rares. Leurs meres, ou celles qui tenoient la maison, veilloient à ce qu'elles n'accordassent leurs faveurs qu'à ceux qui étoient en état de

les payer. *Voyez dans les Dialogues des courtisannes de Lucien*, celui de Musarium & sa mere, où celle-ci dit avec étonnement: « Quoi! depuis deux mois qu'il a l'air de » t'entretenir, il ne te paye que de paroles... » si mon pere meurt; .... si je suis jamais » le maître; ... si je puis avoir du bien, » & autres propos semblables. Mais pour » de l'argent ou des présens, il n'en est pas » question. Tu n'en reçois pas même des » parfums. Croit-il nous entretenir toujours » d'excuses & de révérences? c'est faire » l'amour à trop bon marché ».

(4) *Cette vieille robe de poil de chevre.* On lit dans le texte: *cette étoffe de Tarente.* On y fabriquoit autrefois, & dans plusieurs autres villes de la grande Grèce, des étoffes de laine fine & de poil de chevre, qui suivant qu'elles sont désignées, devoient ressembler à nos camelots ou à nos étamines; & qui étoient fort recherchées. Celles de Tarente étoient les plus belles, & un objet de luxe dans un tems où la soie étoit presqu'inconnue. *Voyez Pline, Hist. Nat. liv. 8, ch. 48.* Ces étoffes étoient rayées de différentes couleurs, & on les employoit aux

habits de théâtre, ainsi que nous l'apprend Athenée (*liv.* 14.).

(5) *Mettez la main dessus, & venez.* C'étoit l'usage des courtisannes de donner de semblables conseils aux fils de famille qui s'attachoient à elles. Dans le dialogue 12 des courtisannes par Lucien, Joesse se plaignant de l'indifférence de Lysias, son amant, lui dit qu'elle ne lui a jamais demandé de l'argent comme font les autres, & qu'elle ne l'a pas obligé à dérober son pere & sa mere pour lui faire des présens.

(6) C'est ainsi que s'exprime dans Térence un entremeteur, parlant à un amant d'autant plus langoureux, qu'il n'avoit pas de quoi payer. « Je vous ai souffert pen- » dant plusieurs mois contre mon inclina- » tion & mon goût, pleurant, promettant » & n'apportant jamais rien. J'ai enfin trou- » vé ce qu'il me faut, un homme qui paye » & ne pleure pas. Adieu, je vous souhaite » meilleure chance, si vous pouvez la trou- » ver ». *Dans le Phormion, act. 3, scèn. 2.*

LETTRE XV.

MYRRHINE (1) à NICIPPE.

DIPHILE n'a plus d'attentions pour moi : il paroît entiérement livré à l'infâme Theſſala. Il a conſtamment mangé & couché avec moi juſqu'aux dernières fêtes d'Adonis (2).

Je m'appercevois cependant qu'il commençoit à s'en dégoûter; il faiſoit le merveilleux, il me donnoit à entendre qu'il avoit une autre paſſion : quoiqu'il ne vînt ordinairement que déja ivre & ſoutenu par ſon ami Helice, qui bien qu'amoureux d'Herpyllis, paſſoit une partie de ſon tems chez moi.

A préſent, il dit tout haut qu'il n'y mettra plus le pied. Je le crains avec d'autant plus de raiſon, que depuis quatre jours entiers, il n'eſt pas ſorti des jardins de Lyſis où il fait la débauche avec Theſſala, & le

ſcélérat Strongilion, qui pour me faire piece, lui a donné cette nouvelle maîtreſſe.

Je lui ai écrit à différentes fois: je lui ai envoyé meſſages ſur meſſages; j'ai pris tous les ſoins, toutes les précautions convenables en pareil cas, qui n'ont ſervi à rien (3). Il paroît au contraire qu'il n'en eſt que plus vain & plus diſpoſé à ſe moquer de moi.

Il ne me reſte donc d'autre parti à prendre que de dire que je l'ai renvoyé, & même de lui fermer ma porte, s'il s'y préſentoit: le moyen le plus sûr de confondre l'orgueil eſt de le mépriſer (4).

Si toutes ces démarches ne me réuſſiſſent pas, il faudra, comme dans les maladies déſeſpérées, recourir aux remedes extrêmes. Je ſens combien il me ſera fâcheux de perdre tout ce que je tirois de Diphile, qui s'eſt montré toujours très-généreux avec moi; mais il me ſeroit encore plus inſupportable de devenir le ſujet des railleries de l'impudente Theſſala.

Vous m'avez dit avoir éprouvé dans votre jeunesse l'efficacité des philtres (5); c'est ce que je veux employer. Ainsi, je parviendrai à rabattre les fastueux dédains, & la vanité dont notre homme paroît enivré. Je lui enverrai différentes entremetteuses qui lui proposeront de se raccommoder avec moi. Mes larmes sauront appuyer à propos mes propositions: j'y joindrai les prieres les plus instantes; je lui ferai envisager ce qu'il doit redouter de la déesse de la vengeance, s'il continue à dédaigner une femme qui l'aime si tendrement; je mettrai tout en œuvre pour le persuader de ma bonne foi & le toucher.

Il se rendra à mes empressemens, ne fut-ce que par pitié pour une femme qu'il croira brûler d'amour pour lui. Le vaurien n'en sera que plus orgueilleux. Se rappellant ce qui s'est passé entre nous, l'intimité dans laquelle nous avons vécu, il croira faire un acte de justice & d'honnêteté, en m'accordant cette légere satisfaction.

Je compte aussi sur les sollicitations d'Hélice : Herpyllis, dont il est amoureux, se joindra à lui pour me servir, & tous nos efforts réunis feront donner l'insolent Diphile dans le panneau.

Cependant l'usage du philtre est très-hasardeux ; souvent même il est funeste à celui qui le prend (6). Mais, qu'importe ; il faut que Diphile vive pour m'aimer, ou qu'il meure pour Thessala.

NOTES.

(1) Le poëte comique Timoclès, cité par Athenée (*liv. 13*), dans la piece intitulée *le Tautocléide dorien*, ou *le Passe-par-tout*, nomme Myrrhine comme une courtisanne connue à Athènes. Il représente un homme ruiné par ses débauches & rongé de chagrins, & dit : « A côté du malheureux, sont » couchées & dorment ses vieilles amies, » Nannio, Plangon, Lyca, Gnathène, » Phryné, Pythionice, *Myrrhine*, Chrysis, » Conalis, Hieroclée, Lopadium ». De tems en tems le théâtre donnoit au public les

noms de ces filles fameuſes, & ce n'étoit jamais pour en faire l'éloge. Il eſt parlé de *Myrrhine* dans la lettre neuviéme, où elle diſpute de la beauté avec Thryallis.

(2) *Les fêtes d'Adonis* étoient fameuſes dans tout l'Orient. Il paroît qu'elles furent d'abord inſtituées à Biblos en Phénicie, où Cynirrhe, pere d'Adonis, avoit regné. On ſait que la beauté du jeune Adonis inſpira l'amour le plus vif à Vénus, & qu'elle fut inconſolable de la mort de cet aimable Prince, qui fut tué par un ſanglier. Tous les ans on célébroit la mémoire de cet événement funeſte par un deuil général, dans lequel les femmes s'arrachoient les cheveux, ſe déchiroient la poitrine, pouſſoient des cris lamentables, pour rendre les honneurs funébres à Adonis. Les femmes mêmes étoient obligées de ſe couper la chevelure. Celles qui ne vouloient pas ſacrifier cet ornement ſi cher, ſe proſtituoient publiquement pendant un jour à prix d'argent, & ce qu'elles avoient gagné étoit offert à Vénus. Le deuil ne duroit qu'un jour, le lendemain étoit conſacré à la joie, à cauſe de la réſurrection d'Adonis. Cette fête paſſa de Phénicie en Grèce, où elle ſe célébroit avec les

mêmes rites. Théocrite, idylle 15, a donné une description très-pompeuse des fêtes d'Adonis : l'ancien scholiaste de Théocrite dit sur cette idylle, qu'il étoit encore d'usage dans la Grèce de préparer des terres que l'on ensemençoit de froment aux fêtes d'Adonis, & que l'on appelloit jardins d'Adonis. *Vossius de idol. liv. 2, ch. 4.*

Ces fêtes n'étoient, aux yeux des gens raisonnables, que le symbole de l'action du soleil sur la terre qu'il féconde. Adonis représentoit le soleil, & Vénus, la terre. Le premier jour de deuil rappelloit le tems de l'année où le soleil échauffant un autre hémisphere, sembloit avoir abandonné celui que les Grecs habitoient, laissant la nature dans l'inaction, & comme morte de douleur à raison de son éloignement ; le second jour de plaisir & de réjouissance étoit pour célébrer le retour du soleil & celui de la fécondité. On disoit qu'Adonis avoit été tué par un sanglier ; & on indiquoit par cet animal, qui se plaît dans la fange & les marais, dont l'extérieur a quelque chose de triste & d'horrible, les rigueurs de l'hiver. C'est l'explication qu'en donne Macrobe (*liv. 1, ch. 21 des Saturnales*) : « L'hiver,

» dit-il, eſt en quelque maniere la plaie du » ſoleil, en ce qu'il diminue ſa chaleur & » ſa lumiere; que les bruines épaiſſes & » froides ſemblent l'anéantir pour nous, & » réduire toute la nature à un état de mort ». On ſuppoſoit qu'Adonis avoit été tué dans la Syrie ſur le mont Liban : on y célébroit ſes myſteres, lorſque les eaux d'une riviere qui porte ſon nom, & qui coule de cette montagne dans la plaine, changeoient de couleur, & paroiſſoient teintes de ſang : ce qui arrivoit tous les ans au printems, & ce que l'on regardoit comme un miracle, parce qu'on croyoit que l'eau du fleuve ſe changeoit en ſang chaque année pour renouveller le ſouvenir du meurtre d'Adonis. Les eaux de cette riviere prenoient en effet une couleur rougeâtre, mais qui étoit produite par les terres du Liban, qui ſe mêlant à l'eau dans la ſaiſon des pluies, la teignoient. *Voyez Lucien, Diſcours de la deeſſe de Syrie.*

Probablement la même merveille ſe renouvelle encore tous les ans dans ce fleuve, appellé aujourd'hui *Hahar-aſcalb*, ou le fleuve du chien, qui coule entre les villes de Biblos (*Giblet*), & Beryte (*Barut*),

en Phénicie, & se jette dans la mer à six milles au-dessous de Barut ou Beryte.

Les courtisannes, dans ces fêtes, ne cherchoient que les occasions de se montrer avec éclat, de faire parade de luxe, de faste & de volupté. C'étoit pour cela qu'elles se rassembloient, & qu'une d'entr'elles choisie unanimement, célébroit les mysteres en qualité de prêtresse. Tout ce qui pouvoit contribuer à leurs plaisirs, étoit bien reçu dans ces circonstances. Aussi le poëte Diphile fait-il placer un cuisinier chez une courtisanne dans le tems des fêtes d'Adonis. « L'endroit où je te mene, dit le courtier, » est un lieu public ; une courtisanne ac- » créditée y célébre les fêtes d'Adonis, avec » une nombreuse troupe de ses compagnes; » c'est-là où il faut que tu te présentes, aussi- » tôt que tu te seras mis en état de pa- » roître ». (*Athenée, liv. 7.*)

(3) Lucien, dans le dialogue *Toxaris*, ou *de l'amitié*, rapporte les moyens que les courtisannes employoient pour s'attacher leurs amans. Il parle des ruses d'une des plus célèbres d'entr'elles, pour engager dans ses filets le jeune Dinias, riche Athénien.

« D'abord on vit messagers de part & d'au-
» tre chargés de billets galans, & de toutes
» ces petites attentions qui tiennent lieu
» des faveurs les plus précieuses à un jeune
» amant ». Il est question ensuite de bouquets flétris que la courtisanne avoit portés, de fruits où elle avoit mordu, & d'autres petites faveurs alors de mode à Athènes. Puis, viennent les servantes qui font accroire au galant que la maîtresse ne dort ni jour ni nuit; qu'elle ne fait que songer à lui & soupirer; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin ils se persuadent qu'ils sont aimés. « Car elle cou-
» roit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrê-
» toit quand il vouloit partir; faisoit sem-
» blant de ne se parer que pour lui, &
» savoit mêler à propos les larmes, les dé-
» dains, les soupirs, parmi les attraits de
» sa beauté, & les charmes de sa voix &
» de sa lyre ». C'est par ces artifices que les courtisannes grecques faisoient des dupes autrefois : ils ne sont pas encore tellement usés qu'ils n'aient les mêmes succès.

(4) *Le moyen le plus sûr de confondre*

l'orgueil, eſt de le mépriſer. C'eſt ce que conſeilloit Ampélis, courtiſanne déja ſur le retour de l'âge, à la jeune Chryſis. « Veux-tu » que je te diſe ce que je fis un jour à un » galant dont la paſſion commençoit à ſe » refroidir ? Je lui fermai la porte, & en » fis entrer un autre. Alors il commença à » faire l'enragé & le déſeſpéré ; mais tout » cela n'aboutit qu'à me faire de nouveaux » préſens, & à ne me plus quitter : ſa femme » prétendoit que je lui avois donné un breu- » vage pour ſe faire aimer ; mais mon ſecret » n'étoit qu'un peu de jalouſie excitée bien » à propos. Uſe de cette recette, & tu t'en » trouveras bien ». *Lucien, Dialogue d'Ampélis & de Chryſis*, & dans celui de *Joeſſe, de Pithiades & de Lyſias.* « Tu l'as gâté » en l'aimant trop, & en le lui faiſant trop » connoître. S'ils ſentent leur empire ſur » nous, ils deviennent fiers & dédaigneux. » Si tu m'en crois, ferme-lui ta porte pen- » dant quelque tems ; tu verras ſes feux ſe » ranimer, il t'aimera vraiment à la folie ».

(5) *L'efficacité des philtres.* La reſſource des vieilles courtiſannes abandonnées de leurs amans, étoit les ſortiléges & les phil-

tres. On voit dans les Dialogues de Lucien, Méliſſe demander à Bacchis de lui amener quelques-unes de ces vieilles magiciennes de Theſſalie, qui ſavent rendre les femmes aimables, & ramener les galans refroidis. « Que pouvois-je faire, dit une amante » déſeſpérée (*liv. 5 des Amours de Clitophon & de Leucippe*), » croyant vous avoir » perdu pour toujours, que de recourir aux » philtres enchanteurs ? n'eſt-ce pas la reſ- » ſource de ceux qui ſont malheureux en » amour » ?

(6) *L'uſage des philtres*, &c. Les Grecs croyoient à l'action des philtres, & ils étoient en uſage parmi eux. Ils en compoſoient de différentes eſpeces. Les vieilles femmes auxquelles on avoit recours pour cela, y employoient certaines cérémonies magiques, qui donnoient aux ingrédiens dont elles ſe ſervoient, toute leur vertu. Ils étoient plus capables de déranger le tempérament de ceux à qui on les donnoit, que de leur inſpirer de l'amour. « Les femmes, » dit Plutarque, qui compoſent certains » breuvages d'amour, ou quelques autres » charmes & ſorcelleries pour donner à leurs

» maris, & qui les attrayent ainſi par allé-
» chement de volupté, il eſt force qu'elles
» vivent, puis après avec eux, inſenſés,
» étourdis, & tranſportés hors de leur bon
» ſens ». *Traité des préceptes du mariage.*
La courtiſanne avoit donc raiſon de craindre les funeſtes effets du philtre. La compoſition en étoit ſecrette; je n'en ai trouvé qu'un dans Athenée (*liv. 7*). « Le vin dans
» lequel on avoit fait étouffer un ſurmulet,
» étoit un philtre qui rendoit les hommes
» impuiſſans, & qui empêchoit les femmes
» de concevoir ». *Terpſiclos, liv. de Venereis.* Dioſcoride (*liv. 2*) dit très-ſérieuſement que la racine du *ciclamen* ou *chaméciſſos*, qui eſt une eſpece de thitymale, pilée & miſe en paſtilles, eſt un préſervatif contre les eſpeces de poiſons que les Grecs appellent philtres. Pline en parle auſſi, *livre 25, ch. 9.* On verra dans l'idylle 2 de Théocrite, la préparation ſolemnelle d'un philtre, & tous les enchantemens que la magicienne Simette emploie pour faire revenir un amant volage, ou pour le faire périr. Vanhelmont, qui a radoté ſur ce ſujet comme ſur quantité d'autres, dit que les véritables philtres ſont ceux qui peuvent con-

ciliet

cilier une inclination mutuelle entre deux personnes, par l'interposition de quelque moyen naturel & magnétique qui puisse transplanter l'affection. Il soutient ce galimathias par la maniere obscure & inintelligible qu'il donne de composer les philtres, dans lesquels il fait entrer la mumie comme ingrédient principal. Au reste, ces chimeres ont perdu tout leur crédit ; & si les philtres ont quelqu'action, c'est de causer des révolutions nuisibles à ceux qui les boivent, & non d'exciter en eux quelqu'inclination à laquelle ils ne sont pas portés. Il seroit même à craindre qu'ils ne se tournassent en poison, comme il arrivoit quelquefois parmi les Grecs. Aristote, liv. 1, ch. 17, *Magnorum moralium*, dit qu'une femme ayant fait prendre un philtre à un homme qui mourut de l'effet de ce breuvage, ayant été traduite devant l'aréopage pour crime d'homicide, fut absoute par ce tribunal, parce qu'elle n'avoit pas eu intention de faire mourir cet homme, mais de ranimer ses feux languissans. Je remarquerai, au sujet de ce jugement cité par Aristote, que ce philosophe, qui avoit perdu tout son crédit, semble l'avoir repris en entier depuis vingt

ou trente ans, & que ses préceptes moraux & politiques influent peut-être plus qu'on ne le pense, sur certaines législations modernes que l'on regarde comme l'effort de la raison, & le triomphe de l'humanité.

LETTRE XVI.

PHILUMENE à CRITON.

POURQUOI vous tourmenter & perdre votre tems à m'écrire? J'ai besoin de cinquante pieces d'or, & non de vos lettres. Si vous m'aimez, donnez-les moi sans retard. Si le demon de l'avarice ou de la mesquinerie vous possède, ne me fatiguez plus inutilement. Adieu.

NOTE.

CETTE lettre peu intéressante prouve seulement que les mêmes mœurs ont toujours donné les mêmes goûts & les mêmes sentimens, qui sont exprimés par-tout dans des termes équivalens. Je remarquerai que

le nom de *Philumene* désigne en grec une femme intéressée qui aime le sien, & *Criton* un homme prudent, qui probablement ne donna rien.

LETTRE XVII.

ANICET à PHÉBIANNE.

VOUS me fuyez, ô Phébinane, vous me fuyez, après avoir absorbé presque tout ce que je possédois; tout ce que vous avez, vous l'avez reçu de moi. Vous avez oublié les paniers de figues, les fromages frais, les belles poules que je vous envoyois. Toute l'aisance dont vous jouissiez, ne la teniez-vous pas de moi? il ne me reste que la honte & la misere. Vous m'avez culbuté, dépouillé, réduit à rien (1): vous ne tenez plus aucun compte de moi qui vous aime si tendrement. Allez donc, à la bonne heure; jouissez de vos avantages. Mon parti est pris, je supporterai, quoi qu'il m'en coûte, cette ignominie; & j'aurai le courage de la dévorer en silence (2).

NOTES.

(1) *Culbuté, dépouillé.* Les termes grecs présentent l'idée d'un coq battu, becqueté & déplumé, même par les poules. Il paroît que le rhéteur fait ici allusion aux traits de la comédie d'Aristophane, intitulée les Oiseaux, où il est question d'un vieillard amoureux, auquel, de même qu'à un coq, ses femelles arrachent les plumes. L'art de dépouiller les amans, & sur-tout les vieillards qui s'avisoient de l'être, étoit pratiqué par toutes les courtisannes grecques. Les vieilles ne donnoient pas d'autres conseils aux jeunes filles qu'elles formoient pour les plaisirs du public : « Plumez tous ces galans » qui tombent sous vos pattes, mangez-les, » rongez-les jusqu'aux os », dit la vieille Syra à la jeune Philotis. Acte 1, scène 1 de l'Hécyre de Térence.

(2) *J'aurai le courage de la dévorer en silence.* Le villageois qu'Alciphron fait parler dans cette lettre, étoit sans doute un homme dans l'aisance, qui sur le déclin de l'âge s'avisa de devenir amoureux d'une jeune fille d'Athènes, qui reçut ses présens

& ne le paya d'aucun retour. La présomption l'avoit engagé dans cette fausse démarche, & il se donne l'air d'en soutenir les suites fâcheuses avec fermeté ; c'est ce que semble indiquer le nom d'*Anicet*, qui signifie invincible. Mais la dénomination n'est qu'une ironie, & son prétendu courage n'est produit que par la perte de tout espoir. C'est ce qu'Homère fait dire avec tant de vérité à Amphinome par Ulysse (Odyssée, liv. 18) : « De tous les animaux » qui respirent ou qui rampent sur la terre, » le plus foible & le plus misérable, c'est » l'homme. Pendant qu'il est dans la force » de l'âge, & que les dieux entretiennent » le cours de sa prospérité, il est plein de » présomption & d'insolence ; il croit qu'il » ne sauroit lui arriver aucun mal. Et lorsque ces mêmes dieux le précipitent de cet » état heureux dans les malheurs qu'il a » mérités par ses fausses démarches, il souffre ce revers avec un courage forcé, qui » n'est qu'un esprit caché de révolte : ce n'est » que petitesse & bassesse : car l'esprit de » l'homme est toujours tel que sont les jours » (les événemens) qu'il plaît au pere des » dieux & des hommes de lui envoyer ».

LETTRE XVIII.

PHÉBIANNE à ANICET.

UNE de mes voisines, en travail d'enfant, venoit de me demander, & j'y allois en hâte, portant avec moi les choses nécessaires à mon art (1), lorsque je vous ai rencontré tout d'un coup; & que me prenant par le col, vous vouliez que je m'arrêtasse à recevoir vos baisers.

Ridicule vieillard, qui n'avez pas deux jours à vivre, pourquoi vous attaquer à nous autres filles dans la fleur de l'âge? Etes-vous assez insensé pour compter sur le renouvellement de votre jeunesse & de vos forces (2)? Désormais incapable de tout travail champêtre, ne songez qu'à préparer la monnoie que vous devez au batelier de l'Achéron : votre décrépitude vous exempte même des moindres soins domestiques, & vous faites encore le lan-

goureux ; vous croyez ſoupirer amoureuſement, malheureux Cécrops (3); épargnez-vous ces travers, & ne vous occupez que de votre triſte & impuiſſante vieilleſſe.

NOTES.

(1) *J'y allais en hâte.* Cette excuſe ſervoit à propos aux femmes grecques. Ariſtophane la met dans la bouche d'une femme à laquelle ſon mari demandoit pourquoi elle étoit ſortie de nuit & clandeſtinement.

(2) Sophocle le tragique, ſur la fin de ſes jours étoit fort amoureux de la courtiſanne Théoris, & pour en obtenir quelques faveurs conſtantes, il adreſſe cette priere à Vénus, « Divinité protectrice de » la jeuneſſe, ne rejettez pas mes vœux ; » faites que ma Théoris mépriſe l'amour & » les baiſers des jeunes gens ; qu'elle leur » préfére les cheveux blancs de la vieilleſſe » Si les forces de mon corps ſont épuiſées; » ne ſont-elles pas bien compenſées par » l'élévation & la vivacité de l'eſprit » ? Il

crut ſans doute ſa priere exaucée, car il entretint publiquement jusqu'à la fin de ſes jours la courtiſanne Archippe, qu'il fit ſon héritiere univerſelle. On demandoit à Smicrines, qui avoit entretenu cette fille, ce qu'elle pouvoit faire avec Sophocle : « C'eſt, » dit-il, une chouette qui veille ſur un tom- » beau ». Sophocle étoit alors âgé de près de cent ans : ſes enfans avoient voulu le faire interdire quelques années auparavant, ſous prétexte d'incapacité de gérer ſes affaires, & d'aliénation d'eſprit, ce qu'ils prouvoient par le goût qu'il conſervoit pour les courtiſannes. Le poëte ne répondit à cette accuſation ſi déshonnête, qu'en liſant au public ſa tragédie d'Œdipe à Colone, dont les juges furent charmés. Sophocle fut renvoyé de l'accuſation, & peu s'en fallut que ſes enfans ne fuſſent taxés d'impiété.

(3) Cécrops, premier roi d'Athènes, paroiſſoit être le ſymbole de l'antiquité & de la vieilleſſe à une jeune perſonne telle que Phébiane.



LETTRE XIX.

Gebellus à Salamine.

D'OÙ te vient donc ta fierté, Salamine? N'eſt-ce pas toi que j'ai tirée de la boutique de ce frippier boiteux, à l'inſçu de ta mere, que j'entretiens chez moi ſur le ton d'une fille honnête & bien dotée que j'aurois épouſée? Et toi, vile créature, tu fais la revêche! tu ricanes à mes propoſitions! tu t'en moques, tu les mépriſes! continueras-tu ſur ce ton d'impertinence? Prens garde que ton amant ne ſe reſſouvienne qu'il eſt ton maître, & que je ne te réduiſe à la campagne au pénible métier de faire griller l'orge & de le moudre (1). Tu ſauras alors par ton expérience, en quel abîme de maux tu t'es précipitée.

NOTE.

(1) C'étoit une très-ancienne coutume des femmes de la campagne, de faire griller

& de moudre de l'orge avec lequel on faisoit une espece de gruau, ou des gâteaux cuits sous la cendre. On la trouve indiquée dans Hérodote (liv. 8), où rappellant les anciens oracles qui avoient annoncé la déroute de la flotte de Xerxès, il dit que Musée avoit prédit autrefois que les femmes du promontoire Colias feroient griller de l'orge au feu des rames; ce qui put arriver lorsque les débris de la flotte persienne couvrirent les rivages de l'Attique. Quant à la menace que fait Gebellus à Salamine, elle est imitée des *Adelphes* de Ménandre, piece traduite par Térence. On y lit qu'un vieillard, amoureux d'une musicienne qui ne l'écoutoit pas, dit, acte 4, scène 3 : « Je » m'en irai à la campagne, j'y menerai, » sous belles promesses, cette merveilleuse » créature; nous verrons si elle ne s'adou» cira pas, lorsqu'elle se verra couverte de » fumée & de cendres, & qu'elle sera lasse » de faire griller de l'orge ».

La réponse qui suit à la lettre de Gebellus, apprend que la menace ne réussissoit pas toujours au gré des vieillards, & que les jeunes courtisannes grecques savoient se mettre au-dessus.

LETTRE XX.

Salamine à Gebellus.

OUI, mon maître, je ſuis déterminée à tout ſouffrir plutôt que de coucher avec vous. Je n'avois pas pris la fuite cette nuit comme vous le ſoupçonniez; je ne m'étois pas cachée dans les broſſailles; j'étois ſous la huche que j'avois renverſée ſur moi. Je ſuis réſolue à me pendre; je vous le déclare hautement. Ecoutez-moi, Gebellus; je vous hais; la maſſe énorme de votre corps me fait horreur, je ne vous vois que comme une bête féroce qui veut me dévorer, & dont la puanteur m'infecte. Allez donc à la malheure, ô le plus déteſtable des hommes; allez, & cherchez à contenter vos deſirs avec quelque vieille ſalle & édentée, qui ſe ſera parfumée avec un reſte d'huile rance de térébenthine.

AVERTISSEMENT.

Les Lettres qui suivent jusqu'à la fin de ce Livre, ne sont pas écrites sous le nom des Courtisannes ; mais comme plusieurs y ont rapport, & qu'elles sont dans le genre érotique, il m'a paru que je ne devois pas les placer ailleurs, dans le nouvel ordre que je donne aux Lettres d'Alciphron.

LETTRE XXI.

PANOPE à EUTHIBULE.

EUTHIBULE, lorſque vous m'avez épouſée, ma condition étoit honnête; je tenois un rang diſtingué parmi les filles de mon état. Mon pere Soſthène le Tyrien, & ma mere Damophile jouiſſoient d'une conſidération aſſurée : ils me fiancerent à vous, m'inſtituerent leur héritiere univerſelle, & me marierent avec vous pour avoir des enfans légitimes.

Mais votre légéreté, votre inconſtance, votre goût pour la volupté vous portent à me négliger ainſi que nos enfans, pour vous livrer entiérement à la paſſion que vous inſpire cette Galene, fille de Thalaſſion (1), qui eſt venue ici d'Hermione (2), prendre une maiſon à louage, & étaler ſes charmes dans le Pyrée (3), où elle en fait commerce, au grand détriment de

toute la jeunesse amoureuse. Nos jeunes pêcheurs vont faire la débauche chez elle ; ils la comblent de présens ; elle n'en refuse aucun ; c'est un gouffre qui absorbe tout.

Vous ne vous contentez pas de lui envoyer des anchois, des mulets, ou d'autres poissons (4), tels que le commun des pêcheurs peut lui en apporter. Pareils présens seroient mal reçus de la part d'un homme marié, déja d'un âge assez avancé & pere de grands enfans. Voulant vous y prendre de maniere à exclure vos rivaux, vous donnez à la belle des réseaux (ou dentelles) de Milet, & des robes de Sicile. Vous lui prodiguez l'or.

Cessez de vous conduire ainsi, Euthibule, renoncez à votre penchant pour la débauche & les courtisannes, ou sachez que je me retirerai chez mon pere, qui ne m'abandonnera pas, & qui vous intentera une action criminelle pardevant les magistrats, pour avoir raison des mauvais traitemens que vous me faites (5).

NOTES.

(1) *Thalaſſion* ſignifie porteur d'eau, ou homme qui tire ſon profit de l'eau ; ce pouvoit auſſi être un pêcheur, mais d'un rang fort au-deſſous d'Euthibule, puiſque Panope, quoique femme de pêcheur, le traite avec une ſorte de mépris.

(2) Hermione, ville fort ancienne du Péloponnèſe, fondée par Hermion, fils d'Europs (*Pauſanias*, *liv.* 2, *ch.* 34). On connoît encore ſes ruines ſur les bords du golfe de Napoli de Romanie. Quantité de filles de cette ville ou de ſes environs venoient à Athènes, faire reſſource de leurs charmes, & le nom d'Hermionienne étoit ſynonyme avec celui de courtiſanne. C'eſt ainſi que la ville de Vénuſe, dans la Campanie, fourniſſoit autrefois à Rome quantité de ces créatures, toujours au goût de ceux qui aiment les plaiſirs faciles. Je préfere, diſoit Juvénal (*Sat.* 6), une vénuſienne à Cornélie, mere des Gracques.

Malo Vennſinam quàm, te Cornelia mater Gracchorum,

On prétend que Nettuno, dans la cam-

pagne de Rome, a ſuccédé aux droits de Vénuſe.

(3) *Dans le Pyrée.* Voyez ſur le Pyrée la note 3 de la lettre IV. C'eſt là que les courtiſannes ſe montroient en foule aux amateurs des plaiſirs qu'elles promettoient. Et ce n'étoient pas les femmes ſeules que les Grecs y cherchoient. Eſchines, dans un de ſes diſcours contre Timarque, lui reproche qu'il avoit paſſé ſa jeuneſſe au Pyrée, dans la boutique d'un barbier, pour y tirer profit de ſon corps, ſous prétexte d'apprendre à raſer.

(4) *Des anchois, des mulets ou d'autres poiſſons.* Panope dit que ſon mari n'envoyoit pas indifféremment toutes ſortes de poiſſons à ſa maîtreſſe. Il auroit craint que pareils préſens ne lui rappellaſſent ce que ce métier avoit de vil. Il faiſoit l'homme d'importance, & ne vouloit pas être regardé comme un pêcheur. Peut-être auſſi que l'anchois & le mulet étant des poiſſons conſacrés à la chaſte Diane, ne devoient pas être envoyés à une courtiſanne qui les auroit pris à mauvais augure, ſur-tout de la part d'un amant déjà âgé qui devoit bien ſe garder de donner de

lui quelqu'idée contraire à ſes prétentions. (Voyez *Athenée*, *liv.* 7); mais il lui envoyoit des réſeaux ou dentelles de Milet, & des robes de Sicile. Cette iſle fourniſſoit au luxe d'Athènes des choſes recherchées, telles que d'excellens fromages, des pigeons qui ſe ſervoient ſur les meilleures tables, & des robes de laine très-fine, de différentes couleurs, qui portoient le nom du pays où on les fabriquoit. (*Ath. l.* 14.)

(5) *Les mauvais traitemens que vous me faites.* Plutarque parlant des maris qui vont porter leurs galanteries hors de chez eux, dit: « Quand ils ſont couchés auprès » de leurs épouſes, qui ſeront belles bien » ſouvent, & qui leur porteront grande ami» tié, ils ne bougeront. Mais s'ils ſe trouvent » avec telle courtiſanne, comme étoient » Phryné ou Laïs, auxquelles ils auront » payé de bon argent pour coucher avec » elles, encore qu'ils ne ſoient pas bien diſ» poſés de leur perſonne, ou autrement » lâches à tel métier, ils feront néanmoins » tout ce qu'ils pourront pour exciter leur » luxure à cette volupté par une vaine » gloire; tellement que Phryné étant déja

» vieille & paſſée, diſoit qu'elle vendoit » plus chérement ſa lie, pour la réputa- » tion ». *Plutarque*, *Regles & préceptes de la ſanté*, *art.* 14. Et c'eſt-là ce qui excitoit, avec raiſon, les plaintes des femmes honnêtes, telles que Panope.

LETTRE XXII.

Auchénius à Arménion.

SI vous êtes en état de m'aider, dites-le moi; mais ne découvrez mon ſecret à qui que ce ſoit (1). Je vais vous raconter du mieux que je pourrai la ſituation où je me trouve. L'amour s'eſt emparé de moi, & n'écoute plus ce que la raiſon m'inſpire: mon bon ſens eſt comme ſubmergé par l'impétuoſité de la paſſion.

Comment l'amour a-t-il pu ſe rendre maître d'un miſérable pêcheur, qui a tant de peine à ſe procurer ſa ſubſiſtance, au point de ne pas lui laiſſer un moment de relâche! Oui, les feux dont je brûle

ſont auſſi vifs que ceux de nos jeunes Athéniens les plus riches & les plus élégans ! Moi, qui me ſuis moqué ſi longtems de ceux que la molleſſe rendoit eſclaves de leurs paſſions, je ſuis devenu la proie des miennes : je ne penſe plus qu'à me marier ; je n'invoque d'autre dieu que l'Hymenée (2).

La beauté dont je rafole eſt fille d'un de ces nouveaux venus, qui ont paſſé, on ne ſait pourquoi, d'Hermione (3) dans le Pyrée. Je n'ai point de dot à lui aſſurer, je n'ai que ma perſonne & mon état de pêcheur ; & cependant je me crois l'époux qui lui convient le mieux, ſi ſon pere n'eſt pas aſſez déraiſonnable pour s'oppoſer à notre union.

NOTES.

(1) *Ne découvrez mon ſecret à qui que ce ſoit.* Il y a dans le grec : ſoyez plus taciturne qu'un aréopagite ; Ἀρειοπαγίτου στεγανώτερος. C'étoit un proverbe parmi les grecs,

qu'Erafme cite comme tiré d'une des lettres d'Alciphron. (*Chil.* 4, *cent.* 10, *adag.* 6.) A Athènes, on faifoit le rapport des caufes capitales à l'aréopage pendant la nuit, afin que l'attention ne fût point troublée, & ç'eût été un crime aux magiftrats de ce tribunal d'en révéler quelque chofe. Le confeil des Dix à Venife, dont la févérité eft fi formidable, peut être comparé à ce tribunal : les caufes qui y font portées, font traitées avec le plus grand fecret, & la difcrétion des magiftrats eft impénétrable.

(2) *L'Hymenée.* Selon les poëtes, ce dieu eft fils de Bacchus & de Vénus : les peintres le repréfentent fous la figure d'un jeune homme à chevelure blonde, couronné de rofes, tenant un flambeau à la main, & d'une phyfionomie douce & très-bénigne. Proclus le lycien nous apprend que dans la folemnité des nôces, on invoquoit Hymenée, & que les chants que l'on faifoit en fon honneur, n'étoient dans leur inftitution que l'expreffion des regrets qu'avoit laiffés Hymenée, fils de Terpfichore, qui difparut au moment qu'il venoit de fe marier. D'autres difent que ces chants de joie fe renouvelloient en mémoire

d'Hymenée, jeune guerrier de l'Attique, qui pourſuivit les pirates qui avoient enlevé pluſieurs filles de ſon pays, & les tira de leurs mains. Quant à moi, dit Proclus, je penſe que ces chants ne ſont que les vœux que l'on fait pour demander une vie heureuſe, & une ſociété tranquille dans le mariage, entretenue par un amour mutuel. Dans la dialecte éolique, *ὑμεναιειν* & *ὁμονοεῖν* expriment le vœu que ceux qui doivent vivre enſemble, forment pour trouver dans leur union, un accord conſtant de goûts & de ſentimens. *Biblioth. grecque de Photius*, n°. 239.

(3) *Hermione.* Voyez ſur cette ville, & les filles qui en ſortoient, la note 2 de la lettre précédente.



LETTRE XXIII.

EUPLOUS à THALASSÉROS.

L'ABONDANCE vous plonge dans la volupté ; vous devenez fou. J'apprends que vous aimez une chanteuse, que vous ne cessez d'aller chez elle ; que tous les jours vous lui envoyez votre pêche (1). C'est l'honnête Sosias, le meilleur de nos voisins, qui m'apprend cette nouvelle. Il est de ceux qui s'informent exactement de la vérité, dans la crainte d'accréditer un faux bruit. C'est ce même Sosias qui fait tirer un excellent coulis des petits poissons qu'il prend dans ses vervaux (2).

Dites-moi donc où vous avez pris ce goût pour la mélodie, la chromatique, le rapport harmonique des sons? C'est ce qui étonnoit notre voisin, lorsqu'il m'apprenoit vos amours. Car ce ne sera pas seulement la beauté de la jeune fille, mais encore ses talens qui vous auront charmé.

Si vous m'en croyez, vous cesserez de faire tant de dépenses pour elle ; autrement le naufrage dont vous êtes menacé sur la terre, sera plus ruineux pour vous, que ceux que vous auriez à craindre sur la mer ; & le logement de la musicienne vous deviendra plus périlleux que le golfe Calidonien (3), ou la mer Thyrrénienne (4) ; car vous invoquerez inutilement Cratée (5), si vous vous exposez volontairement au danger de faire naufrage.

NOTES.

(1) *Vous lui envoyez votre pêche.* Les auteurs contemporains nous représentent les pêcheurs de l'Attique comme une espece d'hommes grossiers, de mauvaise foi, livrés à toutes sortes de débauches. Les poëtes comiques les traitent mal. Diphile, dans le Casion, dit : « Je pensois qu'il n'y avoit » qu'à Athènes où les pêcheurs fussent in» solens & trompeurs ; mais c'est une race » féroce dont la méchanceté est par-tout » la même, & dont il faut sans cesse se

» défier ». Antiphanes, dans le Misoponéron ou l'Ennemi des méchans, dit qu'après les usuriers qui sont les plus exécrables des hommes, il n'y avoit rien de pis que les pêcheurs. Si l'on marchandoit quelques poissons auprès d'eux, à peine répondoient-ils; pour se donner un air plus décidé & plus dur, ils n'articuloient que la moitié des syllabes dont le mot étoit composé, pour *tessares*, quatre, ils disoient *testr'*; *octo*, huit, *oct'*. Ils rendoient par leur prononciation grossiere une langue douce & sonore aussi désagréable que les jargons barbares des peuples du nord. (Athén. liv. 6.) Les gens de mer & les pêcheurs napolitains peuvent donner une idée des grecs de leur profession. Ils ont changé les agrémens de la langue italienne en un jargon dur & grossier que tout le peuple a adopté, & que les révolutions fréquentes où la populace tenoit souvent le premier rang, a rendu le langage commun, même des personnes de l'état le plus distingué. Les Siciliens surtout sont remarquables par la dureté avec laquelle ils prononcent l'espece d'italien dont ils se servent.

(2) *Coulis de petits poissons.* Les Grecs appelloient ce coulis ou sauce, *garos* ou *garus* ; il entroit dans la plupart de leurs ragoûts. Il paroît qu'il étoit relevé avec le sel & le vinaigre ; on le comparoit à la moutarde, qui, je crois, en faisoit partie. Les anciens poëtes comiques en parlent. Cratinus donne à entendre qu'on le portoit dans des petits paniers, tels que ceux où l'on mettoit les fromages : d'autres le représentent comme liquide. (Voyez *Athén. liv. 2 & 9.*) C'étoit un objet de commerce pour les pêcheurs intelligens. Cette espece de sauce est encore d'usage dans les Indes orientales ; elle entre dans l'assaisonnement de la plupart des mets. Voyez *l'Histoire natur. civile & politique du Tonquin, partie I, chap. 6.*

(3) *Le golfe Calydonien.* C'est la partie de la mer de Grèce qui est resserrée entre les deux caps qui terminent l'Etolie & l'Achaïe au midi ; on l'appelle aujourd'hui le golfe de Corinthe ou d'*Engia.* Voyez *Strabon, liv. 8.* Cette mer est très-orageuse, & les vents contraires ou de réflexion qui se brisant sur les côtes élevées, réagissent

ſur la mer, y cauſent des tempêtes preſque continuelles. La quantité de petites iſles dont ces parages ſont ſemés, le confluent de la mer du Péloponèſe ou de la Morée, avec les eaux de la mer ſupérieure, tiennent les flots dans une agitation continuelle, & leur donnent une ſorte de flux & reflux incertain, qui ne permettent pas aux navires de jouir jamais ſur cette mer d'une navigation tranquille. Voyez *Héliodore*, *liv.* 5.

(4) *La mer Thyrrénienne*, aujourd'hui la mer de Toſcane, qui s'étend le long d'une partie conſidérable de l'Italie, entre la Sicile, la Sardaigne & la Corſe; elle baigne les côtes de Toſcane, de l'Etat de l'Egliſe & du royaume de Naples; de ſorte que l'écueil fameux de Scylla, dans le détroit appellé le fare de Meſſine, ſur la côte de Calabre, ſe trouvoit dans cette mer. Le rhéteur y fait alluſion lorſqu'il parle de Cratée.

(5) *Cratée.* On prétend que cette déeſſe eſt la même qu'Hécate, qui préſidoit aux enchantemens & aux ſortiléges. Homere, (*Odyſſ. liv.* 12) fait conſeiller à Ulyſſe par Circé, lorſqu'il ſe trouvera entre Carybde & Scylla, de paſſer vîte, & d'appeller à

ſon ſecours la déeſſe Cratée, qui a mis au monde ce monſtre horrible (Scylla). Elle devoit arrêter ſa violence, & l'empêcher de ſe jetter ſur lui. L'auteur des lettres fait alluſion aux conſeils que Circé donnoit à Ulyſſe, pour ſe ſouſtraire aux chants des ſyrènes & à la cruelle avidité de Caribde & de Scylla, qui étoient repréſentés comme deux monſtres qui engloutiſſoient tous les navires qui les approchoient. Comparaiſon propre à caractériſer ce que le pêcheur amoureux avoit à redouter de la courtiſanne dont les charmes l'avoient ſéduit.

LETTRE XXIV.

Thalasseros à Euplous.

Vos remontrances ſont inutiles, mon cher Euplous, l'amour m'a ſubjugué (1). Je me ſens bleſſé de ſes traits, embrâſé de ſes feux. Je ne me ſéparerai pas de la beauté qui m'enchante. Ne ſommes-nous donc pas faits pour aimer? N'eſt-ce pas d'une déeſſe de la mer qu'eſt né le petit dieu auquel

j'obéis? Cupidon n'existe que pour notre bonheur; il s'est rendu maître de mon cœur. Lorsque j'embrasse ma maitresse sur le bord de la mer (2), je suis heureux; je crois tenir entre mes bras Panope ou Galathée, les plus belles des Néréides (3).

NOTES.

(1) *L'Amour m'a subjugué.* Le poëte Alexis, cité par Stobée (Dis. 61), dit: « L'Amour est le plus grand des dieux, & » le plus puissant. Parmi les hommes, on » n'en rencontre point, quelqu'exactes que » soient leurs mœurs, quelque circonspec- » tion qu'ils apportent à toutes leurs dé- » marches, qui ne cédent quelquefois à son » empire ».

(2) *Sur le bord de la mer.* Mélitte, dans les Amours de Clitophon & de Leucippe, liv. , dit à peu-près la même chose: « Les amans trouvent par-tout le lit nuptial: » aucun lieu n'est inaccessible à Cupidon. » La mer même semble l'endroit le plus » favorable aux secrets mysteres de Vénus

» & de l'Amour. Vénus est fille de la mer : » rendons graces à la mere des Amours ; » unissons-nous, c'est le moyen de lui plaire » & de nous rendre dignes de ses faveurs ».

(3) *Les plus belles des Néreides.* Panope, Néréide, une des divinités littorales, que l'on disoit fille de Nérée & de Doris ; celle que les gens de mer invoquoient le plus souvent, & dont ils espéroient le plus de secours, ainsi que l'indique son nom. Galathée étoit une autre Néréide, sœur de Panope, célèbre par sa beauté, sur-tout par la fraîcheur de son teint & la blancheur de sa peau. On voit que le pêcheur, touché des charmes de sa belle, la comparoit à tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus aimable & de plus séduisant. « Tout amoureux, dit Euripide dans Stobée (*ub. sup.*), » s'il trouve une amante sensible à ses vœux, » ne desire plus rien, il se croit au comble » du bonheur ».



LETTRE XXV.

GLAUCIPPE à CHAROPE.

O MA mere! je ne ſuis plus à moi-même. Non, je ne ſoutiens pas l'idée d'épouſer Méthymnée, fils du gouverneur, auquel mon pere dit qu'il m'a fiancée derniérement, depuis que j'ai vu ce jeune citoyen qui faiſoit les fonctions d'oſcophore (1), lorſque vous m'ordonnâtes d'aller à la ville pendant les dernieres fêtes de Bacchus.

Qu'il eſt beau, ma mere! qu'il eſt charmant! qu'il me plaît! ſes cheveux, naturellement friſés, retombent en boucles ſur ſes épaules: ſon ſouris eſt plus agréable que le frémiſſement de la mer tranquille (2), la douceur de ſes regards, la beauté de ſes yeux ne peuvent être comparées qu'à l'onde éclairée par les premiers rayons du ſoleil levant. L'agrément de toute ſa phyſiono-

mie eſt tel que les Graces au ſortir de la fontaine de Gargaphe (3), ſemblent avoir abandonné Orchomène (4) pour venir folâtrer ſur ſes joues : ſes levres ont l'éclat & la fraîcheur des roſes que Vénus auroit détachées de ſon ſein pour les former. Oui, je l'aurai pour époux ; ou à l'exemple de Sapho la Leſbienne, je n'irai pas chercher le rocher de Leucade (5) ; mais je me précipiterai dans la mer du haut des écueils qui bordent le Pyrée.

NOTES.

(1) Oscophore. On donnoit ce nom aux jeunes gens qui dans les fêtes de Bacchus que l'on célébroit au mois d'octobre, portoient des thyrſes environnés de pampres, & ſurmontés d'une couronne de fleurs. Ceux qui étoient choiſis pour cet exercice, devoient avoir leurs pere & mere encore vivans. Ils couroient du temple de Bacchus à celui de Minerve. Le premier arrivant remportoit le prix de la courſe ; & pour récompenſe, il avoit l'honneur de

faire le ſacrifice, en répandant d'un vaſe un mêlange de vin, de farine, de miel & d'huile. Les auteurs grecs ſont d'accord ſur l'établiſſement de cette fête qu'ils attribuent à Théſée; mais ils lui aſſignent différentes cauſes. Les uns prétendent qu'elle fut inſtituée au retour du voyage que fit Théſée à l'iſle de Crète, dans lequel il fut aſſez heureux pour tuer le minotaure, & délivrer la ville d'Athènes du tribut annuel de ſept jeunes hommes qu'elle devoit envoyer tous les ans pour être dévorés par le monſtre; & c'eſt pour cela, diſent-ils, qu'il n'y en a que ſept employés dans la courſe des oſcophories. Les autres diſent que cette fête fut établie en l'honneur d'Ariadne, dont la tendreſſe ingénieuſe avoit tiré Théſée des détours du labyrinthe. Comme le héros retourna dans la ſaiſon de la vendange, le culte de Bacchus s'eſt trouvé mêlé à cette cérémonie. Minerve y eut auſſi quelque part, comme inventrice de l'art de filer. Les jeunes gens n'étoient pas couronnés de fleurs dans cette cérémonie comme dans les autres, parce que Théſée ayant oublié de changer les voiles noires de ſon vaiſſeau, ainſi qu'il en étoit convenu avec ſon pere Egée, s'il

étoit vainqueur du minotaure, celui-ci appercevant de loin le vaisseau avec ses voiles noires, crut que son fils avoit péri dans l'expédition, & se précipita dans la mer. Cet accident funeste empêcha que Thésée & les jeunes gens qu'il ramenoit ne se couronnassent de fleurs dans les fêtes & les sacrifices qu'occasionna leur heureux retour. Voyez *Plutarque, vie de Thésée*, & le *Traité des fêtes de la Grèce par Meursius.*

(2) *Le frémissement de la mer tranquille.* Dans le grec il est dit qu'il sourit aussi agréablement que la mer tranquille. Cette idée riante a été souvent employée par les meilleurs poëtes : l'Océan, dit Lucrece, liv. 1, prend une face riante ; *tibi rident æquora ponti :* mais il ne faut pas se fier, dit ailleurs le même poëte, à ces apparences gracieuses qui souvent sont si voisines de la tempête & du naufrage ; *subdola cum ridet placidi pellacia ponti* (l. 2). Il faut fuir les trahisons de l'élément perfide, & se défier de son attrait au milieu du calme. Aussi lit-on dans l'Anthologie (*liv. 3, ep. 22*) : « Vous ne me verrez pas m'embarquer, » quand même la mer riante me présente-

» roit toutes les apparences de la tranquil-
» lité, ou que le doux zéphir ne feroit
» qu'agiter mollement les ondes ». Cet aſpect de la mer au ſoleil levant ou à ſon couchant, donne le ſpectacle le plus noble & le plus gracieux, par les couleurs variées que produiſent les différentes réfractions de la lumiere ſur la ſurface de l'onde, lorſque, comme le diſent les Vénitiens, la mer fait huile, *mare fa oglio.*

(3) *La fontaine de Gargaphe. Pline, l. 4, chap. 7*, place la fontaine de Gargaphe en Béotie. *Pauſanias, l. 9, ch. 4*, dit qu'elle étoit auprès de la ville de Platée; que le ſatrape Mardonius en infecta l'eau, parce que les Grecs, qui étoient campés dans le voiſinage, n'en avoient point d'autre à boire; mais qu'elle fut enſuite nettoyée & purifiée par les Platéens; ſans doute après que les Grecs eurent vaincu Mardonius qui périt à la bataille de Platée.

(4) *Orchomène.* Etéocle, roi de Thèbes, érigea le premier un temple aux trois Graces à Orchomène, ville de la Béotie, qui n'eſt plus qu'un petit bourg de la Livadie, qui a conſervé le nom d'*Orcomeno.* Les

anciens n'ont d'abord reconnu que deux Graces ſous le nom d'*Auxo* & d'*Egémone*, deux termes grecs dont le premier ſignifie *j'augmente*, & le ſecond *je conduis*. Héſiode, dans ſa Théogonie, eſt, à ce qu'on prétend, le premier qui en ait reconnu trois, ſous les noms d'Euphroſine, Aglaé & Thalie. Les premiers artiſtes grecs ont repréſenté les Graces habillées. C'eſt ainſi qu'on les voyoit dans les monumens antiques, & même dans leurs ſtatues placées à l'entrée de la citadelle d'Athènes, que l'on diſoit avoir été ſculptées par Socrate. Leur culte étoit accompagné de cérémonies que l'on cachoit au vulgaire. Par la ſuite, les peintres & les ſculpteurs crurent donner plus d'expreſſion aux Graces en les repréſentant nues. Cet uſage, déja ancien du tems de Pauſanias, n'a pas changé. Voyez *Pauſanias*, *l. 9*, *ch. 35*; & *Strabon*, *l. 9*.

(5) *Sapho la Leſbienne*, née à Mitylène dans l'iſle de Leſbos, célèbre par ſon talent pour la poéſie, & décriée par la ſingularité de ſes amours, devint, ſur le retour de l'âge, éperduement amoureuſe du jeune Phaon ſon concitoyen, dont la beauté

faisoit tourner la tête à toutes les femmes & filles de son pays. Les beaux vers de Sapho & sa réputation ne le toucherent point ; il resta insensible, & contraignit par ses froideurs sa malheureuse amante à se jetter du haut du promontoire de Leucade dans la mer. C'étoit alors le remede à la mode contre les rigueurs de l'amour, & on appelloit le rocher de Leucade, le saut des amoureux. On le connoît encore, il est dans l'isle de Sainte-Maure, autrefois *Leucas* ou *Leucate*. Il s'avance dans la mer, & n'est séparé du continent que par un canal d'environ cinquante pas, que l'on croit être artificiel. Ovide fait remonter l'usage de se jetter dans la mer du haut du rocher de Leucade, jusqu'au tems de Deucalion & de Pirrha. Voyez la *Bibliothéque grecque de Photius*, à l'article de Ptolemée, fils d'Héphestion, auteur d'une compilation sous le titre de *nouvelles Histoires instructives*, n°. 190.



LETTRE XXVI.

CHAROPPE à GLAUCIPPE.

LA tête te tourne, ma fille, tu as raison de le dire; tu n'es plus à toi-même. C'est de l'ellébore (1) qu'il te faut, & du plus actif, de celui d'Anticyre dans la Phocide. Comme tu as perdu tout d'un coup la pudeur de ton âge & de ton sexe! Calme-toi; rentre en toi-même; bannis de ton cœur & de ton esprit le sujet qui te tourmente. Si ton pere en savoit le moindre mot, s'il s'en doutoit, à l'instant il te précipiteroit dans les flots, & tu deviendrois la proie des monstres de la mer.

NOTES.

(1) *De l'ellébore.* Il y a deux sortes d'ellébore, le blanc, *veratrum*, plante dont les racines sont très-purgatives, qui croissoit dans l'isle d'Anticyre, voisine de la

Phocide, & que les anciens employoient avec ſuccès dans quelques maladies violentes, telles que la rage ou la folie. On uſoit plus ſouvent de l'ellébore noir, ou *melanpodium*, ainſi nommé parce que le berger Mélampus s'en ſervit le premier pour purger & guérir les filles de Prétus, qui ſaiſies d'une eſpece de rage pour avoir oſé penſer & dire qu'elles étoient plus belles que Junon, couroient ſur lui pour le dévorer. Pline (*liv.* 25, *ch.* 15) dit que ce fut avec le lait de ſes chevres, nourries d'ellébore, que Mélampus guérit les filles de Prétus. Il donne dans ce même chapitre la maniere de préparer l'ellébore & de l'adminiſtrer. Il aſſure qu'il purgeoit toute ſorte de bile & de mélancolie. Pauſanias (*liv.* 12, *ch.* 36) Voyage de la Phocide, dit que les montagnes qui environnent la ville d'Anticyre ſont pleines de roches parmi leſquelles il croît une grande quantité d'ellébore. « C'eſt une plante médicinale; il y » en a de deux eſpeces, l'une noire qui » purge le ventre, l'autre blanche qui eſt » un vomitif. C'eſt de la racine de l'une » & de l'autre que l'on ſe ſert ». On en uſoit conſtamment pour guérir la folie; d'où le

proverbe cité par Horace (*Sat.* 3, *liv.* 2), *Naviget Anticyram*, qu'il faſſe un voyage à Anticyre. *Tribus Anticyris inſanabile caput*, une tête ſur laquelle les productions de trois Anticyres ne feroient rien; pour déſigner une folie incurable. Ariſtophane, dans la comédie des Guêpes, avoit dit *Bibe elleborum*, bûvez de l'ellébore, par où il déſignoit quelqu'un qu'il falloit guérir de ſa folie. Cette comparaiſon, ſi familiere aux anciens, ne nous laiſſe aucun doute ſur l'uſage de l'ellébore.

LETTRE XXVII.

DRYANTIDES à CHRONION.

LE plaiſir d'habiter avec moi, le ſoin de nos enfans, le ſéjour de la campagne, tout cela t'eſt indifférent. Le luxe, les délices de la ville t'ont ſéduite. Pan & les nymphes champêtres ſont devenus les objets de ton averſion. Où ſont les tems heureux où les noms des épimélides (1), des

driades, des nayades te paroiſſent ſi flatteurs?

De nouvelles divinités ont attiré tous tes regards, tous tes empreſſemens. Les anciennes, celles auxquelles tu adreſſois d'abord tes vœux, ont été forcées de faire place aux koliades, aux ghénétyllides (2). Mes toîts ruſtiques ſont-ils dignes de loger des déeſſes auſſi diſtinguées?

Bien d'autres encore ſont devenues les objets de ton culte. Je ne t'en rappellerai pas les noms que j'ai oubliés, tant ils m'ont paru nouveaux & extraordinaires.

O ma femme! tu ne ſais où tu en es. Que ſont devenues ton honnêteté & ta raiſon! Prétendrois-tu te mettre au niveau de ces femmes d'Athènes qui vivent dans le luxe le plus voluptueux? dont le viſage peint annonce les mœurs les plus dépravées? Le fard, le blanc & le rouge entre leurs mains, le diſputent à l'art des plus excellens peintres; tant elles ſont exercées à ſe donner le teint qu'elles croient

le plus convenable à leurs desseins (3).

Si tu peux donc revenir à ton bon sens, à ces mœurs simples & honnêtes qui faisoient ma satisfaction & ton bonheur, tu ne connoîtras d'autre fard que l'eau, & quelquefois le savon.

NOTES.

(1) *Epimélides, Driades.* Pausanias, *l.* 8, *ch.* 4, parle de ces divinités champêtres qu'il joint ensemble. Il paroît qu'anciennement dans l'Attique, les bonnes gens de la campagne donnoient ces noms aux femmes qu'ils aimoient. Epimélis ou Epimélide désignoit un caractere de douceur & de bonté, une femme soigneuse. Les driades étoient les nymphes des bois; leur nom venoit du mot grec *drus*, chêne. Les naïades étoient les nymphes des fontaines, de *naïo*, fluo.

(2) *Aux koliades, aux ghénétyllides.* Il paroît que ces noms convenoient à Vénus, & à quelques attributs particuliers sous lesquels elle étoit honorée. Vénus *kolias*

ou au pied léger, ainſi nommée parce qu'un jeune homme de l'Attique lui fit élever un temple ſous cette dénomination, en reconnoiſſance de ce qu'il avoit été tiré des fers par le ſecours d'une jeune thyrrénienne, & avoit eu la liberté de s'enfuir de la captivité où il étoit détenu; ou parce qu'elle avoit un temple ſur le promontoire Kolias, ou Sunnium, dont parle Strabon (*liv.* 9) diſant que c'eſt ſur cette côte que le flot apporta les débris de la derniere flotte des Perſes après ſa défaite. Quant aux *ghénétylliades*, Pauſanias écrit que leur culte étoit établi à Kolias, canton de l'Attique, & il penſe que ces déeſſes étoient les mêmes que celles que les Phocéens de l'Ionie appelloient *ghénaïdes*, ou protectrices de la génération. Les gens de la campagne qui n'entendoient rien à tout ce rafinement de dévotion dans leurs femmes, les ſoupçonnoient plutôt d'un goût ſecret pour le libertinage & le déſœuvrement des femmes de la ville, que de tout autre projet plus raiſonnable.

(3) *Le plus convenable à leurs deſſeins.* Lucien, dans le Dialogue des amours, ne

parle pas plus favorablement des fantaisies des femmes grecques. Après avoir décrit au long l'appareil de leurs toilettes, la dépense énorme qu'elles faisoient en habits, en parfums, en bijoux : « C'est, dit-il, dans » cet appareil qu'elles se montrent ; mais » quelle est leur conduite ? Lorsqu'elles sor» tent ainsi parées, c'est pour assister à des » cérémonies, à des mystères, pour hono» rer des divinités dont les noms mêmes » sont inconnus aux maris, & qui leur sont » légitimement suspects. Quoique l'on dise » que l'on n'y admet point d'hommes, pour» quoi donc au retour sont-elles obligées » de rester si long-tems dans le bain » ? Il est question dans ce passage des *koliades* & des *ghénétylliades*. Les premieres grecques, ainsi que toutes les femmes, vivant dans l'état de la nature, ignoroient le pouvoir de leurs charmes ; elles étoient aussi indifférentes sur un intérêt si cher, que leurs tristes & sombres époux. Mais avec le tems, elles goûterent le prix de la louange, elles surent faire valoir leurs attraits, en les accompagnant d'une parure qui les rendit plus piquans. Ainsi elles s'attirerent les regards & les empressemens des hommes,

dont elles chercherent à se conserver l'attachement, en développant les qualités aimables du caractere, & en assurant à leur société des agrémens toujours nouveaux. Ce n'est qu'à la longue que les maris s'habituerent à cette façon de vivre de leurs épouses.

LETTRE XXVIII.

Cherestraste à Lérion.

Que les dieux te punissent, perfide Lérion ! tes caresses, ton vin, ton concert de flûtes m'ont amusé au point que j'ai oublié les ordres de mes maîtres, qui m'avoient envoyé à la ville. Ils m'attendoient dès le matin avec les cruches que je devois leur rapporter; & moi qui ai voulu faire l'agréable mal-à-propos, j'ai passé une partie de la nuit à prendre part aux plaisirs dont tu es si libérale, j'ai dormi jusqu'au jour. Va, malheureuse ! ce n'est pas avec les gens de mon état que tu dois faire étalage de tes charmes;

tu en tireras meilleur parti avec les jeunes citoyens d'Athènes (1); car ſi tu m'y reprends jamais, ce ne ſera pas à ton avantage.

NOTE.

(1) *Les jeunes citoyens d'Athènes.* Sans doute ils reſſembloient aux jeunes gens de la cour d'Alcinoüs, qui, ſuivant ce qu'en racontoit le bon roi des Phéaques à Ulyſſe, n'étoient occupés que des feſtins, de la muſique, de la danſe, des habits, des bains chauds, du ſommeil, & d'une molle oiſiveté; *Odyſſée, liv.* 8, inclinations qu'Horace peint dans la ſeconde épître du livre 1, vers 29,

In cute curanda plus æquo operata juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
Ad ſtrepitum citharæ ceſſatum ducere curam.

Toujours appliquée à faire bonne chere, à vivre dans les plaiſirs, qui ne trouvoit rien de plus beau que de dormir juſqu'à midi, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & la muſique.

LETTRE XXIX.

EPIPHYLLIS à AMARACINE.

J'AVOIS fait une guirlande de fleurs choisies; je la portois au temple de l'Hermaphrodite (1), pour l'y suspendre à la mémoire de cet homme qui avoit si bien sû me plaire, & que je regrette encore (2).

Je me suis apperçue qu'une troupe de jeunes libertins observoient mes démarches, & j'ai soupçonné qu'ils étoient apostés par Moschion. Car depuis que j'ai perdu l'excellent Phédria, il n'a cessé de me persécuter, voulant, dit-il, m'avoir pour femme. Mais la tendresse que je conserve pour mes jeunes enfans, & plus encore le souvenir de mon cher Phédria, m'ont empêchée de l'écouter.

Mon imprudence m'a conduite, sans le prévoir, à l'hymen le plus honteux. Une forêt a été mon lit nuptial. Le cruel Mos-

chion m'a fait entraîner dans le plus épais du bois ; là, dans l'obſcurité . . . .
. . . .

Une entrepriſe criminelle m'a donné un ſecond mari : c'eſt contre ma volonté qu'il a acquis des droits ſur ma perſonne ; mais il n'en eſt pas moins mon mari.

Qu'il eſt heureux de n'avoir jamais été expoſée à de pareils malheurs ; mais quand on les a ſoufferts, il faut les dévorer en ſilence.

NOTES.

(1) *Au temple de l'Hermaphrodite.* Cette lettre ſinguliere me paroît être l'allégorie de quelqu'aventure connue du tems d'Alciphron. Je ne devine pas quelle étoit la dévotion d'Epiphyllis, d'aller offrir une guirlande au temple de l'hermaphrodite, ni quel rapport cet être indécis dont on fait ici une divinité, pouvoit avoir avec un mari tendrement aimé, & qui laiſſoit des enfans chéris à ſa veuve.

Je trouve dans Pausanias (*liv. 7, ch. 17*) que l'on voyoit à Dime, ville de l'Achaïe, un temple consacré à Dindymène & Atys. Ce qu'étoit cet Atys, dit Pausanias ; c'est un mystere que l'on tient si secret, que je n'en ai rien pu apprendre Il cite ensuite Hermesianax, poëte élégiaque, qui a dit qu'Atys étoit fils d'un phrygien nommé Calaus, & qu'il étoit né impuissant. Quand il fut grand, il alla en Lydie, où il enseigna le culte de la mere des dieux ; ce qui le rendit si cher à cette déesse que Jupiter en fut indigné, & qu'il suscita un sanglier qui ravagea les champs des Lydiens, tua une infinité de personnes, & Atys lui-même. Or cet Atys passe constamment pour être le même que l'hermaphrodite. Les mythologistes disent que le jeune Atys fut cher à la mere des dieux, mais qu'étant devenu amoureux de la nymphe Sagaris, il fut saisi d'une espece de folie qui le porta à se mutiler lui-même ; après sa mort, la déesse le changea en pin.

. . . . Pinus
Grata deum matri : siquidem Cibelaïus Atys
Exuit hac hominem, truncoque induruit illo.

Ovid. Mét. L. X. Fab. 2.

(2) *Que je regrette encore.* Il est désigné ici sous le nom d'Alopécien ; sans doute que Phédria, mari d'Epiphyllis, étoit de la bourgade d'Alopèce, vignoble de l'Attique dont parle Meursius.

LETTRE XXX.

Anthylle à Corisque.

Je m'attends à tout, même à voir remonter les fleuves à leur source (1), puisqu'à votre âge, ô Corisque, ayant des enfans & des petits-enfans, la tête vous tourne pour une joueuse de guitare que vous aimez.

De quels traits cruels vous me percez! oui, j'en ai le cœur brisé. Quelle douleur pour moi! quelle ignominie! Après trente ans de mariage, vous m'abandonnez pour une créature infâme, une courtisanne abandonnée, qui par ses artifices & son libertinage semblera vous donner des plaisirs toujours nouveaux (2), jusqu'à ce qu'elle

ait ruiné votre ſanté & abſorbé tout votre bien. Vous êtes le jouet des jeunes gens & d'une courtiſanne, qui ne ceſſent de vous tourner en ridicule (3). Malheureux vieillard, vous ne voulez pas vous en appercevoir !

NOTES.

(1) *REMONTER les fleuves à leur ſource.* Ovide emploie la même idée, qu'à ſon ordinaire il préſente ſous toutes ſes faces. *Triſt.* 1, *Elég.* 7.

In caput alta ſuum labentur ab æquore retro
Flumina ....
Omnia jam fient, fieri quæ poſſe negabam,
Et nihil eſt de quo non ſit habenda fides :
Hæc ego vaticinor, quia ſum deceptus ab illo,
Laturum miſero quem mihi rebar opem ...

Les fleuves les plus profonds remonteront de la mer à leur ſource; ce qui paroiſſoit le plus impoſſible arrivera; il n'y aura déſormais rien d'incroyable : je le prédis : j'ai été trompé par celui dont les ſecours faiſoient toute mon eſpérance ...

(2) *Des plaiſirs toujours nouveaux.* Il

eſt à remarquer que texte grec porte expreſſément que la courtiſanne dont il eſt queſtion avoit le ſecret dont le ſatyrique françois dit que la Neveu fit uſage ſi long-tems . . . .

Et combien la Neveu avant ſon mariage,
A de fois au public vendu, &c.

Boil. Sat. 4.

(3) *Vous tourner en ridicule.* Les poetes comiques invectivoient ſans ceſſe les amans ſurannés des courtiſannes. « Tenez-vous » donc, dit Phileterre, dans *la Chaſſereſſe*, » prenez les mœurs de votre âge. Ne voyez-» vous pas combien il eſt fâcheux de vivre » & mourir en même-tems ? Voudriez-vous » terminer votre carriere, comme on dit » que Phormeſius a fini la ſienne, *in coitu* » ? Timoclès, dans *les Marathoniens*, s'adreſſant à un vieillard débauché: « Je vous le » demande, vous eſt-il donc ſi gracieux, » à vous qui voyez de ſi près la fin de » votre vie, de paſſer les nuits tantôt avec » Coriſque, tantôt avec Chamétippe, tan-» tôt avec d'autres créatures auſſi aban-» données » ? Le vieux fou répond : « Eh! » qu'y a-t-il donc de plus agréable que ce

» bel embonpoint » ? &c. Ce vieillard, toujours ivre de la crapule de la volupté, vivoit avec les plus viles des courtisannes; les noms que leur donne le poëte l'indiquent : *Corisque* signifie jeune vache, & *Chamétippe*, prostituée à tout venant. Voyez *Athenée*, *l.* 13.

LETTRE XXXI.

DIPSAPAUSILIPPE à PLACENTAMION.

J'AI apperçu la belle Névris, cette fille charmante qui porte les corbeilles (1) à nos solemnités; la forme réguliere de ses bras & de ses mains, le feu de ses yeux, l'élégance de sa taille, l'éclat de son teint m'ont inspiré tout d'un coup l'amour le plus vif. J'ai oublié qui j'étois (2), je suis accouru pour l'embrasser. Mais réfléchissant aussitôt sur la folie de ma démarche, j'ai reconnu que je ne pouvois tout au plus prétendre qu'à baiser la trace de ses pieds

divins. O témérité inouie! moi dont toute l'ambition devroit ſe borner à me nourrir de légumes ou de gruaux; enivré, étourdi des fumées d'un repas trop ſucculent, je porte mes vœux ſur un objet ſur lequel je ne devrois pas même lever les yeux! O mes amis! réuniſſez-vous, accablez-moi de pierres; que la quantité dont vous m'en couvrirez devienne le tombeau de mes amours, avant que mes feux inſenſés ne me faſſent ſécher de langueur.

NOTES.

(1) *QUI porte les corbeilles.* La belle Névris eſt déſignée dans le texte par la qualité de *canéphore*. C'eſt le nom que l'on donnoit à des jeunes filles qui dans les cérémonies religieuſes portoient ſur la tête des corbeilles couronnées de fleurs, qui contenoient ce qui étoit néceſſaire aux ſacrifices. Dans ces ſortes de cérémonies, la canéphore marchoit la premiere; enſuite venoit le phallophore, ou celui qui portoit le thyrſe couronné; le corps de la muſique

les ſuivoit. Il y avoit d'autres canéphores ou porteuſes de corbeilles pour des cérémonies particulieres; ainſi une jeune athénienne, la veille de ſon mariage, accompagnée de ſon pere & de ſa mere, portoit au temple de Minerve une corbeille pleine d'offrandes, pour rendre ſon mariage heureux, & ſe concilier les bontés de la déeſſe protectrice de la virginité, qu'elle craignoit d'offenſer en quittant ſon parti pour ſe marier. Voyez *le Scoliaſte d'Ariſtophane* ſur la comédie des Oiſeaux, & *Meurſius, l. 6,* ſur les fêtes de la Grèce.

(2) *J'ai oublié qui j'étois.* C'eſt un paraſite qui parle. Le nom que lui donne l'auteur, le qualifie. *Dipſapauſilippe*, ſignifie qui ſouffre la ſoif ou qui eſt altéré; & *Placentamion*, auquel il écrit, eſt la même choſe que l'avaleur de gâteaux. Cette eſpece d'hommes ſi multipliée à Athènes, ſe fera connoître dans la ſeconde Partie de ces Lettres.

Fin du Tome premier.

CATALOGUE de quelques Ouvrages relatifs à l'Histoire Ancienne, qui se trouvent chez le même Libraire.

Lettres sur la Mythologie, par *Blackeval*, traduites de l'Anglois. *Paris*, 1771, *in*-12. 3 l.

Dictionnaire abrégé de la Fable, par *Chompré*. *Paris*, 1774, *in*-12. 2 l. 10 s.

Voyages de Cyrus, avec un Discours sur la Mythologie, par *Ramsay*. *Paris*, 1753, 2 *vol. in*-12. 4 l.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Religion secrete des anciens peuples, *ou* Recherches historiques & critiques sur les Mysteres du Paganisme, par M. le Baron *de Sainte-Croix*. *Paris*, 1784, *in*-8. 6 l.

Dialogues des Morts, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, fait pour l'éducation, par M. *de Fénélon*. *Paris*, 1784, *in*-12. 2 l. 10 s.

Nouveaux Dialogues des Morts, recueillis de divers Journaux, & choisis avec soin. *Bouillon*, 1775, *in*-12. 3 l.

Dialogues des Morts, & Pluralité des Mondes, par *Fontenelle*. *Paris*, 1766, *in*-12. 3 l.

Dialogues des Morts, traduits de l'anglois de Lyttelton. *Amsterdam*, 1767, *in*-8. 4 l. 10 s.

Lettres de *Pline le jeune*, & Panégyrique de Trajan, traduits par *de Sacy*. *Paris*, 1721, 4 *vol. in*-12. *gros car.* 10 l.

— Les mêmes, 3 *vol. in*-12. *pet. pap.* 6 l.

Extrait des Epîtres de *Sénéque*, par M. *Sablier*. *Paris*, 1770, *in*-12. 2 l. 10 s.

Dictionnaire Classique, portatif de la Géographie ancienne. *Paris*, 1768, *in*-8. 6 l.

Dictionnaire Géographique, Historique & Critique de *la Martiniere*. *Paris*, 1768, *6 vol. in-folio.* 120 l.

Géographie ancienne abrégée, par M. *d'Anville*. *Paris*, 1769, *in-fol. gr. pap. en feuilles.* 24 l.

— La même. *Paris*, 1769, 3 *vol. in*-12. *fig.* 10 l. 10 s.

Chronologiste manuel, par M. *Chaudon*. *Paris*, 1770, *in*-24. 2 l. 10 s.

Histoire universelle de *Bossuet*. *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-12. 5 l.

Extraits de l'Histoire universelle de *Bossuet*. *Paris*, 1777, *in*-12. 1 l. 15 s.

Principes d'Histoire pour l'éducation de la jeunesse, par l'Abbé *Lenglet du Frenoy*. *Paris*, 1752, *6 vol. in*-12. 18 l.

Révolutions des Empires, Royaumes, Républiques & autres Etats considérables du monde, depuis la création jusqu'à nos jours, par *Renaudot*. *Paris*, 1769, 2 *vol. in*-12. 7 l.

Epoques élémentaires de l'Histoire universelle, par M. *Mahaux*, *en* 10 *grandes feuilles in-fol. en feuilles.* 1 l. 4 s.

Analyse chronologique de l'Histoire universelle, par M. *Philippe de Prétot*. *Paris*, 1756, *in*-8. 2 l.

Abrégé de l'Histoire Ancienne. *Paris*, 1783, *in*-12. 2 l.

Histoire du Commerce & de la Navigation des Egyptiens, sous le regne de Ptolomée, par M. *Ameilhon*. *Paris*, 1766, *in*-8. 2 l. 10 s.





